



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

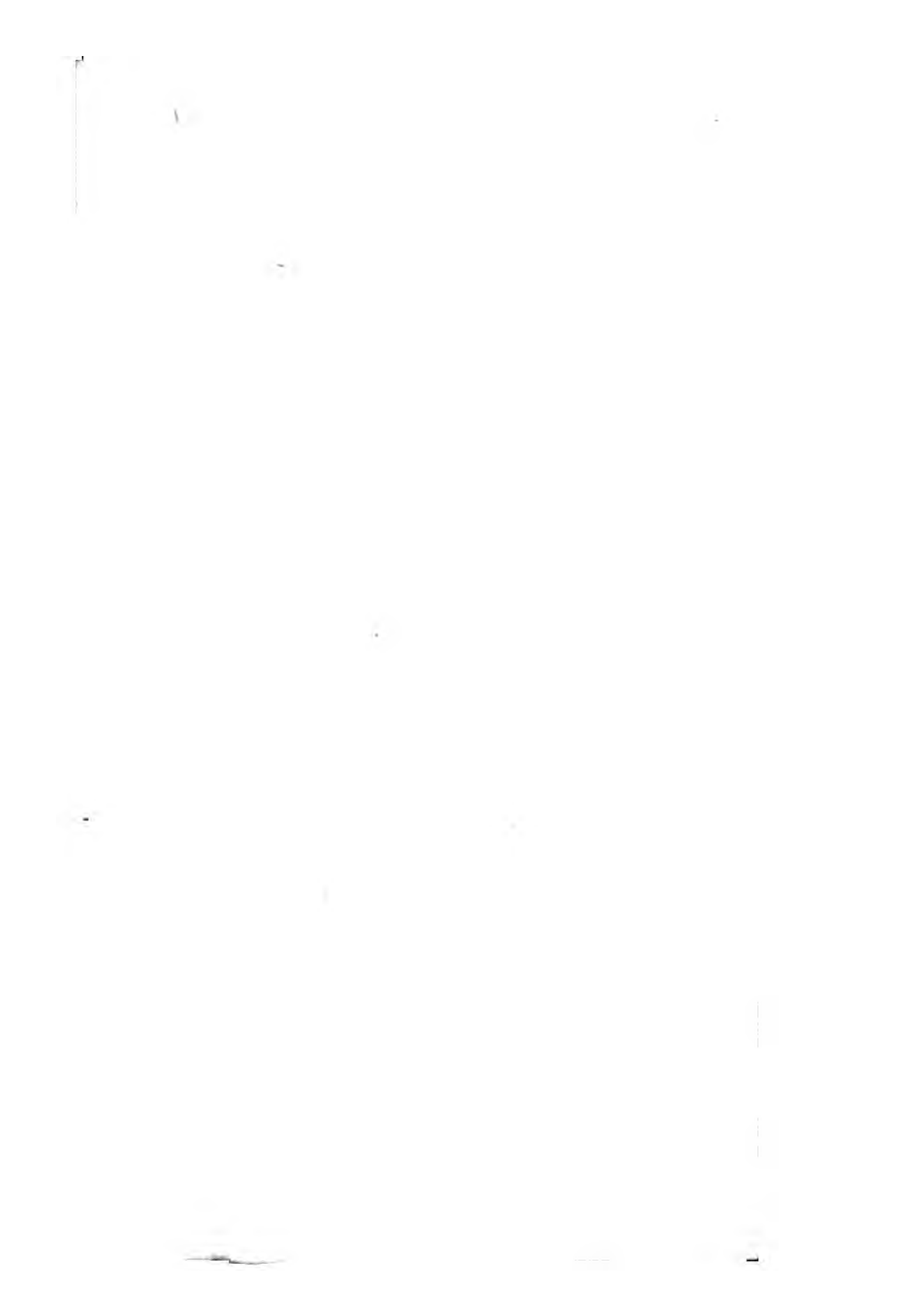




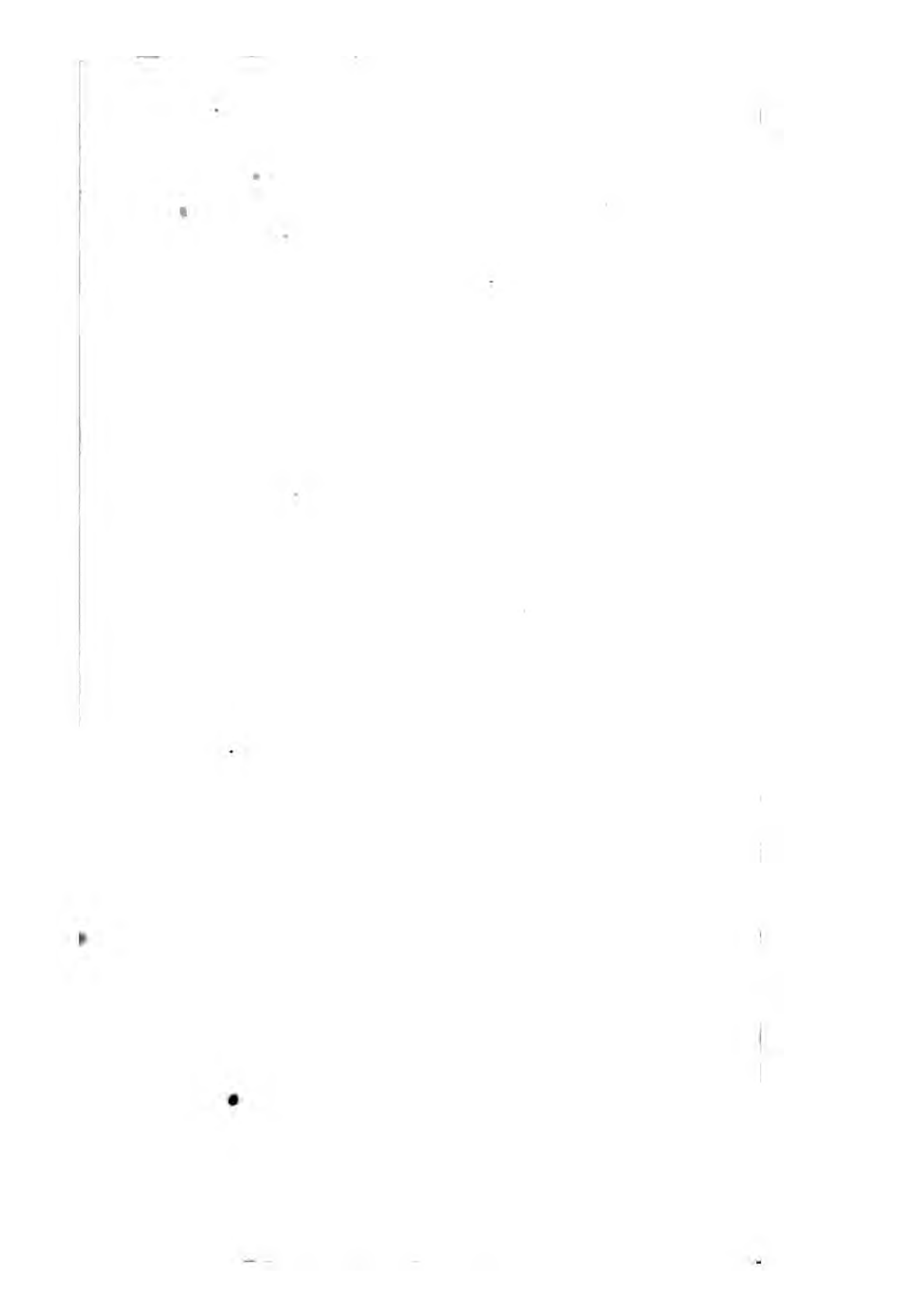
155.a.14.











# LACHAMBEAUDIE

41) ... ..

42) ... ..

43) ... ..

44) ... ..

45) ... ..

46) ... ..

47) ... ..

**EN COURS DE PUBLICATION**

**CHEZ LE MÊME LIBRAIRE**

## **MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS**

**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

**OUVRAGE TERMINÉ**

## **CONFESSIONS DE MARION DELORME**

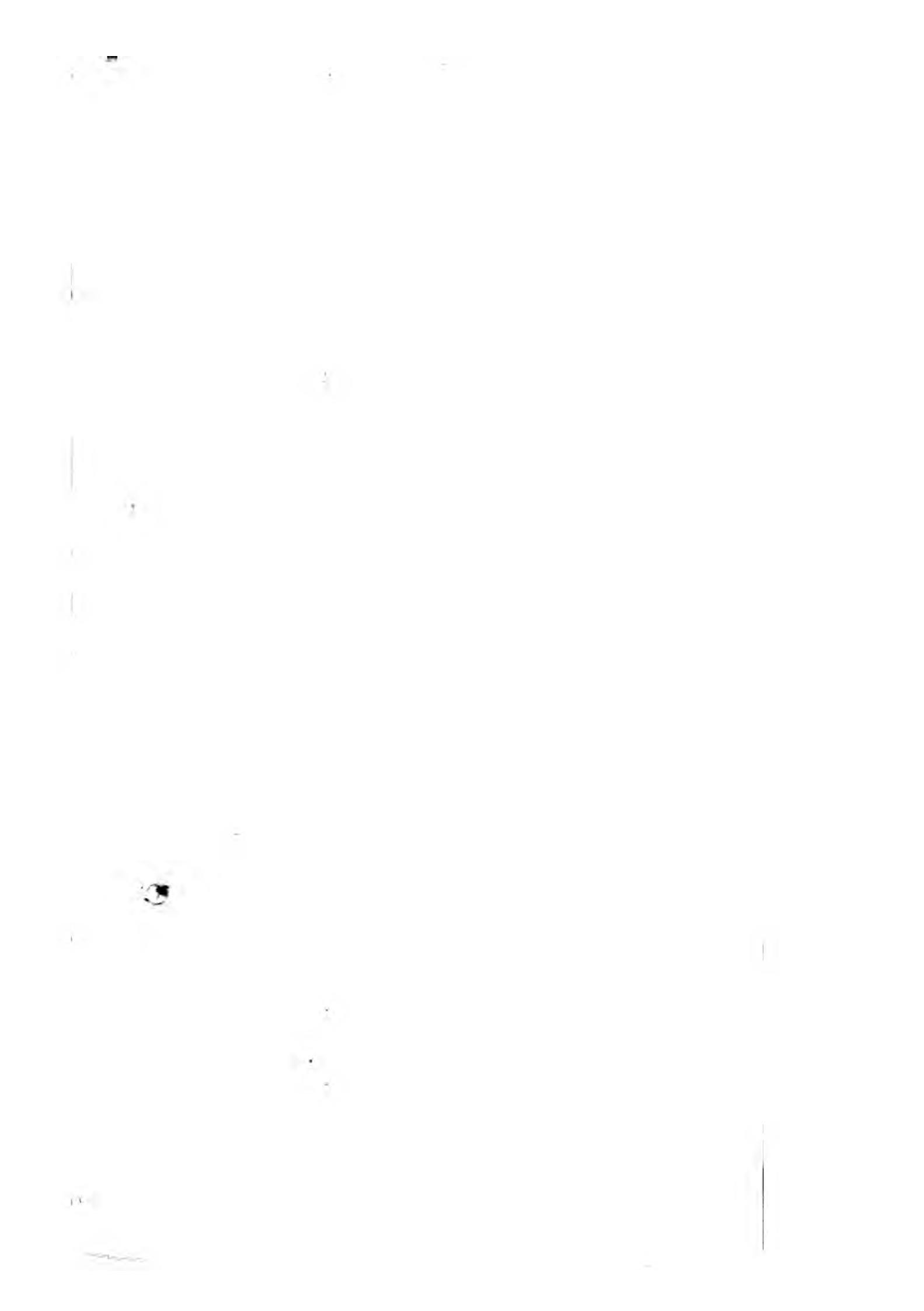
**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURT., 1,







LACHAMBEAUDIE

Publié par G HAVARD .

Imp. de Mangon, 67 r. St. Jacques Paris.

**LES CONTEMPORAINS**

---

# **LACHAMBEAUDIE**

PAR

**EUGÈNE DE MIRECOURT**

---

**PARIS**

**GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR**

**15, RUE GUÉNÉGAUD, 15**

**1857**



# LACHAMBEAUDIE

---

Trop souvent il arrive que les méchants entraînent les bons dans l'abîme.

Vous souvient-il de l'époque sinistre où la discorde, hurlant dans nos cités et dans nos campagnes, semait la haine au cœur du riche et du pauvre, deux frères que la religion seule peut unir, parce qu'elle leur montre le ciel ?

•

Heureusement ces mauvais jours ne sont plus.

Il est passé, — n'en déplaise aux démocrates incorrigibles de la *Revue de Paris*, — ce temps où les brouillons, les sophistes et les faux docteurs jetaient au peuple leurs superbes discours, inféconde rosée de démente et d'orgueil qui enlevait toute force et toute vitalité au champ du labeur et de la production.

Dieu a éloigné de nos lèvres le calice d'amertume.

Justice est faite des empoisonneurs ; ils sont à l'état de vipères dont on a brisé la mâchoire et les crochets à venin.

Le pays, qui voudrait oublier jusqu'à

leur nom, respire et travaille en paix.

Au milieu de la horde impudente de ces hommes de mensonge, pourquoi trouvons-nous un esprit sympathique, un cœur honnête, un nom cher aux lettres et à la France ?

Le poète auquel nous consacrons ce volume a été la dupe évidente de ses collègues en socialisme.

Trompé par de faux apôtres, il a cru à leurs grandes phrases, parce qu'il avait de grands sentiments. Il est égaré, mais il n'est point coupable. La proscription qu'il partage avec des amis pervers lui laisse notre estime et lui donne droit à notre pitié.

Pierre Lachambeaudie vint au monde en 1806, à Sarlat, chef-lieu d'arrondissement de la Dordogne, et patrie du célèbre traducteur de Plutarque, honoré au seizième siècle de l'amitié de Montaigne <sup>1</sup>.

Son père, simple paysan de la banlieue de cette ville, était un homme à peu près dénué d'instruction, mais possédant au plus haut degré cette intelligence pratique et cette finesse native qui sont l'apanage des enfants de la Gascogne.

Il cultivait, comme métayer, la portion la plus considérable d'une ancienne terre seigneuriale, et jouissait d'une certaine

<sup>1</sup> Étienne de la Boétie.

aisance relative, qui le faisait presque passer pour riche aux alentours.

On l'appelait *monsou* Lachambeaudie à cinq lieues à la ronde.

Ce titre honorifique et les saluts qui l'accompagnaient montèrent la tête au brave laboureur. Il s'exagéra son importance et afficha le dédain le plus profond pour les travaux champêtres, afin sans doute que chacun pût conclure qu'il était digne de s'élever à une condition plus haute.

L'éternelle habitude de l'homme, ici-bas, est de n'être jamais content du lot qui lui est échu dans la grande loterie de l'existence.



— Quel métier ! quel métier ! répétait à tout propos Lachambeaudie père. Être à la merci du premier nuage venu qui, s'il tombe en grêle, saccage la vigne et les moissons en un clin d'œil ; craindre la chaleur, le froid, la pluie, la sécheresse ; travailler comme un nègre, suer sang et eau, et pour gagner quoi ? moins que rien. Le commerce, mordieux ! voilà qui rapporte gros, et sans beaucoup de peine. Aussi mon fils entrera dans le commerce, ou j'y perdrai mon nom !

Le cher homme avait, comme on peut le voir, d'ambitieuses visées à l'endroit de sa progéniture.

Pierre, à l'âge de six ou sept ans, fut

envoyé à l'école et ne vagabonda point avec les petits pâtres dans les prés ou sur la lisière des bois.

C'était un enfant plein d'intelligence, pétulant, vif à l'excès, mais ayant de singuliers retours de rêverie et de contemplation.

Voici quelques vers écrits par lui sur son enfance.

On y voit percer déjà son candide socialisme.

Un usage bien doux régnait dans mon jeune âge :  
Tous les jours les enfants, munis de leur bagage,  
Se rendaient à l'école, et, suivant la saison,  
Sur une longue table ils versaient à foison  
Figs, raisins, gâteaux, fromage,

Pains de maïs, de seigle, de froment.  
Chacun selon son goût s'en donnait librement.  
Les plus riches, pour tous, puisaient dans leur corbeille  
Les débris délicats du souper de la veille ;  
Et, si l'enfant trop pauvre à la communauté  
N'avait rien apporté,  
On choisissait pour lui, sans blesser sa misère,  
Les morceaux les plus savoureux.  
Comme nous nous aimions ! que nous étions heureux !  
Aussi, chaque matin, le maître, à l'œil sévère,  
Me voyait dans sa classe arriver sans retard,  
Non pas pour les leçons, que je ne savais guère,  
Mais pour ce doux festin où tous nous avions part.

Notre héros se calomnie, en insinuant  
qu'il sacrifiait l'étude à la gourmandise.

Moins de deux années après, son magister, le ramenant un soir à la ferme, se prit à dire sur un ton fort humble :

— En vérité, papa Lachambeaudie, je

volerai les mois d'école si je conservais ce garçon-là. Je n'ai plus rien à lui enseigner.

— Bah ! fit le paysan.

— Vous pouvez me croire. Ah ! c'est dommage ! Si je savais un peu de latin, je le pousserais loin.

— Peste ! du latin... Voilà qui doit être utile dans le commerce. J'y songerai, fit notre laboureur, toujours à cheval sur son idée favorite. Eh ! pardine, sans aller plus loin, nous avons monsieur le curé ! C'est un homme à latin, celui-là ; qu'en dites-vous ? Je vais au presbytère lui toucher deux mots de la chose.

Il s'affubla de son frac des dimanches

et se dirigea vers la maison du pasteur.

Celui-ci connaissait l'enfant.

Plus d'une fois il avait fait l'éloge de son application merveilleuse, de son naturel doux et de son intelligence précoce. Il consentit à le prendre pour élève.

Le lendemain, notre héros entra à la cure.

Et, puisque nous y sommes, adressons en passant aux prêtres de nos campagnes, tous hommes sages et disposés à faire accueil au vrai comme au juste, une remarque dont ils apprécieront peut-être la justesse.

Pour eux c'est un point d'honneur de

peupler les séminaires de sujets de leur choix, dont ils devinent les talents, qu'ils instruisent gratis, et qu'ils forment, nous le savons bien, pour la gloire du sacerdoce.

Mais, hélas ! que deviennent la plupart de ces petits paysans, arrachés à la glèbe paternelle ?

Ils deviennent des Pierre Dupont, des Raspail et des Lachambeaudie.

Presque toujours à côté de l'intelligence la nature place les passions vives. Un instant comprimées sous l'habit du lévite, elles éclatent plus tard avec violence. Mauvaises conseillères, elles chassent ordinairement la foi pour la remplacer par le doute.

Alors surgissent au milieu de nous ces apôtres d'une religion nouvelle, qui préconisent la satisfaction des sens, le matérialisme et le partage des richesses.

Ils prêchent ce joli dogme avec toute l'onction qu'ils ont puisée dans le sanctuaire.

Leurs allures évangéliques ne se perdent pas ; ils les conservent dans cet apostolat de mensonge, et séduisent aisément le peuple, qui s'émerveille de voir les fausses doctrines habillées comme les véritables, et se présentant avec un air de candeur, avec une apparence de conviction profonde.

Voilà ce que vous gagnez à vous mettre

à la recherche des intelligences enfouies et à prendre ces jeunes villageois à l'agriculture pour les jeter hors de leur condition sociale.

Ils font usage des armes que vous leur avez mises entre les mains ; ils les tournent contre la religion, contre la société.

*Beati simplices*, a dit le Christ.

Cherchez les simples pour les envoyer à l'autel. Bornez-vous à élever des passereaux : Dieu saura bien trouver les aigles, s'il en a besoin pour maintenir son œuvre.

Mais continuons notre histoire.



Sous la tutelle du bon prêtre qui se chargeait de le diriger dans ses études, Pierre Lachambeaudie ne tarda pas à faire des progrès rapides.

Le sentiment chrétien se développait dans son cœur en même temps que la science.

D'une piété séraphique, il servit la messe jusqu'à l'âge de quinze ans, bien décidé à la dire lui-même un jour, si Dieu lui en octroyait la grâce.

Légèrement gangrené par cette propagande irréligieuse qui, toujours en lutte avec les congréganistes de l'époque, répandait le *Voltaire des campagnes* à des milliers d'exemplaires, le métayer ne vit

pas sans un certain déplaisir la vocation de son fils.

Néanmoins il ne crut pas devoir y mettre obstacle, et répondit, en véritable esprit fort, à ceux qui lui adressaient quelques observations à cet égard :

— Que voulez-vous? les prêtres nous vendent les enterrements et les baptêmes, c'est un commerce comme un autre!

Le curé n'était pas très-bon latiniste; mais il avait de la littérature.

Il possédait surtout un trésor inappréciable aux yeux du jeune élève, c'est-à-dire trois ou quatre cents volumes, parmi lesquels les ouvrages théologiques ne tenaient qu'une place médiocre.

Or le premier livre qui tomba dans les mains de notre héros le transporta d'enthousiasme.

C'étaient les *Fables* de La Fontaine.

Il consacrait à cette lecture tout le temps que lui laissaient les versions, les thèmes et l'exercice de ses devoirs pieux, qu'il remplissait avec une exactitude entière.

« Dès mon plus jeune âge, dit la Condamine, je savais imperturbablement par cœur toutes les fables de La Fontaine; mais j'avoue que je n'en compris pas un mot avant de les avoir relues à dix-huit ans. »

Lachambeaudie fut plus sagace ou plus heureux.

Il pénétra le sens délicat et profond de chacun de ces petits chefs-d'œuvre, juste au même âge où l'illustre savant les récitait comme un perroquet dans le boudoir des marquises poudrées et dans les salons de Marly.

Après tout, la Condamine n'était pas destiné à devenir le La Fontaine de son siècle.

Donc, le jeune écolier s'éprit pour les fables d'une passion réelle.

Essayant d'abord de rimer, à l'exemple du *bonhomme*, quelques sujets simples puisés dans son imagination d'enfant ou dans ses lectures, il fit voir ce premier es-

sai poétique au curé, qui se hâta de lui apprendre les règles de la prosodie.

C'était un encouragement formel.

A onze ans, Pierre avait déjà composé tout un recueil de fables.

Mais, en ce monde, tout n'est qu'heur et malheur. Un jour, le hasard fait tomber sous les yeux de Lachambeaudie père certain manuscrit sur papier vélin, copié soigneusement et cousu de faveurs roses.

Le paysan curieux ouvre ce cahier splendide, orne son nez de besicles, et se met à parcourir les premières pages, afin d'examiner par lui-même le sujet d'étude auquel son fils consacre toutes ses heures de loisir.

Il s'attend à trouver quelque passage d'histoire ou quelque analyse de catéchisme.

On juge de son ébahissement lorsqu'il se voit transporté dans un monde fantastique, où discourent les bêtes, les arbres, les fleurs, et jusqu'aux légumes.

Rien ne lui semble plus absurde au monde, il entre dans une colère épouvantable.

— Ici, guensard ! crie-t-il en apostrophant Pierre. *Cap dé Dious !* (on frémissait dans la maison quand il proférait ce juron terrible) tu vas me dire où tu as pris toutes ces bêtises-là !

— Des bêtises, père !... mais ce sont

des fables ! murmure notre héros intimidé.

— Hein?... dis plutôt que ce sont des mensonges, des contes à dormir debout. Si c'est Dieu possible ' des bêtes qui parlent absolument comme moi, ni plus ni moins ! reprend le métayer quelque peu radouci.

— Je vous assure, père...

— Silence ! Oserais-tu dire que M. le curé t'a donné de pareils devoirs ?

— Non, mais il m'a permis...

— Tu n'es qu'un menteur ! Où as-tu pêché ces inventions ?

— Nulle part. C'est moi qui les ai faites, père.

— *Cap dé Diou!* tu as donc le cerveau timbré, malheureux! dit le villageois, rendu par cette réponse de l'enfant à toute la violence de son courroux. Tiens, voilà ce que j'en fais de tes fables!

Un feu de sarments flambait dans la cheminée : il y jette le manuscrit à faveurs roses.

Pierre s'élançe pour sauver son œuvre ; mais ce trait d'héroïsme ne lui rapporte que de cruelles brûlures aux mains.

Les précoces élucubrations de sa muse étaient en cendres.

« Et ce fut ainsi, nous dit-il gaiement lui-même, que le tome premier de mes



œuvres se trouva perdu pour la postérité. »

Notre poète revient souvent sur ses jours d'enfance. Écoutons-le raconter une de ses premières joies mondaines :

Voici l'histoire d'un habit,  
 Qui, par hérédité, jusqu'à moi se transmet.  
 Mon aïeul (il parvint à l'extrême vieillesse)  
 A sa mort seule le quitta ;  
 Cent fois mon père le porta  
 Dans les beaux jours de sa jeunesse ;  
 Puis votre serviteur enfant en hérita.  
 Messieurs, à ma pensée il apparaît encore,  
 Avec son drap chamois doublé de soie aurore,  
 Ses pans flottants et ses larges boutons.  
 Dans cet accoutrement, je marchais tête fière,  
 Me rendant à l'église aux jours des grands sermons.  
 Les basques descendaient plus bas que mes talons,  
 Et, battant le pavé, soulevaient la poussière:  
 On riait, je ne riais point.

. . . . .

L'auto-da-fé brutal dont ses chères poésies avaient été victimes ne découragea point le jeune élève.

Il continua de se délasser des travaux sérieux par les douceurs de la versification.

Seulement il ne laissait plus traîner ses œuvres, dans le but louable de ne point offusquer l'intellect paternel, décidément rétif aux fictions de la Fable.

A l'âge de quinze ans, il fut reçu dans un collège ecclésiastique, où il acheva ses études.

Sur ces entrefaites, le curé qui avait été son premier maître vint à mourir.

Pierre n'avait plus les conseils du saint homme pour le diriger pendant les vacances, et l'orage des passions grondait, la piété suivait une marche décroissante, les rêves dangereux du sentiment trottaient dans la cervelle de notre lévite avec des rimes plus ou moins folâtres.

Bref, il ne rentra plus au séminaire.

— En ce cas, lui dit le métayer, tu vas choisir un autre genre de commerce, mon garçon,

— Volontiers, répondit le jeune homme. Il n'y a qu'un léger obstacle, c'est que je suis peu versé dans l'arithmétique. Je traduis à livre ouvert du grec ou du latin ; mais dans le commerce il faut autre

chose. Laissez-moi travailler quelque temps au logis paternel, afin d'acquérir les connaissances qui me sont indispensables.

— Allons, soit, puisqu'il le faut, dit le père ; mais dépêchons-nous !

Notre ex-séminariste jouait tout bonnement au diplomate.

Le commerce lui était antipathique, et, d'ailleurs, il tenait à ne pas s'éloigner d'une jeune paysanne du voisinage, dont le sourire avait été pour beaucoup dans sa détermination de jeter le froc aux orties.

Il espérait composer pour elle une foule d'églogues et lui lire ses fables dans

les prairies verdoyantes ou à l'ombre des grands bois.

Mais, hélas! on découvrit le secret de ces champêtres amours.

Pierre eut l'ordre de faire sa malle au plus vite et de partir pour Lyon, où il entra chez un commissionnaire d'entrepôt.

Il y resta trois ans à remplir les devoirs de sa charge de commis, sans le moindre attrait, nous devons le dire, mais avec beaucoup de conscience; il se consolait en faisant des vers et cachait sa muse de fabuliste sous un voile mystérieux, impénétrable à tous les regards.

Jamais son patron ne devina le poète sous le teneur de livres.

Les appointements du jeune homme étaient modestes; mais ils suffisaient à son existence calme, rangée, laborieuse. Il pouvait librement disposer de ses soirées.

Tous les jours, à six heures précises, il avait le droit d'être amoureux et poète.

Amour et poésie sont frère et sœur.

Que d'hymnes sonores ils chantent ensemble dans une âme de vingt ans !

Comme le Dante, Pierre n'avait pas sa Béatrix. Il adorait toutes les femmes, brunes ou blondes, n'importe.

Le principal était qu'elles fussent jeunes et jolies.

Or il y a beaucoup de jeunes et jolies

femmes à Lyon. C'est même une spécialité remarquable de la cité des canuts. Le poète en aima donc un grand nombre, et, pour cela, nous désirons qu'il lui soit beaucoup pardonné.

Cependant, un beau jour, il se lassa de la vie monotone du magasin.

— Je ne ferai jamais qu'un commis médiocre, pensait-il, et je suis engagé dans un chemin sans issue.

D'autre part, il avait en portefeuille une assez raisonnable collection de vers, dont il brûlait de composer un volume.

Ses épargnes lui permettaient ce luxe.

Imprimer son recueil dans la seconde ville de France cût été le parti le mieux

entendu dans l'intérêt de sa renommée future : il n'y songea même pas un instant.

Le vieux métayer venait de mourir.

Pierre avait encore en Gascogne une mère et une sœur. Il abandonna sa place pour aller les rejoindre et pour offrir à ses compatriotes la dédicace de son premier poëme.

Nous ignorons si les *Essais* de Lachambeaudie, publiés à Sarlat vers l'an 1827, obtinrent quelque vogue dans ce pays lointain; mais force nous est de déclarer que partout ailleurs ils restèrent inconnus.

Certes, la faute n'en est pas au livre



lui-même, où se révèlent des germes incontestables de talent <sup>1</sup>.

Malgré ce médiocre succès, le poète ne se décida point à reprendre les chaînes qu'il avait rompues. Voyant briller au-dessus de lui le chaud soleil de la Dordogne, il frissonnait en songeant à la cité lyonnaise et à son humide atmosphère.

Le patois gascon lui semblait la langue des dieux.

Il fallut néanmoins s'arracher aux délices du sol natal. Des revers de fortune accablèrent sa famille, et bientôt il dut s'enquérir de son pain de chaque jour.

Une partie des pièces qu'il contient a été réimprimée dans les éditions subséquentes des œuvres de Lachambeaudie.

On lui offrit un emploi dans l'administration du chemin de fer de Roanne à Lyon.

Lachambeaudie accepta cette offre avec reconnaissance, et, quinze mois après, on l'éleva au grade de chef de service.

Nous devons le dire, ce fut le plus heureux temps de sa carrière.

Ses fonctions lui donnaient quelque relâche et le laissaient assez indépendant pour qu'il pût, dans le calme d'une honnête aisance, lâcher bride au démon familier de la rime.

Il devint rédacteur en chef des *Échos de la Loire*, revue poétique, à laquelle collaborait un jeune homme appartenant à

une famille distinguée de la province,  
M. Fialin de Persigny.

En ce temps-là, vous aviez, ô poète!  
*l'aurea mediocritas* dont parle le protégé  
de Mécène.

Alerte et joyeux, vous marchiez sur un  
chemin fleuri, que n'entravait aucun ob-  
stacle et que n'embarrassaient point les  
ronces.

Mais votre génie inquiet vous poussait  
aux aventures.

Vous portiez au front la marque fatale.  
Il vous fallait à tout prix remporter des  
couronnes et gravir à la célébrité, mon-  
tagne fulgurante comme le Sinaï, mais  
dont il est impossible d'atteindre la cime

ardue sans laisser à chaque sentier des lambeaux de sa chair et de son cœur.

Le jeune homme en est donc à cette période de crise dangereuse et de solennelles espérances, quand débarque tout à coup à Saint-Étienne une troupe singulière, dont le costume et les allures impressionnent vivement les provinciaux candides.

Ces individus portent un béret rouge, une tunique bleu-barbeau, serrée à la taille par une ceinture de cuir noir, et descendant jusqu'à mi-jambe en plis froncés, avec une large bordure écarlate.

Un plastron en étoffe blanche, sur lequel

se lit le nom de chaque personnage, remplace le gilet absent.

Tous, ainsi affublés, marchent au milieu de la population qui s'émerveille, et qui demande si l'on est en carnaval pour jouir gratis de cette burlesque mascarade.

Or ne riez pas, s'il vous plaît !

Nous sommes en présence des missionnaires, ou, si vous l'aimez mieux, des apôtres de l'église active et militante de Saint-Simon.

Ils parcourent la province pour y répandre les lumières de la foi nouvelle, déclamant contre l'ordre social, contre l'Évangile, et annonçant de la façon la

plus imperturbable aux esprits faibles et aux curieux, qui affluent à leurs prêches, l'émancipation de la chair, l'affranchissement de la femme et la chute définitive et prochaine du dogme chrétien.

Les gaillards ont des poumons vigoureux, et même quelque éloquence.

Pierre Lachambeaudie se déclare leur néophyte.

Nécessairement ils auront besoin d'un poète pour chanter leur triomphe et la ruine du christianisme. Quelle magnifique occasion pour sa muse !

Il brûle ses vaisseaux, se démet de son emploi et suit à Paris les hommes au béret éclatant.

Une aussi vive ardeur est appréciée de nos apôtres.

On admet le poète aux enivrantes soirées de la rue Monsigny. Là se trouvent des salons magnifiquement meublés. Vingt lustres y jettent des flots de lumière, et une foule de jeunes dames, couronnées de diamants et de fleurs, écoutent la parole sainte qui tombe des lèvres du *Père Enfantin* et de celles des *cardinaux* Laurent (de l'Ardèche) et Michel Chevalier.

Les sermons avaient lieu entre une valse et une contredanse.

Quant aux rafraîchissements, ils sortaient de chez Tortoni.

Par malheur, cette existence enchante-

resse ne dura qu'une saison. La muse de notre héros chercha vainement à glorifier le sublime apostolat de ces messieurs.

D'autres vers, beaucoup moins bons que les siens, chantés par l'acteur Lepeintre jeune, étaient applaudis chaque soir au théâtre, et couvraient la secte de ridicule.

Voici le couplet :

Oui, les farceurs saint-simoniques  
Sont bafoués de toutes parts ;  
C'est comme feu les romantiques...  
Chaque époque a donc ses jobards !  
Le ciel en pitié les regarde ;  
Mais quel moyen de les sauver ?  
Quand le bon sens descend la garde,  
On ne peut plus le relever.

Bientôt le sacré collège quitta la capitale.



Lachambeaudie fut au nombre de ces bizarres solitaires de Ménilmontant que les Parisiens allaient voir comme autant d'animaux curieux.

On ne payait pas, la foule était innombrable.

Une fois ce couvent de nouvelle espèce fermé par ordre de police, Pierre n'eut plus d'autre ressource que d'accepter une place de maître d'étude dans une obscure pension.

Les saint-simoniens s'étaient dispersés à tous les vents.

Il se trouvait isolé dans la grande ville, sans relations, sans crédit, au milieu d'un véritable désert d'hommes.

Ce fut un affligeant réveil pour le pauvre poète.

Enfin il comprenait qu'il avait fait fausse route et poussait un cri d'angoisse en sondant l'horizon derrière et devant lui.

Les vers que nous allons citer témoignent du trouble de son âme et du profond découragement auquel il se trouvait en proie.

J'avais quinze ans, lorsqu'un vieillard morose  
Dit à mon père : « Écoute bien,  
L'art de prédire est une triste chose...  
Jamais ton fils ne fera rien. »  
De la boutade du vieux sage  
Incrédule, j'ai ri longtemps ;  
Hélas ! trop bien s'accomplit le présage !  
Je n'ai rien fait, et j'ai déjà trente ans.

Je bâtissais des châteaux sur le sable,  
Châteaux qui ne vivaient qu'un jour ;  
Je poursuivais un rêve insaisissable,  
Un rêve de gloire et d'amour.  
Après une trop longue enfance,  
J'ai vu s'envoler mon printemps.  
Adieu l'amour ainsi que l'espérance !  
Je suis bien pauvre, et j'ai déjà trente ans.

J'aime les arts que le peuple idolâtre ;  
J'aime les vers, enfants du ciel ;  
J'aime la lyre et les chants du théâtre,  
Et les Vierges de Raphaël.  
Mais, comme un mendiant contemple  
De loin les palais éclatants,  
Je ne m'assieds qu'à la porte du temple ;  
Je suis sans gloire, et j'ai déjà trente ans.

D'autres épreuves plus cruelles attendent le poète.

Bientôt il renonce à cette humble posi-

tion de maître d'étude, qui lui fait payer par trop de souffrances et par trop de contraintes le privilège de manger tous les jours et de dormir sous un toit.

Nous voyons commencer pour lui cette misérable existence, qu'il a presque continuellement traînée depuis cette époque.

Il subsiste, durant une année entière, avec moins de cinquante centimes par jour, et couche, aux environs de la Halle, dans un de ces bouges connus sous le nom de garnis à la *corde*<sup>1</sup>.

Mais cette épouvantable détresse ne

<sup>1</sup> Trente ou quarante hommes sont enfassés pêle-mêle dans la même chambre sur un lit de paille. Une corde tendue leur sert d'oreiller.

peut éteindre la flamme inspiratrice qui brûle dans son cerveau.

Françoise d'Aubigné, devenue madame Scarron, remplaçait par une histoire le rôti qui lui manquait.

Les jours où Pierre n'a pas soupé, il oublie la faim en rimant une fable, et s'endort bercé par la muse.

Un soir, il rencontre dans sa pauvre chambrée un poète aussi à plaindre que lui.

C'est Édouard Neveu, l'élégant traducteur des *Odes* d'Horace.

Frères par l'intelligence et par l'infor-

tune, ils se donnent réciproquement leurs œuvres. Lecture faite de la traduction d'Horace, notre héros improvise les tercets suivants :

Voici que le printemps ramène l'hirondelle ;  
Sur l'aile du zéphyr, elle revient fidèle  
Saluer nos prés verts et notre ciel d'azur.

La vie, ô mes amis ! n'est qu'une ombre légère.  
Allons, la coupe en main, danser sur la fougère  
Et couronner nos fronts des roses de Tibur !

Que dis-je ? de l'hiver souffle la froide haleine.  
L'urne de mes festins, c'est l'urne de la Seine ;  
Avec les passereaux je loge sous les toits...

Ah ! c'est que je rêvais en lisant ton Horace !  
Et ces songes dorés, que le réveil efface,  
Je veux dans tes beaux vers les puiser mille fois.

Édouard Neveu mourut sur le grabat d'un hospice.

Lorsque l'inspiration dictait à Pierre des strophes comme celles qu'on vient de lire, ou quelques-unes de ces fables ravissantes que tout le monde aime, il entrait dans une bibliothèque et se hâtait d'écrire les vers nouveaux à la suite de son recueil.

Il le portait sans cesse avec lui, *omnia secum portabat*.

Depuis longtemps il avait perdu l'habitude des meubles et des armoires.

Si les bibliothèques étaient closes, montait chez le premier camarade venu.

Cette profonde misère n'abattait point

son àme énergique, mais elle détruisit complètement sa santé.

Bientôt il fallut le conduire à l'hôpital.

Le jour même où il en sortit, pâle, exténué de diète et de maigreur, le hasard lui fit rencontrer un homme qui, à son aspect, poussa un cri de surprise douloureuse et vint lui serrer cordialement la main.

Pierre ne le reconnut pas d'abord.

Mais, les premières paroles échangées, ce fut à son tour d'être surpris. Le personnage qui l'abordait dans la rue n'était



rien moins que le *Père suprême* Enfantin.

Dans les salons de la rue Monsigny, comme dans la retraite de Ménilmontant, le fabuliste n'avait jamais adressé la parole au chef des apôtres.

Et celui-ci le reconnaissait, au bout de cinq années !

Et son œil devenait humide, en voyant les signes de misère profonde qui se trahissaient dans toute la personne du malheureux poète !

Assurément, voilà un trait qui doit faire pardonner quelque chose au saint-simonisme.

Le père Enfantin ne se borna pas à de stériles marques de sympathie.

Sa bourse fut ouverte à Pierre, et, le soir même, il donnait des ordres pour qu'on imprimât une douzaine des plus belles fables de son ex-néophyte.

Celui-ci écoula promptement son édition.

Tous les *frères* d'autrefois, ayant conclu leur paix avec le juste-milieu, se trouvaient munis de places fort avantageuses. Chacun d'eux souscrivit pour douze ou quinze exemplaires.

Lachambeaudie ne tarda pas à saisir une autre occasion de se faire connaître.

Altaroche et Bertaut, directeurs du *Charivari*, reçurent plusieurs de ses fables et les lui payèrent trois francs pièce. Mais Altaroche lui imposa la condition de ne pas les signer. Ce noble enfant de l'Auvergne laissait volontiers croire qu'elles sortaient de sa plume.

Du reste, il est coutumier du fait. On se rappelle son débat scandaleux avec Lacenaire.

Instruit de cette manœuvre indélicate et trop fréquente en littérature, le poète se fâche, envoie un huissier à la direction du *Charivari*, porte la querelle devant les tribunaux et gagne sa cause.

Mais il ne faut plus songer à impri-

mer une seule ligne dans les colonnes du journal.

Nous ignorons si la fable de la *Chouette voleuse*<sup>1</sup> est une vengeance; le lecteur en jugera.

Lasse d'avoir des fils hideux à faire peur,  
Des monstres rechignés prophètes de malheur,

Dame Chouette

A l'alouette

Déroba quelques nourrissons,

Dont les chansons

Lui valurent mainte louange.

Les oiseaux d'alentour trouvaient la chose étrange

Les chouettes et les hiboux

D'un tel miracle étaient jaloux.

\* Ces petits, disaient-ils, sont de jeunes merveilles,  
Leurs chants mélodieux, qui charment nos oreilles,

<sup>1</sup> Édition Bry, page 57. Les autres citations sont empruntées au même recueil populaire.

Valent sans contredit les chants du rossignol. »  
Ce triomphe imposteur fut de courte durée.  
Avant la fin du jour, l'alouette éplorée  
Vint réclamer ses fils et dénoncer le vol.

D'un écrivain forban cette fable est l'histoire.  
C'était dimanche un âne renforcé ;  
Son front portait lundi l'auréole de gloire :  
Dans le nid du voisin, c'est qu'il s'était glissé.

Le procès avec Altaroche souleva quelque retentissement autour du nom de Lachambeaudie, et l'heure lui parut propice pour lancer son premier recueil dans le domaine de la publicité parisienne.

A force de persévérance, et après des démarches héroïques, il trouve un imprimeur.

Les *Fables populaires* paraissent en

1839, précédées d'une préface d'Émile Souvestre.

Mais il s'agit de vendre le volume, et les libraires sont inabordables. Ces messieurs demandent d'emblée cinquante pour cent au pauvre auteur, et promettent de s'occuper du livre s'ils ont du temps de reste.

Avec ce qu'ils daignent lui laisser sur la vente, Lachambeaudie aura tout juste de quoi payer l'impression.

Que faire ? Il prend un parti original.

Chaussé de sabots et vêtu d'une blouse, il s'en va colporter lui-même ses fables à domicile. Son humble costume lui permet de garder l'incognito et de *faire l'article*

pour les œuvres de M. Pierre Lachambeaudie, jeune poète de beaucoup d'avenir.

Ruse innocente et très-licite, puisqu'elle sauvait le pauvre auteur du coupe-gorge de la librairie.

Bientôt le métier devient plus rebutant que lucratif. Notre colporteur se désolure.

Un ex-saint-simonien, M. Ducatel, fabricant de fleurs, arrive à son secours.

Il le prend chez lui, et voilà Pierre métamorphosé en fleuriste, confectionnant des coiffures de mariées et découpant des feuilles à l'emporte-pièce.

Pour notre poète, qui est loin d'être

robuste, cette profession manuelle un peu féminine vaut mieux que toute autre.

Mais en vain il apporte à ce travail la bonne volonté dont il est susceptible, ses doigts rebelles ne peuvent s'assouplir ; il fait de la besogne détestable.

Lachambeaudie tombe malade une seconde fois et retourne à l'hospice, où une excellente fille, qui s'est dévouée à lui, le console par des visites fréquentes.

Cette liaison, deux années après, aboutit à un mariage.

Une fois guéri, Pierre se décide à reprendre le métier de colporteur.

Sa journée faite, il se rend, le soir, à



de modestes réunions bourgeoises, où il récite ses fables.

Et, comme il possède le rare talent d'une déclamation variée, naturelle, expressive, il reçoit de nombreux applaudissements. Tout l'auditoire le complimente, et l'on ne manque jamais de lui dire :

— Où donc peut-on se procurer vos œuvres, monsieur Lachambeaudie?

Question fort aimable, à laquelle il s'empresse de répondre :

— Mon Dieu, j'ai là dans ma poche une demi-douzaine d'exemplaires. Je les destinais à quelqu'un, mais je puis vous les céder : j'en reprendrai d'autres chez mon libraire.

Aussitôt la demi-douzaine de volumes s'enlève. Il n'y en a pas pour tout le monde.

Le fabuliste prend l'adresse des personnes qui n'ont pu être servies, et, le lendemain, il leur apporte son recueil lui-même, honnête attention qui flatte beaucoup l'acheteur, et dont on ne sait comment lui rendre grâce.

En cela consistent toutes les intrigues du cher poète.

Le produit de ses œuvres ne l'a jamais tiré de l'indigence ; mais sa bonne humeur et sa philosophie sont inaltérables.

Il adore les enfants.

On le voit se mêler à leurs jeux avec une naïveté charmante.

Un jour, dans la rue Saint-Jacques, il rencontre les petits garçons de Barillot <sup>1</sup>, qui jouaient aux billes en revenant de classe. Aussitôt nos écoliers de sauter aux pous de sa redingote et de lui faire bruyant accueil.

Deux minutes après, le fabuliste entamait avec eux une partie de tapette, le long du trottoir.

Ces détails servent à peindre l'homme et ne sont point oiseux.

<sup>1</sup> Ami du poète, et poète lui-même. Barillot est l'auteur de la *Folle du logis*. Quelques journaux, notamment la *Revue de Paris*, le comptent au nombre de leurs collaborateurs.

Lachambeaudie fréquentait assidûment les goguettes, la *Lice chansonnière* surtout, une des plus célèbres. Il y chantait de sa voix sympathique et vibrante des chansons qui plus d'une fois obtinrent le prix.

Ce prix consistait en vases artistiques ou en livres.

Béranger combla notre poète d'éloges, et M. Scribe, qui avait entendu Lachambeaudie déclamer quelques fables dans un salon, l'exhorta vivement à présenter son recueil à l'Académie française.

La même année, Pierre Dupont concourait avec son poëme des *Deux Anges*, et

le prix fut partagé entre les deux candidats.

Quinze cents francs échurent à Pierre Dupont. Notre héros n'en eut que cinq cents, parce que la morale démocratique de ses œuvres avait effarouché les scrupules de l'Académie.

M. Scribe devint le protecteur du fabuliste.

Il lui conseilla d'adoucir dans son livre quelques passages un peu trop rouges et lui avança l'argent nécessaire à une édition nouvelle, augmentée d'une cinquantaine de fables <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Lachambeaudie compose avec une facilité prodigieuse, et c'est lui surtout que madame de la Sablière,

Cette édition parut l'année suivante.

L'Académie décerna cette fois intégralement à notre héros le prix de deux mille francs, fondé par le comte Maillé Latour-Landry, au profit du talent poétique en lutte avec la misère

Évidemment, Lachambeaudie, comme poète, ne doit pas être classé en première ligne.

Il manque de sens plastique. La couleur, le relief des mots, lui font presque toujours défaut. Chez lui, rarement l'i-

si elle vivait de nos jours, pourrait appeler le *fablier*. La Fontaine travaillait avec lenteur; mais, dans le cerveau de son émule, les fables poussent véritablement comme les pommes sur un pommier.

mage est saisissante, et il se préoccupe trop peu de la rime. Pour un vers concis, il nous en offre dix à la suite l'un de l'autre qui pèchent par la diffusion.

Ses fables ne sont, pour la plupart, que des moralités générales présentées au moyen d'exemples.

Ce n'est pas, comme chez La Fontaine, une comédie, un drame, avec l'exposition, le nœud, les péripéties et le dénouement.

Notre fabuliste moderne est loin de cette conception puissante.

Inutile d'ajouter qu'il ne rappelle en rien la langue savamment naïve du vieux

conteur ; mais il rachète la faiblesse de la forme par la hauteur de la moralité.

Quelquefois Lachambeaudie se permet de redresser les conclusions un peu égoïstes du bonhomme.

« — Eh bien, dansez maintenant ! »

A dit la fourmi cruelle.

La colombe survenant :

« — Pour la cigale, dit-elle,

J'ai des graines à son choix.

Si la pauvre créature

Ne reçut de la nature

D'autre trésor que sa voix,

De faim faut-il qu'elle meure ?

Vous travaillez à toute heure ;

Elle chante les moissons :

Ainsi tous nous remplissons

La loi que Dieu nous impose. »

L'oiseau, sans dire autre chose,

A tire-d'aile aussitôt

Part, et rapporte bientôt



Force grains, dont la cigale  
A son aise se régale.

O fourmi! ta dureté  
A l'égoïste peut plaire!  
Colombe, moi je préfère  
Ta tendre simplicité.

L'Académie a donc surtout couronné le  
moraliste.

Voici quatre vers qui, peut-être à tort,  
ont la prétention de composer une fable,  
mais dont l'enseignement ne laisse rien à  
reprendre aux plus rigides :

Ayant perdu sa robe, on dit que l'Innocence,  
En vain, pour la chercher, courut chez le Plaisir,  
Chez la Fortune et la Puissance.  
Qui la lui rapporta ? — Ce fut le Repentir.

Lachambeaudie a prêché la charité aux

riches ; mais il ne conseille jamais la ré-  
volte aux pauvres. Sans cesse il excite le  
prolétaire au travail et à la patience.

Un voyageur, passant sur des monts escarpés,  
Vit des travailleurs occupés

A faire dans le roc des entailles énormes.

« Infortunés ! dit-il, tailler ces blocs informes

Est un rude travail pour un mince trésor.

— Non, s'écrie un passant, ce sont des mines d'or ! »

Aussitot l'étranger, poursuivant son voyage,

Arrive vers la mer et s'arrête au rivage.

Or, voyant au loin des plongeurs

Qui visitaient des flots les sombres profondeurs

« Ces fous rasant, dit-il, l'écueil épouvantable,

Pour rapporter enfin... des cailloux et du sable ! »

Alors un pêcheur lui répond :

« L'écueil est menaçant, le gouffre est redoutable ;

Mais on voit des perles au fond. »

Apôtres qui venez, régénérant le monde,

Ne brisez de dégoût la pioche ni la sonde

Courageux plébéiens, fouillez, fouillez encor !

La montagne est aride et la mer est profonde ;

Mais vous y trouverez des perles et de l'or.

Cette fable donne la mesure des plus grandes hardiesses démocratiques et sociales de Pierre Lachambeaudie.

Nous affirmons qu'il est impossible de trouver un cœur plus simple, une âme plus candide, une nature plus modeste, plus inoffensive et plus désintéressée.

Que de fois, à l'époque même où il manquait du nécessaire, n'a-t-il pas vidé tout le contenu de sa bourse dans la main d'un ami plus pauvre !

Saint Martin n'avait donné que la moitié de son manteau.

Le poète prenait alors sous le bras quelques-uns de ses petits livres, et s'en allait

tranquillement refaire sa fortune pour une semaine ou deux.

Après avoir amassé péniblement la somme nécessaire au paiement de son loyer, il s'en dessaisit, le jour du terme, pour faire enterrer la femme d'un de ses vieux camarades.

Une autre fois, bien que menacé par son propriétaire, il donna jusqu'à son dernier sou à une famille d'artisans plongée dans une détresse affreuse.

Ses meubles furent vendus.

Lachambaudie est flâneur comme La Fontaine, et jamais Figaro n'a cultivé

avec plus de délices la paresse et le bavardage.

Une fois que notre poète enfourche le dada des rêveries humanitaires, il ne s'appartient plus. Vous le conduisez où bon vous semble.

Ses amis connaissent son faible, et parfois ils en abusent.

Quand Pierre se déclare trop fatigué pour aller à quelques réunions intimes où l'on espère lui entendre réciter ses fables, il reste toujours à celui qui insiste un moyen assuré de se faire suivre.

Il suffit d'amener notre homme sur le terrain d'une question bien et dûment socialiste.

Alors, si l'interlocuteur se lève et prend son chapeau, Lachambeaudie coiffe sa casquette, descend avec lui et l'accompagne, tout en discourant, jusqu'à destination.

Du reste, le bonheur de l'humanité n'est pas seul capable de lui faire oublier les distances.

La poésie partage le privilège.

Mais, il faut le dire, c'est principalement de la sienne que Lachambeaudie aime à parler sans repos ni trêve.

Priez-le de vous dire ses fables, et vous le ferez marcher douze heures de suite.

Un habitué de la *Lice chansonnière*,

passant, un jour, sur le boulevard Montparnasse, où demeurait le poète, le trouve au seuil de sa porte, tenant dans ses bras son fils, âgé de dix-huit mois.

— Viens-tu me faire un bout de conduite? lui dit-il.

— Je le veux bien, répond Lachambeaudie, mais seulement jusqu'au Luxembourg.

Chemin faisant, l'ami perfide le met sur le terrain des fables, et Pierre, sa progéniture sur les bras, commence à réciter le *Rosignol*, — *l'Étoile et la Fleur*, — le *Gland et le Champignon*, — la *Source*, — le *Chêne et le Coin*, — la *Locomotive et le Cheval*, sans compter

une foule d'autres, dont il serait trop long d'énumérer les titres.

A cinq heures du soir, il déclamait encore.

— Papa, j'ai faim, dit le marmot.

— Bonté divine ! où suis-je ? s'écria Pierre.

Il était au bout de la plaine Saint-Onen. Pour regagner ses pénates, il avait trois heures de marche, rien de plus.

Une manie de notre homme, aussi étrange pour le moins et qui lui a fait souvent encourir le reproche de manquer à la politesse la plus vulgaire, c'est de ne



jamais répondre à une lettre, quelle que soit l'importance des choses qu'on lui écrive.

Si vous demeurez dans un rayon de cinq ou six lieues de Paris, il viendra lui-même, à pied, vous apporter une réponse verbale.

Autrement, vous n'aurez jamais de ses nouvelles.

Or ceci tient à une petite vanité du fabuliste.

Comme il n'écrit pas à beaucoup près aussi bien en prose qu'en vers, il n'est pas d'humeur à multiplier des autographes qui ne vaudraient pas précisément ceux de madame de Sévigné.

Puisque nous sommes en train de jeter quelques ombres au tableau, disons que Lachambeaudie n'est plus de la première jeunesse et que cependant il aime le sexe tendre au delà de toute limite raisonnable.

Ce goût trop vif et trop païen pour les joies de Cythère lui a même suggéré un système qu'il appelle la *grande communion de l'amour*.

On ne se guérit pas aisément des habitudes saint-simoniennes.

Ajoutons bien vite que notre poète est l'honneur même et la délicatesse incarnée.

L'argent qu'il reçut de l'Académie fut employé jusqu'au dernier centime à solder

les personnes envers lesquelles il avait contracté quelque engagement.

Aujourd'hui plus que jamais il est dans la misère, mais il n'a pas une dette.

Béranger dit de lui : « C'est un homme antique. »

En effet, comme la plupart de ses camarades en fausses doctrines sociales, Pierre n'a jamais envié ni la richesse ni les avantages matériels dont elle est la source.

Il porte les habits et mène l'existence d'un ouvrier.

Du vivant de sa femme<sup>1</sup>, la voyant oc-

<sup>1</sup> Elle est morte folle en 1851. Les soins aussi as-

cupée tout le jour à son état de blanchisseuse, il allait acheter lui-même les provisions du ménage.

Cette simplicité de mœurs ne l'empêche pas d'avoir des relations suivies avec beaucoup d'hommes célèbres dans les lettres.

MM. Léon Gozlan, Félix Pyat, Victor Schœlcher, Hippolyte Lucas et l'académicien Pongerville sont fiers de le recevoir. Ils le nomment hautement leur ami, à l'exemple de Scribe et de Béranger.

C'est pour mademoiselle Léontine Gozlan que Lachambaudie composa la fable suivante :

sidus que désintéressés du docteur Pinel-Grandchamp ne purent la guérir.

Exilé sur la terre, Apollon, dieu du jour,  
Berger, prit pour compagne une simple bergère.

Or il naquit de leur amour

Une fille espiègle, légère,

Semblable par l'esprit à son père immortel,

Par le cœur s'élevant jusqu'au cœur maternel.

Apollon lui dit : « O ma fille!

De nous deux qui préfères-tu ? »

Alors l'aimable enfant : « — Ma mère a la vertu,

Le dévouement, dit-elle, et toi, le nom qui brille :

Pour ta gloire, je veux, mon père, t'admirer ;

Ma mère, pour ton cœur, laisse-moi t'adorer. »

Lachambeaudie, en véritable poète, professe une vive admiration pour la nature.

Il a composé la plus grande partie de ses fables dans les bois et dans les campagnes. Les oiseaux et les fleurs sont principalement l'objet de sa prédilection.

Quand il ne rime pas, il herborise.

On assure qu'il est servi en cela par une vue si prodigieusement perçante, qu'elle lui permet de distinguer à plus de soixante pas des myosotis perdus dans l'herbe.

Dès que parurent ses premières œuvres, le fabuliste gagna toute la sympathie du quartier latin.

Les étudiants aimaient à entendre ses vers et lui payaient généreusement son volume.

Néanmoins il fut contraint de renoncer à une société qui l'exposait trop souvent à passer les nuits, à déclamer, à chanter, à banqueter et à boire. Un anévrisme au cœur, dont il est affligé de longue date,

le menaçait de suffocation après tout excès de ce genre.

Quand survinrent les événements de 1848, Lachambeaudie, depuis un an, se trouvait employé chez Émile Marco Saint-Hilaire.

Grâce à la loi du timbre sur le roman-feuilleton, cet honnête historien des faits et gestes du grand empereur en était venu à monter, pour vivre, un bureau de copie, dans lequel il offrait du travail aux gens de lettres sans ouvrage.

Nécessairement notre pauvre poète était du nombre.

Auguste Blanqui alla le prendre chez

Marco et le fit nommer vice-président de son club.

Cette étrange fantaisie de métamorphoser en homme politique le fabuliste populaire ne devait produire que désastres et malheurs.

Fermé le 15 mai, le club fut ouvert de nouveau par Alphonse Esquiros, qui n'eut rien de plus pressé lui-même que d'accaparer Lachambeaudie.

Dans ce club où grondait la tourmente révolutionnaire et où se succédaient à la tribune Dieu sait quels orateurs, on était surpris de voir tout à coup cesser les hurlements de la Gorgone politique et le calme succéder à l'orage.



C'est qu'on avait aperçu Lachambeaudie quittant sa place et s'avancant au bord de l'estrade.

On savait qu'il allait dire une fable.

Le silence régnait partout; chaque oreille devenait religieusement attentive, et, lorsqu'il avait fini, l'auditoire se livrait aux transports d'un enthousiasme prolongé.

Celle de ses compositions qui obtenait les plus vifs applaudissements était le *Cheval et la Locomotive*, apologie très-sage du progrès, dont le seul tort fut d'être poussée à l'extrême par les passions du club.

Après la terrible bataille de juin, Lachambeaudie, qui n'avait pas quitté sa famille dans ces jours de sang et de deuil, fut arrêté et conduit dans un fort.

Béranger, convaincu de l'innocence du poëte, sollicita et obtint du général Cavaignac sa mise en liberté.

L'illustre vieillard voulut aller porter lui-même l'ordre d'élargissement. Il trouva le prisonnier calme et le sourire aux lèvres.

— Je savais bien, dit-il, que Dieu et vous ne m'abandonneriez pas.

Le lendemain, Béranger reçut ces quatre vers

Du génie et du cœur puissance souveraine !  
Poète, d'un captif quand vous brisez la chaîne,  
Coupable, il est purifié ;  
Innocent, il se lève et sort glorifié.

Pierre, en sortant de prison, recommença son existence d'autrefois et tâcha de vendre quelques volumes pour se nourrir et pour nourrir les siens.

Mais, chaque semaine, on l'arrêtait comme violateur de la loi qui règle le colportage.

Il fallait que des amis influents vinsent protester de sa nature paisible et inoffensive, afin de l'arracher aux verrous de la Conciergerie.

Le poète n'était plus affilié à aucun club.

Seulement il allait de temps à autre à la salle Martel, toujours pour y lire ses fables.

Il nous souvient de l'avoir entendu, un soir, donner la réplique à mademoiselle Maxime, cette rivale éphémère de Rachel, qui déclamait là quelques scènes de la *Jeanne d'Arc* de Soumet.

Notre héros eut un succès prodigieux. Il éclipsa complètement la tragédienne.

On voulut le porter en triomphe. La salle entière délirait.

Une femme (il y en avait de bien sur-

prenantes à cette époque) s'élança pour lui poser sur la tête une couronne de lauriers. Il eut le bon goût de la prier de retourner à sa place.

Au 2 décembre, il fut arrêté de nouveau et jeté sur le *Duguesclin*, avec Cayenne en perspective.

Dans ces tristes conjonctures, il déploya un vrai courage.

Tantôt par des récits, tantôt par des chansons, il égayait ses camarades de captivité et les matelots du bord. Jamais il n'eut sur les lèvres une parole de colère, jamais un mot de désespoir.

Sa peine fut commuée en celle de l'exil.

On attribue cette grâce à l'intercession de M. de Persigny.

Au moment où nous écrivons, le poète habite Bruxelles et vit péniblement du produit des romances qu'il compose.

Nous ne terminerons pas ce volume sans mettre sous les yeux du lecteur celle des fables de Pierre Lachambeaudie que nous regardons comme son chef-d'œuvre, bien que nos trop clairvoyants académiciens l'aient signalée pour ses criminelles tendances.

Ils sont très-sévères, dans ce docte aréo-

page, excepté pour l'Orléanisme, auquel ils accordent pleinement ses coudées franches.

La fable dont nous parlons a pour titre la *Goutte d'eau*.

Un orage grondait à l'horizon lointain,  
Lorsqu'une goutte d'eau, s'échappant de la nue,  
Tombe au sein de la mer et pleure son destin.  
« Me voilà dans les flots, inutile, inconnue,  
Ainsi qu'un grain de sable au milieu des déserts!  
Quand au souffle du vent je roulais dans les airs,  
Un plus bel avenir s'offrait à ma pensée :  
J'espérais sur la terre avoir pour oreiller  
L'aile du papillon ou la fleur nuancée,  
Ou sur le gazon vert et m'asseoir et briller! »  
Elle parlait encore : une huître, à son passage,  
S'entr'ouvre, la reçoit, se referme soudain.  
Celle qui supportait la vie avec dédain  
Durcit, se cristallise au fond du coquillage,  
Devient perle bientôt, et la main du plongeur  
La délivre de l'onde et de sa prison noire.

Et, depuis, on l'a vue, éclatante de gloire,  
Sur la couronne d'or d'un puissant empereur.

O toi, vierge sans nom, fille du prolétaire,  
Qui retrempes ton âme au creuset du malheur,  
Un travail incessant fut ton lot sur la terre;  
Prends courage! ici-bas chacun aura son tour :  
Dans les flots de ce monde, où tu vis solitaire,  
Comme la goutte d'eau tu seras perle un jour.

Pauvre et inoffensif poète !

Ils voulaient pourtant biffer ces vers et  
couper la plus belle fleur de ton jardin  
poétique !

Tu serais mieux établi dans leur estime,  
si tu avais, à l'exemple du chantre d'Estagel,  
composé la *Philippide*.

On nous annonce que Lachambeaudie



est, en ce moment, fort malade à Bruxelles.

Pour la troisième fois le voilà sur un lit d'hôpital. Dieu veuille que nous n'ayons pas à inscrire un nouveau nom dans le martyrologe des poètes, à côté de ceux de Chatterton, de Malfilâtre, de Gilbert et d'Hégésippe Moreau !

FIN.

Mon cher Marie /

Vous avez annoncé <sup>son</sup> mariage /  
sur la bonne route /

de votre séjour /

Pierre Lachambeaudie

49, V. Janson, rue Dauphine, 16, Paris.



25 CENTIMES LA LIVRAISON AVEC GRAVURES

---

LES  
**CONTEMPLATIONS**

PAR

**VICTOR HUGO**

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR J. A. BEAUCÉ

---

La publication des deux volumes de poésies que Victor Hugo a intitulés les *Contemplations* a été en Europe un véritable événement littéraire. Depuis longtemps annoncée et impatiemment attendue, cette œuvre nouvelle du grand poète lyrique, dont la muse avait gardé un silence de près de quinze années, a produit une vive impression sur tous les esprits cul-

tivés, sur toutes les âmes bien douées. Il faudrait un volume entier pour reproduire les éloges que toute la presse française et étrangère a décernés à ces admirables inspirations poétiques avec une unanimité sans exemple.

Dignes frères de leurs aînés, ces deux volumes des *Contemplations* ont cela de particulier qu'on entend vibrer dans les poèmes si divers, si variés qui les composent toutes les cordes de la lyre du poète. Dans le premier livre, *Aurore*, chant plein de fraîcheur, de grâce, de jeunesse exubérante, la corde sonore et brillante des *Odes et Ballades* et des *Orientales*; dans le second et le troisième livre, *l'Ame en fleur* et les *Luttes et les Rêves*, c'est la passion, le sentiment exquis et la richesse d'imagination des *Feuilles d'Automne* et des *Chants du crépuscule*. Dans la quatrième partie, entièrement consacrée à la fille du poète, morte, on s'en souvient, d'une mort si terrible et si inattendue, c'est l'amour paternel traduisant en poèmes sublimes les déchirements d'un cœur profondément atteint, c'est l'élévation de pensée, c'est la puissante éloquence, c'est la pureté d'expression des *Voix intérieures* et des *Rayons et des Ombres*; enfin, dans les deux dernières parties, *En Marche* et *Au bord de l'Infini*, le poète, supérieur à lui-même et à son passé, nous apparaît dans le plus splendide épanouissement de sa maturité. Ce n'est plus le Tasse, ce n'est plus Byron, ce n'est plus

Goethe, ce n'est plus seulement le maître de la poésie lyrique en France, c'est quelque chose d'homérique et de dantesque à la fois, la plus haute expression du génie inspiré par la contemplation philosophique des merveilles infinies que Dieu a semées en deçà et au delà de l'homme et de notre univers visible.

Rien ne saurait, du reste, mieux donner une idée de ce livre que ces lignes empruntées à la préface :

« Qu'est ce que les *Contemplations*? C'est ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'avait quelque prétention, les *Mémoires d'une âme*.

« Ce sont, en effet, toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes vagues, rians ou funèbres que peut contenir une conscience, revenus et rappelés, rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre. C'est l'existence humaine sortant de l'énigme du berceau et aboutissant à l'énigme du cercueil; c'est un esprit qui marche de lueur en lueur en laissant derrière lui la jeunesse, l'amour, l'illusion, le combat, le désespoir, et qui s'arrête éperdu « au bord de l'infini. » Cela commence par un sourire, continue par un sanglot et finit par un bruit du clairon de l'abîme.

« Une destinée est écrite là jour à jour. »

La nouvelle édition que nous offrons aujourd'hui au public, après l'immense succès des précédentes, a été revue et corrigée avec le plus grand soin. Elle est

ornée de douze magnifiques gravures, dessinées spécialement par M. J.-A. Beucé pour cette œuvre d'élite, et appropriées aux pages les plus saisissantes des principales pièces.

---

### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

LES CONTEMPLATIONS formeront 2 volumes grand in-8. 12 vignettes par J.-A. Beucé, tirées à part, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 52 livraisons à 25 centimes.

Une ou deux livraisons par semaine. — L'ouvrage complet, 13 fr.

---

### AVIS

Les 12 gravures des *Contemplations* ont été exécutées spécialement pour cette édition. La collection en sera vendue séparément au prix de 2 francs pour les personnes qui ont acheté les précédentes éditions non illustrées.

ON SOUSCRIT A PARIS CHEZ GUSTAVE HAVARD

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

VIENT DE PARAÎTRE

---

25 CENTIMES LA LIVRAISON AVEC GRAVURES

---

MÉMOIRES  
DE  
**NINON DE LENCLOS**

PAR  
**EUGÈNE DE MIRECOURT**

*Auteur des Confessions de Marion Delorme*

2 volumes grand in-8° jésus, illustrés par J.-A. BEAUCÉ

---

Le succès obtenu par les *Confessions de Marion Delorme* nous décide à publier sans interruption un second ouvrage, qui en est, pour ainsi dire, le complément.

A l'étude si dramatique et si intéressante du siècle de Louis XIII, M. Eugène de Mirecourt va faire succéder l'étude du grand siècle, que mademoiselle de Lenclos a parcouru dans toute sa durée et dans toute sa gloire.

Nous allons retrouver ici, sous un autre point de vue et dans des circonstances différentes, beaucoup de personnages du premier livre, mêlés à de nou-



veaux drames et à des péripéties plus saisissantes peut-être. L'histoire de Marion Delorme finit à la Fronde; celle de Ninon de Lenclos traverse une période de soixante années au delà, marche côte à côte avec le siècle de Louis XIV, en coudoie toutes les illustrations, tous les héroïsmes, et s'arrête au berceau de Voltaire.

Nous ne négligerons rien pour donner à cet ouvrage, comme au précédent, tout le luxe typographique possible, et les dessins des gravures continueront d'être confiés au spirituel et fin crayon de M. J.-A. Beaucé.

La publication aura lieu également, soit par livraisons, soit par séries, au choix des souscripteurs.

---

### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

LES MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS, par Eugène de Mi-recourt, formeront 2 volumes grand in-8°.

20 gravures sur acier et sur bois, tirées à part, dessinées par J.-A. BEAUCÉ, et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent., et en 10 séries brochées à 1 fr. 50 c. chaque.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte. Les gravures seront données en sus. — Une ou deux livraisons par semaine.

**L'ouvrage complet, 15 fr.**

---

ON SOUSCRIT A PARIS

**CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

15, RUE GUÉNÉGAUD,

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

**ÉMILE DESCHAMPS**

**EN COURS DE PUBLICATION**

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

## **MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS**

**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

**OUVRAGE TERMINÉ**

## **CONFESSIONS DE MARION DELORME**

**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

PARIS. — IMP. S. MON BAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1.





*Carey, del. et sc.*

*Imp. de Mangon, 67 r. S<sup>t</sup> Jacq Paris.*

## EMILE DESCHAMPS

Publié par G. HAVARD.

**LES CONTEMPORAINS**

---

**ÉMILE  
DESCHAMPS**

PAR

**EUGÈNE DE MIRECOURT**

---

**PARIS**

**GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR**

**15, RUE GUÉNÉGAUD, 15**

**1857**

**L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction  
et de reproduction à l'étranger.**



# ÉMILE DESCHAMPS

---

Beaucoup de nos lecteurs ont visité les merveilles du palais de Versailles.

Nécessairement ils ont rencontré quelque part, soit dans le parc, soit dans les galeries de peinture, le charmant poète dont nous allons les entretenir.

Sa noble et sympathique physionomie, son œil plein d'intelligence, le calme et



la bonté de son sourire, frappent tout d'abord ceux qui l'aperçoivent. On répéterait volontiers, à l'aspect d'Émile Deschamps, le mot de ce seigneur anglais qui, pour la première fois, voyait Shakespeare :

« — A la bonne heure, voici un homme! »

Oui, c'est un homme, dans la plus belle acception que ce mot puisse avoir, un homme d'un grand talent, un homme d'un beau caractère, un sage qui vit dans la retraite, gardant le culte des amitiés et des souvenirs, épris du beau, du juste et du vrai, comme s'il avait encore vingt ans.

Chacun doit admirer avec nous l'au-

teur désintéressé, le poète modeste qui apporte à cacher son mérite autant de soin que d'autres en prennent à étaler leur pourpre ou leurs haillons.

Les renommées menteuses, filles de l'intrigue, de la bassesse et de la camaraderie, s'écroulent au souffle régénérateur de la vérité. Place aux écrivains d'élite, aux esprits délicats, qui ont fui le tumulte et les stériles agitations du monde littéraire, pour écouter la douce voix de la muse dans le recueillement et le silence!

Émile Deschamps est né à Bourges le 20 février 1791.

Son père, M. Deschamps de Saint-Amand, était directeur des domaines et

receveur général de la province du Berry. Quant à sa mère, elle appartenait à une race illustre, celle des comtes de Maussabré, dont on retrouve le titre et le blason dans les annales de la seconde croisade.

Le premier qui porta ces armes héréditaires était, comme Bayard, un chevalier sans peur.

Il dut son anoblissement, ainsi que l'indique son nom même<sup>1</sup>, aux larges et glorieuses balafres qu'il reçut en terre sainte.

Émile Deschamps est presque aussi noble du côté paternel.

Si 89 et 1830 n'y avaient mis bon or-

<sup>1</sup> Mausabré (mal-sabré). Un musulman lui avait fendu le front d'un coup de cimeterre.

dre, il pourrait encore aujourd'hui monter dans les carrosses du roi.

Un de ses aïeux, notable habitant de Bergerac, eut l'honneur de recevoir dans sa maison Henri de Navarre, à l'époque où ce prince guerroyait contre la ligue. Il rendit même au Béarnais le service inappréciable de l'empêcher de tomber aux mains des ligueurs.

C'était en décembre, par une nuit de brouillard.

François Deschamps (ainsi se nommait l'aïeul de notre poëte) fut prévenu par un de ses tenanciers qu'un gros de partisans ennemis, campés à peu de distance de Bergerac, se disposaient à tenter une escalade pour enlever le chef des huguenots.

Henri, fatigué de luttés et de batailles, était plongé dans un sommeil profond.

— Laissons-le dormir, dit François. Quand le péril n'existera plus, nous le réveillerons par des cris de victoire.

Il assemble aussitôt la garde bourgeoise, dont il est le capitaine; puis il court aux remparts, où il recommande à sa troupe de se tenir immobile en attendant ses ordres.

Les ligueurs arrivent sous les murs, plantent leurs échelles et montent sans défiance, croyant la ville endormie.

Mais soudain François donne un signal :

— Alerte !

Deux cents bras vigoureux saisissent les échelles toutes chargées d'hommes et les rejettent dans le fossé, comme des grappes immenses.

Cela fait, une grêle de projectiles tombe sur les assaillants. La mousquetade achève de les convaincre que les bourgeois de Bergerac sont éveillés.

L'ennemi regagne ses tentes et jure qu'on ne l'y reprendra plus.

Henri IV, installé sur le trône, n'oublia pas François Deschamps. Il lui envoya des lettres de noblesse et lui donna pour armoiries un lion armé, sur champ d'azur, avec cette devise :

*Fortis, generosus et fidelis.*

Nous n'insisterons pas davantage sur la

noblesse de notre héros. Il a, Dieu merci, bien assez de titres par lui-même, et n'a point à demander l'illustration aux parchemins de ses ancêtres.

Émile habita Paris dès l'âge de deux ans.

Un de ses oncles, auquel la République venait de confier le portefeuille des finances, rappela de Bourges M. Deschamps de Saint-Amand pour le faire monter en grade.

Il le nomma chef de l'enregistrement et des domaines.

Un vieux prêtre, l'abbé de Fomblaves, très-ami de la famille, dirigeait à Orléans une maison d'institution.

M. Deschamps résolut de lui envoyer

Émile, et, comme une des tantes de l'enfant habitait la capitale orléanaise, on lui annonça l'arrivée de son jeune neveu.

Notre héros entra à peine dans sa huitième année. La décision paternelle fut une source de chagrins pour lui.

Cette ville d'Orléans, qu'il ne connaissait pas, devint son cauchemar.

Orléans, c'était ne plus jouer à la balle aux Champs-Élysées; c'était la fin de ses chères promenades aux Tuileries, où il aimait tant à effaroucher les rondes de petites filles; Orléans, c'était ne plus embrasser chaque matin son père et sa mère; c'étaient l'exil, la prison, le pensionnat enfin!

Sa terreur avait fini par lui créer un



fantôme de ville, qu'il ne pouvait plus écartier de sa pensée ni de ses rêves.

Il était comme enfermé dans cette cité fantastique; il y marchait en imagination nuit et jour, épelant le nom des rues, les enseignes des magasins; et, chose étrange! (ce n'est pas nous qui expliquerons le phénomène) une fois arrivé dans la véritable Orléans, Émile s'y reconnut aussitôt.

Rien ne l'embarrassait, absolument rien.

Il courait à droite, il courait à gauche, sans hésiter le moins du monde, et nommait d'avance toutes les rues par leurs noms : la rue des *Carmélites*, — la rue *Bannier*, — la place du *Martroy*, — la rue *Royale*, — la rue de l'*Évêché*, — le

*Mail*, — le cloître *Saint-Aignan*, — la place de l'*Étape*, et ainsi du reste.

Le prodige alla si loin, que le domestique de sa tante, un pauvre diable de prisonnier autrichien, nommé Popodish, qu'on avait chargé de l'accompagner dans cette première excursion en ville, s'écriait tout ébahi :

— *Ia! ia!...* sorcier, petit Français, sorcier!

Sauf erreur, car nous n'avons pas approfondi la matière, il nous semble qu'on nomme *locomotion* cette faculté mystérieuse observée chez quelques rares sujets, et qui consiste soit dans la prévision des lieux, soit dans la révélation de faits absolument en dehors de la portée des sens.

Émile ne tarda pas à donner d'autres preuves de ce don singulier de l'âme humaine, qui, pour être incompréhensible, n'en doit pas moins être admis.

C'était environ six semaines après son arrivée à Orléans.

Un matin, à cinq heures, comme la cloche du lever sonnait, l'abbé de Fomblaves entre au dortoir, s'arrête devant le lit du jeune pensionnaire et murmure avec émotion :

— Mon ami, votre mère est malade.

— Non, monsieur, dit Émile, elle est morte !

A ces mots, il se dresse sur son séant, et le maître de pension voit les joues de son élève inondées de larmes.

— Bonté divine! comment avez-vous pu le savoir? s'écria M. de Fomblaves.

L'enfant ne répondit pas. Il éclatait en sanglots.

Cette nuit même, il avait vu en rêve une femme, jeune encore, vêtue d'une large robe blanche, et qui s'envolait au ciel, tenant à la main une palme verte, comme les saintes.

— Émile! Émile! mon fils! avait dit l'apparition, d'une voix faible, mais si claire, qu'elle tintait comme une clochette d'argent.

Voici un troisième fait, certifié par notre poète lui-même. Il est juste que nous lui cédions la parole.

« Un dimanche, raconte-t-il (ce diman-

che-là se perd dans la nuit des temps), une dame de la ville m'avait fait sortir de ma pension. Je trouvai chez elle M. de Fontgibu, émigré, qui revenait d'Angleterre.

« — Parbleu ! dit-il en me voyant, voilà un petit jeune homme à qui nous ferons goûter du *plum-pudding* !

« C'était une importation nouvelle, à laquelle M. de Fontgibu n'avait pas nui.

« Je trouvai le plum-pudding excellent ; je rentrai dans ma pension, et je n'entendis plus parler de M. de Fontgibu.

« Dix ans après, en 1815, je passais sur le boulevard Poissonnière.

« J'avais faim ; j'entrai dans un restaurant, et je demandai d'un plum-pudding

qui était sur le plateau et qui avait fort bonne mine.

« — Il est retenu, me dit le garçon. Nous n'en avons pas d'autre pour le moment.

« La dame du comptoir, voyant ma grande contrariété et ma grande jeunesse, me sourit d'un air d'intelligence protectrice, et, se tournant aussitôt vers une table à sa gauche :

— Monsieur de Fontgibu, dit-elle, auriez-vous la complaisance, si vous ne mangez pas tout, de partager votre plum-pudding avec monsieur?

« A ce nom de Fontgibu, mon attention s'était éveillée.

« Je vis un homme assez âgé, poudré à blanc, qui portait des épauettes de colonel très-minces, sur un habit bourgeois gros bleu, avec des boutons d'uniforme et une épée d'acier.

« A travers ce déguisement et sous cet air martial, je reconnus néanmoins mon Fontgibu d'Orléans, et, m'approchant de lui :

« — Colonel.... monsieur le marquis, lui dis-je, c'est donc à vous que je devrai toujours l'avantage de goûter du *plum-pudding* ! Je suis un tel, ce petit écolier que vous avez régala ainsi chez madame une telle, à Orléans, en telle année... vous vous rappelez ?

« Il rassembla un moment ses souve-

nirs, et, me tendant la main d'un air cordial :

« — En vérité, je ne vous reconnais pas, dit-il : vous voilà si grand ! C'est que je ne vous ai jamais revu.

« — Et moi, repris-je vivement, je n'ai jamais remangé de plum-pudding.

« Il me fit les honneurs du sien, en riant de cette singularité, et me raconta, toujours en riant, comment, ayant été blessé trois fois à l'armée de Condé, et ruiné une fois pour toutes à la Révolution, il se trouvait maintenant en pension chez ce traiteur obscur, en attendant que le ministre voulût bien s'occuper de lui.

« Nous nous quittâmes, lui riant encore, moi presque pleurant.



« Et, depuis ce jour, plus de M. de Fontgibu, partant plus de *plum-pudding*.

« L'hiver de 1832, je venais de lire chez mes cousines anglaises les cinq actes de mon *Roméo et Juliette* shakspearien. Comme je finissais, une autre dame anglaise m'aborda gracieusement avec deux de mes vers, qu'elle avait retenus par esprit de nationalité, et me dit :

« — Est-ce que, pour l'amour de Shakespeare, monsieur, vous ne voudriez pas accompagner demain vos cousines, qui viendront à six heures prendre leur part d'un plum-pudding aussi bon anglais que votre *Roméo* ?

« J'acceptai après les cérémonies d'usage.

« — Mais, prenez garde, ajoutai-je gravement, je dois vous prévenir d'une chose : si j'ai l'honneur de dîner demain avec vous, M. de Fontgibu y viendra aussi, et il ne doit pas être jeune !

« — Qu'est-ce que M. de Fontgibu ?

« Je racontai à ces dames mes deux anecdotes de *plum-pudding* pour les égayer un peu. Elles s'en égayèrent beaucoup.

« On n'est pas difficile en amusement après la lecture d'une tragédie.

« — Je vous jure bien, reprit l'aimable lady, que nous n'aurons pas M. de Fontgibu ; je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam, et je vous attends demain tout seul.

« Elle sortit.

« Le lendemain, j'étais chez elle avec mes cousines, à six heures précises. Nous nous mettons à table. Elle me fait asseoir à son côté, et devant un magnifique plum-pudding.

« Il y avait dix couverts; toutes les places étaient prises, comme au repas de Macbeth.

« — Eh bien, vous voyez qu'on n'attend plus personne, me dit-on de toutes parts. Et votre M. de Fontgibu?

« — Monsieur de Fontgibu! annonça un valet d'une voix éclatante.

« Aussitôt un étranger parut entre les deux battants de la porte.

« Nous étions au plus fort du carnaval, et je crus tout d'abord que c'était une

mystification, une plaisanterie, que ces dames m'avaient préparée.

« Cependant l'étranger, soutenu par un domestique presque aussi vieux que lui, circulait péniblement autour de la table, mettant ses deux mains devant ses yeux pour ne pas être ébloui des lumières, et cherchant sa place et la maîtresse de la maison d'un air tout désorienté.

« Il approche, il approche, il approche; il est à deux pas de ma chaise.

« Je regarde fixement; je me lève.

« Cette douillette puce, ces lunettes bleues, cette perruque rousse... c'était lui, lui-même, M. de Fontgibu!

« Mes cheveux se hérissaient. Don Juan, dans le chef-d'œuvre de Mozart, n'est pas

plus terrifié devant son convive de pierre.

« — Parbleu! monsieur, m'écriai-je enfin, qui suis-je? qui êtes-vous? et qu'y a-t-il dans ce plat?

« Je lui montrais le plum-pudding.

« M. de Fontgibu, malgré le cornet qu'il appliquait à son oreille, n'avait pas entendu un mot, et tout cela ne lui représentait rien.

« Pour toute réponse, il me demanda :

« — Où est donc madame de N\*\*\*? Je ne la vois pas.

« — C'est la porte en face, sur le même palier, dit ma voisine.

« — Sur le même palier, la porte en face! répéta d'une voix de Stentor le

vieux domestique dans le cornet de son maître.

« Et M. de Fontgibu s'éloigna tout aussi doucement qu'il était venu, se confondant en excuses, et sans rien comprendre à notre stupéfaction. Il dînait chez cette autre dame, et il s'était trompé de porte, parce que j'étais là, parce que j'y étais avec un plum-pudding !

« — Ce n'était donc pas un jeu joué, une chose arrangée ? demanda la maîtresse de la maison.

« — Pas plus par moi que par vous, milady !

« Trois fois du *plum-pudding* dans ma vie, et trois fois M. de Fontgibu ! Pourquoi cela ? — Une quatrième fois, et je

suis capable de tout, ou je ne suis plus capable de rien. »

Ce fait nous a paru trop curieux pour n'en donner qu'une simple analyse. La citation, du reste, fait connaître le talent de notre héros comme prosateur.

Nous rattachons le fil biographique.

La vie de collège ne convenait guère à la vive imagination et à la santé délicate d'Émile.

En hiver, il avait les talons crevés d'engelures, et ne pouvait réussir à mettre un pied devant l'autre.

L'été fermait ses plaies pour lui donner une maladie plus grave.

Des fièvres intermittentes lui brûlaient

le sang. Jamais il ne pouvait prendre part aux jeux de ses condisciples, et le plus souvent il était forcé d'abandonner la classe pour l'infirmerie.

Une partie de barres tous les deux mois, un accessit tous les deux ans, voilà le total des récréations et des succès de notre écolier.

Certes, on abandonne sans regret des lieux où la vie s'écoule aussi monotone.

A quatorze ans, Émile revint chez son père, qui le trouva d'une faiblesse désespérante en latin, en grec, et même en français.

— Mon pauvre enfant, lui dit-il, ton éducation n'est pas faite. Il va falloir la recommencer d'un bout à l'autre.



M. Deschamps de Saint-Amand était un des hommes de son époque les plus versés dans la science littéraire.

Sa demeure était le rendez-vous des gens de lettres. Ceux-ci le plaçaient en première ligne parmi ces amateurs éminents que le goût et l'instruction distinguent, et qui deviennent si rares de nos jours.

Émile travaillait ordinairement sur une petite allonge annexée au bureau de son père.

Occupé de travaux administratifs ou de recherches savantes, M. Deschamps s'interrompait de temps à autre pour raconter à son fils une anecdote curieuse ou pour lui réciter un morceau choisi de nos poètes.

Il savait lui donner le goût du travail, en mêlant aux études fatigantes quelque agréable distraction.

Bientôt Émile se passionna pour la poésie et pour les arts.

A ce temps-là remontent les premiers essais de sa muse.

Tout en s'exerçant à la rime, il apprit les langues modernes avec une facilité prodigieuse, et ne consacra pas à chacune d'elles plus de quatre ou cinq mois pour la posséder parfaitement.

Nous le voyons débiter, en 1812, par une ode patriotique intitulée la *Paix conquise*, œuvre qui lui valut de prime abord les suffrages de M. de Fontanes.

Le grand maître de l'Université fit au

poète de dix-huit ans l'honneur de publier ses vers dans le *Journal de l'Empire*, avec un en-tête élogieux de douze ou quinze lignes, signé de sa main.

Peu de jours après, nouveau triomphe pour l'auteur de la *Paix conquise*, et quel triomphe !

Cette fois, l'Empereur lui-même fait annoncer à Émile Deschamps qu'il a lu son œuvre. Une riche tabatière enrichie de diamants est offerte au jeune homme en témoignage de la satisfaction du maître.

Une tabatière au pauvre Émile, qui ne prisait pas !

Le cadeau n'en était pas moins flatteur.

Il donnait une preuve évidente de cette vérité trop méconnue que Napoléon ne cherchait pas systématiquement la guerre.

Si la conquête de la paix ne fut point durable, et si notre héros, à deux années de là, se vit enfermé dans un cercle de feu, la trahison des puissances européennes seule, et non la fougue belliqueuse de César, transforma le poète en soldat.

Émile Deschamps n'avait pas couru au-devant du péril.

Mais, lorsqu'il dut le regarder en face, il se comporta comme l'eût fait un grognard émérite.

C'était en 1814.

Il demeurait alors à Vincennes, et Vincennes obéissait aux ordres du général

Daumesnil, chef intrépide s'il en fut.

Daumesnil, pour justifier son titre de commandant de place, ne pouvait absolument montrer que sa jambe de bois.

Encore cette jambe ne lui enlevait-elle rien de son agilité quand il fallait monter aux échelles ou courir le long des parapets d'un bastion.

Très-jeune et très-noble de physionomie et de tournure, il avait l'œil brillant, le teint vif en couleur, la parole prompte et vibrante. Autrefois colonel de hussards, il conservait toutes ses anciennes habitudes de coquetterie militaire, affilant sa moustache noire du bout de ses doigts gantés et ne se montrant qu'avec une tenue pleine de distinction.

Pour défendre Vincennes, ce galant homme avait une troupe de deux ou trois cents invalides.

Il jugea convenable de la renforcer par l'appel sous les armes de tous les hommes de dix-huit à quarante ans qui habitaient Vincennes et les hameaux d'alentour.

Voilà comment Émile, garde national mobilisé, se trouva défenseur du territoire envahi.

La tendresse de son père l'avait plusieurs fois, et à grands frais, racheté de la conscription, de l'enrôlement des vélites et du premier ban.

Par un jeu singulier du hasard, il eut pour chef un de ses remplaçants même.

Ce brave garçon, nommé Maurice, avait conquis les galons de sergent-major d'artilleurs et perdu le bras gauche à Lutzen.

Il ne reconnut pas sans un certain plaisir le jeune richard qui l'avait acheté à beaux deniers comptants pour l'envoyer se faire massacrer à sa place, en gros ou en détail, sur tous les champs de bataille de l'Europe.

Maurice témoigna ses sympathies à Émile en l'accablant de corvées et en le fourrant à la salle de police un peu plus souvent que de raison.

Vainement notre garde mobilisé tenta de corrompre ce trop rigide supérieur.

Celui-ci toucha le surcroît de paye que son subordonné crut devoir lui offrir tou-

tes les semaines; mais il ne se relâcha nullement de ses exigences.

— Je m'intéresse beaucoup à ce jeune bourgeois, disait-il, et je veux lui apprendre comment on fait un soldat d'un *pékin*!

Le sergent-major n'avait pas dans le cœur un atome de fiel. Seulement il était convaincu de l'excellence de sa méthode.

Daumesnil, instruit de l'aventure, s'en amusa beaucoup.

Sur les entrefaites, Paris ouvrait ses portes aux troupes alliées. Blücher somma la garnison de Vincennes de mettre bas les armes.

— Allons donc! s'écria Daumesnil. MM. les ennemis devraient mieux réflé-



chir à ce qu'ils demandent. Je leur rendrai la place, oui.... quand ils m'auront rendu ma jambe !

Joignant aussitôt l'action à la parole, il organise une sortie avec ses trois cents invalides, tombe sur les derrières des Prussiens et leur enlève très-proprement dix pièces de canon.

Rentré dans la forteresse, le général invite les gardes nationaux à dîner.

La chère est excellente, la gaieté intarissable; le vin et le rhum coulent à flots, mais pas une goutte d'eau.

A dix heures du soir, Daumesnil réclame de ses convives un peu de silence, et prend la parole.

—Messieurs, dit-il, vous sortirez demain

de bonne heure, et vous aurez soin de vous vêtir de blouses, de redingotes, d'habits bourgeois; — pas la moindre apparence d'uniforme, s'il vous plaît! Cette toilette finie, vous éveillerez vos femmes et vos enfants; vous les installerez sur des charrettes, avec des matelas, des meubles et beaucoup de batterie de cuisine. Ayez aussi des ânes, des chiens, des moutons, une foule d'animaux domestiques. Cela, messieurs, est un des points importants de la chose. Devinez-vous où je veux en venir?

— En vérité, non, général! répondirent les gardes nationaux en chœur.

— Vous n'avez pas, ce soir, l'intelligence ouverte. Quand vous serez tous

réunis, bêtes et gens, vous partirez en longue file, avec l'air de la plus profonde désolation. Vous vous présenterez aux avant-postes ennemis de Fontenay-sous-Bois, et vous demanderez à parler à l'officier qui les commande. Eh bien, y êtes-vous ?

Les convives se regardaient l'un l'autre. Personne ne voyait où pouvait tendre ce bizarre préambule.

— Une fois en face de l'officier, reprit Daumesnil, vous le saluerez poliment et vous lui tiendrez à peu près ce langage... Le texte n'y fait rien, pourvu que le sens y soit. Quel est celui d'entre vous qui se charge de la harangue ?

— Moi, général, fit Émile Deschamps.

— Eh bien, tu diras :

« Cet enragé de Daumesnil est furieux, parce que vous avez coupé les sources qui alimentent les citernes du fort de Vincennes. Il a donné sa parole de soldat que si, avant vingt-quatre heures, on ne lui a pas rendu son eau, il se fera sauter et fera sauter avec lui tout le pays à six lieues à la ronde, car les immenses souterrains du château regorgent de poudre. C'est pourquoi, messieurs les ennemis, nous décampons sans tambour ni trompette. Soyez assez aimables pour nous laisser le passage libre. »

— A merveille, général, dit Émile ; mais, si les Prussiens refusent, car on doit s'attendre à tout de leur part, que devons-nous faire ?

— S'ils refusent, mes enfants, répond Daumesnil avec un doux sourire, vous rebrousserez chemin, vous rentrerez au château, et, à la nuit tombante, je vous jure que nous régalerons la bonne ville de Paris et le quartier général du très-haut et très-puissant Blücher d'un feu d'artifice splendide.

La perspective manquait totalement de gaieté.

Plus d'un garde national sentit une sueur froide humecter ses tempes.

— Je vous promets, général, dit Émile, que nous ferons tout notre possible pour obtenir le sauf-conduit des Prussiens. Je trouverais peu agréable, pour mon compte,

d'être lancé en l'air comme une fusée pyrotechnique.

Le lendemain, au point du jour, on exécuta de point en point l'ordre du commandant de place, et la mise en scène fut parfaite.

Mais elle ne put attendrir le cœur de roche des Prussiens.

Émile Deschamps fit en pure perte d'énormes frais d'éloquence. Il eut même l'humiliation d'entendre un officier de la landwehr lui répondre en très-bon français :

— Vous êtes un tas de fichues bêtes, et votre Daumesnil est un satané Gascon ! Retournez sur vos pas, vous n'avez rien à craindre.

On juge avec quelle mine lugubre les pauvres diables rentrèrent à la forteresse.

Ils transmirent au général la réponse textuelle de l'ennemi.

—Té! té! fit Daumesnil en pirouettant sur sa bonne jambe. Nous allons voir la suite, patience!

L'horloge du château sonnait midi.

Chacun se croyait à son dernier jour, et l'on attendait la nuit au milieu d'inexprimables angoisses. Le caractère bien connu de Daumesnil ne laissait aucun doute sur l'exécution de sa menace.

Émile songeait à son père et à son jeune frère Antony, tous deux logés à Vincennes,

et qui allaient inévitablement partager son sort, lorsque le général lui envoya dire de monter près de lui :

— L'heure est venue ! murmura le jeune homme en pâlisant. Soyons brave.

Il trouva Daumesnil, le sourire aux lèvres, et un verre d'eau fraîche à la main.

— Buvez à ma santé, mon cher ! cria-t-il. Vous voyez, l'ennemi nous a rendu nos sources.

— Est-ce possible, général ?

— Parbleu ! j'étais sûr que ma *gasconnade* donnerait à réfléchir à Blücher.

— Ce n'était donc qu'une plaisanterie ?

— Oui, certes. Je voulais que vous eussiez la peur au ventre, afin de mieux la communiquer à ces chiens-là.



— Ma foi, général, j'étais convaincu, je l'avoue, que nous allions sauter.

— Bah ! c'est inutile ! J'ai pour deux mois de vin en cave ; mais, vous comprenez, on est bien aise d'avoir un peu d'eau, quand ce ne serait que pour faire sa toilette.

A quelques jours de là, Daumesnil, qui avait apprécié l'intelligence et la fermeté de caractère du jeune homme, le chargea d'accomplir une mission très-sérieuse.

Voici de quoi il s'agissait.

Les alliés avaient la prétention de contraindre le roi Louis XVIII à leur livrer l'immense matériel enfermé dans le château de Vincennes. Ce matériel, Daumesnil voulait absolument le conserver à la France.

Il avait imaginé, pour cela, un moyen plein de hardiesse.

— En ayant l'air de ne pas reconnaître le nouveau gouvernement, se disait-il, je sauverai la situation.

Donc il commença par garder le drapeau tricolore au sommet de la forteresse. Les ministres du roi pouvaient se retrancher derrière le mot *impossible* et répondre aux souverains coalisés :

— Que voulez-vous? On ne sait qu'y faire. Jetez les yeux sur le donjon de Vincennes : y voit-on flotter le drapeau blanc? Non. Donc nous n'en sommes pas maîtres!

Le général comptait traîner ainsi les choses en longueur jusqu'au départ de

l'armée d'invasion, toujours en menaçant de faire sauter les poudres si l'on essayait de le réduire par la force.

Mais il fallait instruire le pouvoir des motifs de cette résistance patriotique, et ce fut Émile qui fut chargé d'aller confier aux ministres le secret de la comédie.

Grâce à son uniforme de garde national, il put franchir aisément les postes de la barrière du Trône.

Il courut chez le général Maison, chez le maréchal Gouvion Saint-Cyr, leur expliqua la conduite du commandant de place, les fit entrer dans ses vues, et revint au château avec l'assurance formelle qu'on saurait gré à Daumesnil de sa rébellion simulée.

Le plan de l'intrépide général réussit à merveille.

Messieurs les alliés, voyant qu'ils ne pouvaient ni le séduire avec de l'or ni l'intimider avec du canon, plièrent bagage et sortirent du territoire. La puissante forteresse ne se rendit qu'au roi Louis XVIII.

Aussitôt arriva la récompense promise à Daumesnil.

Ce fut sa destitution.

Le jour où elle lui fut annoncée, le brave général recevait un témoignage de la sympathie des habitants de Vincennes.

Ils lui offraient une épée d'honneur.

Émile Deschamps avait organisé cette démonstration. Lui-même fut chargé de

remettre l'épée à Daumesnil et reçut son accolade.

Certes, il en fallait beaucoup moins, en ces jours de terreur blanche, pour être soupçonné de *bonapartisme*. Émile Deschamps fut appréhendé au corps et conduit devant le préfet de police.

On l'accusait de conspiration contre le gouvernement établi.

Le jeune homme protesta qu'une coïncidence fortuite avait seule amené cette manifestation des habitants de Vincennes, le jour de la disgrâce du commandant.

— Je vous jure, monsieur le préfet, dit-il, que nous étions loin de prévoir cette disgrâce. La politique est absolument étrangère à un acte que la reconnais-

sance et l'estime nous ont seules dicté.

L'assertion était aussi franche qu'exacte.

Mais elle ne parut pas satisfaire M. le préfet, qui jugea convenable de maintenir l'écrou du prisonnier.

Plusieurs jours de suite, Émile subit de nouveaux interrogatoires, et donna constamment la même réponse.

Après quoi le magistrat le laissa libre.

Notre héros se vengea de cette persécution royaliste en composant sur le *siège de Vincennes* des couplets qui sont devenus populaires.

Il se passa quelques années sans que le jeune poète, admis dans les bureaux de l'enregistrement et des domaines, publiât

autre chose qu'un petit nombre de rimes, éparses dans différents recueils.

La douce vie de famille suffisait à ses rêves d'ambition.

Son vieux père était son idole.

Émile n'avait qu'une pensée, qu'un but : entourer de dévouement et de tendresse les derniers jours du noble vieillard.

Il se plaisait à le seconder dans l'éducation de son frère Antony, qui annonçait déjà les plus brillantes facultés poétiques, bien qu'il ne fît encore que des vers latins.

L'auteur de la *Paix conquise* voulait, en outre, consacrer au développement de ses connaissances et au perfectionnement de son style les belles années de jeunesse que tant d'autres dépensent en folles ten-

tatives littéraires, en productions avortées.

Ce fut seulement vers les derniers mois de 1818 que son nom reparut avec éclat à l'horizon des lettres.

A cette époque il écrivit, en collaboration avec Henri de Latouche, deux comédies en vers, l'une, en trois actes, *Selmours de Florian* ; l'autre en un acte, le *Tour de faveur*.

Elles furent représentées au théâtre de l'Odéon.

*Selmours de Florian* fut salué de bravos par une salle enthousiaste ; mais nos timides poètes, qui en étaient à leur premier début dramatique, s'écrièrent avec



trouble, lorsqu'ils entendirent le parterre demander l'auteur :

— Ne nous nommez pas ! ne nous nommez pas !

— Alors quels pseudonymes choisissiez-vous ? demanda le fonctionnaire en habit noir que le public impatient sommait de paraître devant la rampe.

— Nous n'en savons rien..... les premiers venus : Bernard frères !

Le rideau se leva.

— Messieurs, dit le régisseur après trois saluts profonds, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de MM. *les premiers venus frères*.

On le voit, c'était un homme plein d'intelligence.

Troublé lui-même, il avait machinalement répété une partie de la phrase qu'il venait d'entendre dans les coulisses, sans avoir l'intention de lui donner ce sens burlesque.

Le lendemain, l'affiche portait : *Bernard frères*. Mais les journaux trahirent le véritable nom des jeunes écrivains.

Quant à la seconde pièce, le *Tour de faveur*, elle eut cent représentations successives. C'est un petit chef-d'œuvre de verve comique, de style et d'esprit.

Casimir Delavigne lui a beaucoup emprunté dans ses *Comédiens*.

Notre poète se lia, dès lors, avec tous

les littérateurs et les artistes qui, fatigués de l'ancienne école, allaient donner le signal du mouvement romantique.

Il reçut Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny, Alexandre Soumet, Charles Nodier, et une foule d'autres champions illustres des doctrines nouvelles. Jusqu'en 1848, son salon fut un vrai cénacle littéraire <sup>1</sup>.

En 1827, Émile Deschamps publia son premier volume de poésies, sous le titre d'*Études françaises et étrangères*.

La préface est un des manifestes les plus avancés de la nouvelle école.

<sup>1</sup> Le poète venait de se marier. Madame Émile Deschamps faisait les honneurs de la maison avec une grâce charmante. Elle mourut dans le courant de février 1855.

Au mois d'avril de cette même année, notre héros assistait à la fameuse et dernière revue de la garde nationale, passée au Champ de Mars par S. M. Charles X.

Émile venait d'être nommé capitaine d'état-major de la première légion.

Tout en défilant à la tête de sa troupe, il composa une complainte prophétique, moitié funèbre, moitié burlesque, sur le licenciement de la milice bourgeoise, dont, certes, personne ne se doutait alors.

L'inspiration le poursuivant, il en vint, de strophe en strophe et de rime en rime, à un douzième couplet, annonçant la chute du trône avant trois années, et l'exil définitif du roi et des princes.

Il chanta, le soir, sa complainte devant trente ou quarante convives.

On se moqua de ses vers et on le traita de faux prophète.

Le lendemain matin, Paris, encore émerveillé de la fête pompeuse de la veille, apprit avec stupeur que l'ordonnance de licenciement avait été signée pendant la nuit.

Une nouvelle illumination divinatrice avait éclairé l'âme d'Émile Deschamps.

Plusieurs fois il s'est expliqué dans ses livres sur ces bizarres accès de seconde vue, sur cette coïncidence surnaturelle des événements avec sa pensée.

Nous rapporterons ses paroles mêmes.

Elles nous semblent remplies de tact et de saine raison.

« Les esprits forts, dit-il, s'en tirent avec ces deux mots : *mensonge* ou *hasard*. Les âmes superstitieuses s'en tirent... ou plutôt ne s'en tirent pas. Quand on me raconte de ces choses, je me dis : Il y a mille à parier contre un que cela est faux ; mais il y a un à parier contre mille que cela est vrai.

« Quoi ! le monde matériel et visible est encombré d'impénétrables mystères, et l'on ne voudrait pas que le monde intellectuel, que la vie de l'âme, qui tiennent déjà du miracle, eussent aussi leurs phénomènes et leurs mystères !

« Pourquoi n'existerait-il pas des causes

morales, comme il existe des causes physiques, dont on ne se rend pas compte? et pourquoi les germes de toutes choses ne seraient-ils pas déposés et fécondés dans la terre du cœur, pour éclore plus tard sous la forme palpable des faits? Il a été donné aux oiseaux et à certains animaux de prévoir et d'annoncer l'orage, les inondations, les tremblements de terre. Tous les jours les baromètres nous disent le temps qu'il fera demain, — et l'homme ne pourrait point par un songe, une vision, par un signe quelconque de la Providence, être averti parfois d'un événement futur qui intéresse son âme, sa vie, peut-être son éternité. L'esprit n'a-t-il donc pas aussi son atmosphère dont il pressent les variations? »

Ces idées du poète sont absolument les nôtres.

Messieurs les voltairiens s'en moqueront, c'est possible ; mais nous les mettons au défi de rire plus fort que nous.

Revenons aux *Études françaises et étrangères*.

Ce livre, qui fut accueilli dans les lettres d'une manière si flatteuse pour Émile Deschamps, débute par une traduction du poème de la *Cloche*, de Schiller.

Madame de Staël avait déclaré ce poème intraduisible.

Viennent ensuite la *Ballade* de Goethe, autre traduction pleine d'originalité, de grâce et d'exactitude, — la *Fiancée*, du



même, — une idylle dans le goût de Théocrite, — la *Fête*, — l'*Épître aux mânes de Joseph Delorme*, — et cette merveilleuse épopée lyrique intitulée : *Romances sur Rodrigue, dernier roi des Goths*.

Cette épopée, nous devons le dire, est une œuvre sans précédent dans notre langue.

Les chants qui la composent ont une admirable variété de couleur, de ton, de rythme; et le style, tout à la fois pathétique et chevaleresque, y écrase en conquérant glorieux la littérature insipide et voltairienne de l'Empire.

Goethe écrivit à David, le célèbre sculpteur, le priant de remercier en son nom

l'auteur des *Études françaises et étrangères*.

« Son œuvre, disait-il, est en harmonie avec ma conviction, qu'elle éclaire et confirme encore. »

Émile Deschamps venait de perdre son père quand il publia le volume dont nous faisons l'éloge. Il continuait à exercer dans l'enregistrement ses modestes fonctions administratives, lorsque le portefeuille des finances échut à M. de Martignac.

Le ministre avait lu le poème de son employé.

Ne partageant en aucune sorte l'opinion de beaucoup d'hommes d'État, ja-

loux ou inintelligents, il ne croyait point la culture des lettres incompatible avec le travail des bureaux. Quand par hasard il rencontrait dans son ministère des hommes recommandables par leurs écrits, il les appuyait aussitôt de sa bienveillance et leur offrait sa protection.

Émile Deschamps fut mandé chez Margnac.

Celui-ci, sans égard à la filière hiérarchique par laquelle devaient ordinairement passer tous les commis des finances, venait de nommer le poète chef de bureau.

Six mois plus tard, appelé au ministère de l'intérieur, il envoya le ruban rouge à son protégé.

La reconnaissance d'Émile pour l'hom-

me qui lui tendit une main si généreuse à l'heure difficile des débuts littéraires fut inaltérable et profonde.

Martignac mourut en 1832.

Jusqu'au dernier jour, Émile Deschamps ne cessa point de le voir et de lui rendre en respectueuse affection tout ce qu'il avait reçu en dévouement et en bonté.

Nous arrivons à l'œuvre éminente du poète.

La traduction en vers de *Macbeth* et de *Roméo et Juliette* constitue son plus noble titre aux louanges du présent et à l'admiration de l'avenir.

En pleine tourmente romantique, il sut compléter chez nous, avec l'aide d'Alfred

de Vigny, la sublime importation du génie de Shakspeare.

Ses deux drames furent reçus au Théâtre-Français.

Mais la froideur qui avait accueilli l'*Othello*, froideur aussi injuste qu'incompréhensible, car l'œuvre est belle, énergique et châtiée, décida probablement messieurs les sociétaires à ne mettre à l'étude ni *Roméo* ni *Macbeth*.

Ces deux pièces attendirent pendant dix-huit ans leur *tour de faveur*.

Émile Deschamps perdit patience et porta *Macbeth*, en 1848, au citoyen Bocage.

Ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le dire, cet illustre démocrate ne mau-

que pas d'un certain flair dramatique. Il sut, pendant tout le cours de son administration outre-Seine, exploiter habilement la mine aux recettes, dont ses prédécesseurs n'avaient pas trouvé le moindre filon.

*Macbeth* fut représentée cinquante fois de suite.

Le succès aurait été plus loin si la citoyenne George Sand n'eût impérieusement exigé de son *ami* Bocage qu'on jouât sans retard *François le Champi*.

N'importe, cinquante représentations de *Macbeth* suffirent pour confondre le jugement erroné de messieurs les sociétaires de la Comédie-Française et pour réconci-

lier un peu les hommes de goût avec l'époque présente.

Dans l'intervalle, Émile Deschamps avait fait jouer à l'Opéra le *Don Juan* de Costi <sup>1</sup>, et *Stradella* <sup>2</sup>.

Collaborateur du poème des *Huguenots*, il ne voulut point être nommé.

Sept ou huit ans plus tard, cédant aux instances d'Amédée de Beauplan, qui lui demandait un libretto, notre poète lui donna le *Mari au bal*. Cet opéra, plein de détails gracieux et semé de mots fins et spirituels, ne réussit que médiocrement.

La faute en est au virtuose, qui man-

<sup>1</sup> Traduit avec l'aide de Henri Blaze.

<sup>2</sup> Musique de Niedermeyer. Cette pièce eut une vogue énorme en 1857.

qua de souffle et ne put soutenir l'œuvre.

Il faut, pour écrire une partition, connaître l'harmonie, le contre-point, l'art de conduire les morceaux, de distribuer les dées, de combiner les instruments et de les marier avec la voix des chanteurs. Or M. de Beauplan, simple compositeur de romances, ne savait rien de tout cela.

Les paroles de deux grandes symphonies dramatiques, *Roméo et Juliette*<sup>1</sup> et la *Rédemption*<sup>2</sup>, sont aussi l'œuvre d'Émile Deschamps.

On exécuta la *Rédemption* à la salle Ventadour, le 14 avril 1850. L'auditoire

<sup>1</sup> Musique de Berlioz.

<sup>2</sup> Collaborateur, Émilien Paccini ; — musique de Giulio Alary.



était nombreux, et le succès fut éclatant, bien que cette espèce de mystère se trouvât en dehors de tous nos usages lyriques, comme sujet, comme plan, comme exécution.

Chez nous, à moins que les pompes réunies de la mise en scène, ballets, costumes et décors, ne viennent stimuler nos dilettanti frivoles, il est rare qu'ils puissent écouter de la musique pendant quatre heures consécutives.

Il faut alors que la poésie vienne en aide au musicien par un charme tout particulier.

Vers 1839, Émile Deschamps publia un second volume de vers intitulé *Révélation*.

A la même époque, son âme généreuse et sensible répondit à l'appel de la charité chrétienne. Sous ce titre *Poésies des Crèches*, il écrivit une vingtaine de morceaux admirables, exclusivement destinés aux réunions solennelles de cette institution de bienfaisance.

Nous n'avons pas sous nos yeux la brochure qui les contient ; mais nous pouvons en citer un passage, sténographié devant nous, en 1848, au milieu d'une séance des Crèches.

Pauvres enfants, chers petits anges,  
Lorsque pour le travail, après chaque repas,  
Vos mères vous laissaient au logis, n'est-ce pas  
Qu'en proie à des terreurs étranges  
Vous sanglotiez, et puis qu'à force d'être seuls  
On vous retrouvait froids et muets dans vos langes  
Comme des morts dans leurs linceuls ?

Maintenant plus d'absence aux longues agonies,  
Car la crèche, agréable aux yeux de l'Éternel,  
Avec ses chants, ses fleurs, ses images bénies,  
Vous garde souriants jusqu'au sein maternel.

Et vous, riches, donnez, donnez pour que la crèche  
L'hiver soit toujours chaude et l'été toujours fraîche.

Émile Deschamps a disséminé dans une foule de journaux, de revues et de feuilles périodiques, la valeur de sept à huit volumes de prose : romans, nouvelles, études de mœurs, articles de philosophie ou de critique.

Il a pris part à la rédaction de la *Muse française*, dont il fut, en 1824, un des fondateurs avec Victor Hugo.

N'oublions pas qu'il collabora au *Livre*

*des Cent et Un*, à l'*Artiste* et au *Mousquetaire*. Émile Deschamps devint la providence de ce dernier journal : il avait à lui seul de l'esprit, du cœur et du style pour toute la rédaction.

Parmi les innombrables articles dont il enrichit la feuille du grand Dumas, nous citerons : *Appartement à louer*, — *Paul René et René Paul*, — *Effet de brouillard*, — *Biographie d'un lampion*, — *Une messe de mariage*, — *Pourquoi il fait toujours du vent le long de la cathédrale de Chartres*, — *les Deux Salons*, — *Mozart et Don Juan*, — *Isabelle*, — *le Secret de miss Rose*, — *Un hôte inconnu*, — *le Gâteau des rois*, — *Un bal de noces*, — *l'Intérieur du palais Solda-*

*gno*, — *l'Hôtel de Cluny*, — *le Château de Vendôme*, — *les Bains publics de Paris*, — *Une visite aux Invalides*, etc., — sans compter la biographie d'un grand nombre de femmes célèbres, Odette de Champdivers, Blanche de Castille, Jeanne d'Arc, Sainte Catherine, Clémence Isaure, Jane Grey, Olympe de Ségur, madame de Sévigné, madame de Maintenon, Prascovie Lopouloff, etc.

Beaucoup de ces articles n'étaient que des reproductions. On les retrouve en grande partie dans trois volumes d'Émile Deschamps, savoir : le *Jeune moraliste* (1824), — *Causeries sur quelques femmes célèbres* (1840), — et *Contes physiologiques* (1854).

On le voit, l'œuvre de notre héros est considérable.

Toutes ses poésies n'ont pas été publiées encore en volume tant ce malheureux siècle, enfoncé dans la prose, y attire avec lui messieurs les libraires.

Nous avons jusqu'ici ménagé les citations, afin de pouvoir offrir à nos lecteurs deux pièces véritablement remarquables.

La première est une peinture de mœurs contemporaines, où, sous une forme dramatique et on ne peut plus émouvante, Émile Deschamps stigmatise les vices froids et égoïstes de nos lions du jour.

Bien qu'elle soit un peu longue, on nous

saura gré de la reproduire tout entière.

### MORTE POUR LES AMUSER !

« . . . Hier, la foule se pressait, rue Montmartre, autour du corps d'une jeune fille en costume Pompadour. On disait que de jeunes dandys, après l'avoir enivrée, l'avaient conduite en cet état au bal de l'Opéra, où elle s'était comportée de manière à s'en faire expulser; qu'enfin la honte l'avait poussée au suicide..... Quels remords pour les premiers auteurs de cette catastrophe ! »

*(Chronique de Paris, 15 janvier 1852.)*

Elle travaille; elle a le malheur d'être belle.  
Le besoin la conseille et le vice l'appelle.  
Par les quais, un matin, des beaux, des ravageurs,  
Lovelaces blasés qui ne sont pas majeurs,  
L'ont suivie. Un d'entre eux,—elle s'en crut aimée!—  
Acheta les baisers de sa bouche affamée.

Une fois dans la fange, elle leur appartient.  
Leur sang bouillonne encor, si leur cœur est éteint.

Ils la mirent dès lors de toutes leurs orgies ;  
Cela les amusait de voir comme aux bougies,  
Sur des sofas tachés de fumée et de vins,  
Roulaient effrontément ses blonds cheveux divins ;  
Comme sa beauté pure était abjecte, et comme  
S'ouvraient ses lèvres d'ange aux sales propos d'homme.

Après deux ou trois mois de la sorte passés  
Avec la malheureuse, ils en eurent assez.  
Il fallut inventer quelque chose; ils rêvèrent.  
Or, ayant bien cherché, voilà ce qu'ils trouvèrent :

« Mêlons dans son vin blanc le kirsch avec le rhum  
(On a fait perdre ainsi le dernier décorum  
A plus d'une duchesse), et, quand l'ardent breuvage  
Allumera ses sens d'une ivresse sauvage,  
Nous la lancerons folle aubal de l'Opéra.  
Musard ne peut prévoir tout ce qu'elle y fera...  
Et nous en finirons par une bonne scène! »

Le drame dépassa leur espérance obscène.



Quel masque Pompadour, aux flottants oripeaux,  
 Se débat expulsé par trois municipaux ?  
 C'est elle ! — Comme on voit, au sabbat mortuaire,  
 Un fantôme ivre au loin rejeter son suaire  
 Pour danser, libre et nu, la dause des damnés,  
 Ainsi, faisant voler ses linons effrénés,  
 Elle avait, au rapport d'un sergent véridique,  
 Offensé la pudeur de ce temple impudique !

Alors, le commissaire et tout son embarras.

. . . . .

Et ces messieurs riaient à se tordre les bras ;  
 Et la voilà, marchant comme une somnambule  
 Dans tous les escaliers jusqu'au grand vestibule.  
 Nos lions, en riant, l'escortent hors du bal.  
 Puis l'interrogatoire et le procès-verbal,  
 Et le fiacre qui s'ouvre au milieu des huées  
 Dont la foule partout suit les prostituées ;  
 Et ces messieurs, riant toujours de plus en plus,  
 Dans le cercle infernal rentrent avec le flux.

Pourtant, bouleversée encor de cette crise,  
 Le froid violemment la frappe et la dégrise.

## ÉMILE DESCHAMPS

A cette folle enfant le réel apparaît :  
Police, tribunal, guichet, maison d'arrê!.

Or, comme on la menait droit à la préfecture :  
« Faites-moi, s'il vous plaît, descendre de voiture,  
A ma porte, là-bas, brigadier... Un moment,  
Que je puisse du moins changer de vêtement,  
Et m'ôter tout ce rouge et cette poudre à l'ambre. »  
— Accordé! — Deux sergents la suivent à sa chambre  
Tandis que gravement ils gardent le palier,  
Elle entre d'un pied lesté et d'un air cavalier...  
Puis, d'un bond convulsif, elle est à la fenêtre!

Et, pensant à son père, un vieux soldat peut-être,  
Qui ne se doute pas de quels fangeux amours,  
De quel fumier lui vient son pain de tous les jours;  
A sa mère, qui, jeune, en mourant l'a bénie,  
Qui la verrait du ciel au banc d'ignominie :  
« Non, dit-elle, jamais! » Et, comme vous savez,  
S'élançait et va tomber du toit sur les pavés,  
Martyre criminelle, en cette mort si prompte,  
D'un reste de pudeur qu'on appelle la honte!

On attendit le jour pour relever le corps.

Les bals, en se fermant, refoulaient au dehors  
Pierrots, Turcs et brigands, marquises et poissardes.  
Charles-Quint et Don Juan regagnaient leurs mansardes,  
Et de nos merveilleux les chevaux, en passant,  
Ont pu heurter la morte et piaffer dans le sang.

Les gazettes en ont grossi leurs anecdotes  
Trois jours; et tout fut dit.

-- O mes compatriotes!

Jeunes gens du pays de France, du pays  
Où furent les beaux yeux si longtemps obéis,  
O mes frères cadets, dont l'heureuse jeunesse  
Du luxe de l'esprit écrase notre aïnesse,  
Et pour qui du savoir tous les flambeaux ont lui,  
L'amour, l'amour vous manque, et tout manque avec lui.

Ame de l'univers et soleil de la vie,  
Souffle ardent qui féconde ensemble et purifie,  
Et dont le ciel pour nous daigna se dessaisir  
En jetant l'infini dans l'éclair du plaisir!...

Écoutez : ce n'est pas d'éteindre la nature,  
De calfeutrer le cœur dans une sépulture,

D'anéantir les sens... Pour vous prêcher ce point,  
Il faudrait être un saint, et je ne le suis point.  
Mais, au risque d'abord d'y paraître un peu gauches,  
Ayez des passions en place de débauches !  
Avec les passions naissent plus d'un fléau,  
Les fautes, les malheurs dont est mort Roméo.  
La famille parfois n'était pas bien gardée ;  
Mais la race, après tout, n'était point dégradée.  
Quelque chose de beau transfigurait le mal :  
Le dieu, même en tombant, dominait l'animal.

Et vous !... Quand donc, lavés de tout plaisir immonde,  
Oseriez-vous aimer à la face du monde ?

Quand donc l'opinion, seule loi des esprits,  
Voudra-t-elle confondre en un pareil mépris  
La femme qui se vend et l'homme qui l'achète ?  
Encor plus d'une pleure et rougit en cachette ;  
Et pour ces vils marchés vous n'avez pas enfin,  
Comme elles, devant Dieu, l'excuse de la faim !

Eh bien, le cœur sali de cette vie infâme,  
Vous vient-il le caprice, un jour, de prendre femme,  
Des anges frais et purs sortiront du couvent  
Pour signer au contrat... Car le siècle vivant

Livre aux pourceaux la grâce et la pudeur des biches,  
S'il voit que les pourceaux aient un nom et soient riches;  
Et les salons dorés vous seront indulgents,  
Et vous direz aussi : « Nous, les honnêtes gens ! »

Ah ! cynisme de l'or ! ah ! pauvre espèce humaine !

Cependant il n'est point à Paris de semaine  
Où quelque jeune fille, en sa première fleur,  
Ne se heurte et se brise à l'angle du malheur.  
Combien vont fatiguer les grabats d'un hospice !  
Combien cherchent un gîte aux gains maudits propice,  
Dans ces lieux où la joie est pire que la mort !  
Combien l'orgie en tue, et combien le remord !  
Il en est, de misère et de vice amaigries,  
Qui font queue aux prisons afin d'être nourries ;  
D'autres que Dieu délaisse et qu'une vieille instruit,  
Qui de leur sein honteux font avorter le fruit ;  
D'autres qui, ne pouvant y tenir davantage,  
Se jettent dans l'enfer, d'un quatrième étage ;  
D'autres qui sous l'injure, à cause du passé,  
Au milieu de leurs sœurs vivent, le front baissé,  
Et ne relèveront leur figure pâlie  
Que pour montrer le rire affreux de la folie !...

Et tout cela, messieurs, gentilshommes du jour,  
Parce qu'ayant vingt ans, vous n'avez pas d'amour!

Une critique rigoureuse trouvera bien dans ce morceau quelques exagérations romantiques; mais, à part deux ou trois taches légères, on peut le donner comme un chef-d'œuvre.

Émile Deschamps a le rythme facile, élégant et pur.

Chez lui, la pensée se dégage avec une limpidité merveilleuse. Il ne tourmente point l'hémistiche et ne le fait pas trotter de saccade en saccade, comme la plupart des rimeurs de son école. Il est du nombre des poètes que le goût dirige, que la mo-

rale applaudit, et dont la postérité conservera précieusement le recueil.

On nous affirme que parmi ses poésies inédites se trouve une admirable traduction de l'*Avare*, où il a su reproduire avec une fidélité parfaite et un talent exquis la versification du père du *Misanthrope* et des *Femmes savantes*.

Le second morceau que nous avons promis de citer a pour titre :

#### CE QU'ON N'OUBLIE PAS.

— Grand capitaine, eh bien ? te voilà vieux et seul,  
Car le vide se fait à l'entour des vieillesses ;  
Mais ton esprit, peuplé de tes jeunes prouesses,  
De drapeaux en drapeaux se distrait du linccul.

L'espérance aux vieillards sourit... dans leur mémoire!  
Recommence avec moi ton cercle de combats,  
D'escadrons terrassés, de remparts mis à bas ;  
Évoque les plus beaux de tes beaux jours de gloire.

« — Je ne m'en souviens pas ; je me souviens d'un jour  
Où j'étais, pauvre enfant, dans mon lit tout malade ;  
Ma grande sœur me vint chanter une ballade  
Si douce, que le mal s'adoucit à son tour. »

— Grand politique, eh bien ? destitué par l'âge,  
Te voilà morne et sombre à ton foyer glacé ;  
Mais, des bords du cercueil contemplant le passé,  
Du poids de ton néant son fracas te soulage.  
Redis-nous ces congrès, où, réglant tous les droits,  
Des antiques États tu changeais la fortune,  
Et ces luttes d'orage où, roi de la tribune,  
Tu parlais de plus haut que tous les autres rois.

« — Je ne m'en souviens pas ; non, mais je me rappelle  
Que je fus au collège à douze ans couronné ;  
On appelait mon père un père fortuné,  
Et ma mère s'en fut prier dans la chapelle. »



— Mon grand poète, eh bien ? voilà que tes cheveux  
Rares et blanchissants penchent sur ton épaule,  
Comme sur le roc nu le feuillage du saule ;  
Mais ton œil d'aigle encor nous lance tous ses feux.  
C'est que les souvenirs sont le brasier dans l'âtre,  
Qui, plus ardent, petille au souffle des hivers.  
Comptons tous les lauriers moissonnés par tes vers,  
Comptons tous les bravos de ton peuple idolâtre.

« Je ne m'en souviens pas ; je me souviens qu'un soir  
Elle me regarda, vaguement inquiète...  
Un ange, une déesse, un rêve de poète,  
Et je l'aimai !... Jamais nous ne pouvions nous voir. »

Ainsi de tous les biens qui font le sort prospère,  
Que nous reste-t-il au départ ?  
La chanson d'une sœur, le sourire d'un père,  
Le rapide aveu d'un regard !

En février 1848, Émile Deschamps  
quitta son emploi de chef de bureau pour  
se retirer à Versailles.

Là, pendant nos troubles et nos désordres révolutionnaires, il vécut dans le calme et dans la solitude, sans avoir, comme d'autres poètes, la malheureuse fantaisie de conduire sa muse au milieu de la bagarre.

Aussi n'a-t-elle rien perdu de sa blancheur immaculée.

Travaillant sans relâche, et toujours au milieu de ses livres, Émile Deschamps les regarde comme ses meilleurs amis.

Son droit au fauteuil académique est incontestable.

Il y a dix ans, une belle minorité lui donna l'espoir d'un succès prochain; mais tous ceux qui l'appuyaient dans l'illustre aréopage moururent presque coup sur

coup. D'ailleurs, l'Académie ne songe plus aujourd'hui à recruter des poètes : il lui faut des orléanistes.

Son Éminence le cardinal de Richelieu a vraiment créé là une fort belle institution !

La demeure de notre poète à Versailles est située à deux pas du château. Jamais on ne vit intérieur plus digne à la fois et plus simple. En fait de richesses artistiques, on y remarque plusieurs beaux Latour et deux magnifiques portraits de Largillière, comme n'en montre pas le salon du Louvre.

Ce sont les portraits du bisaïeul et de la bisaïeule d'Émile Deschamps, un grand seigneur et une grande dame du commencement du dix-huitième siècle.

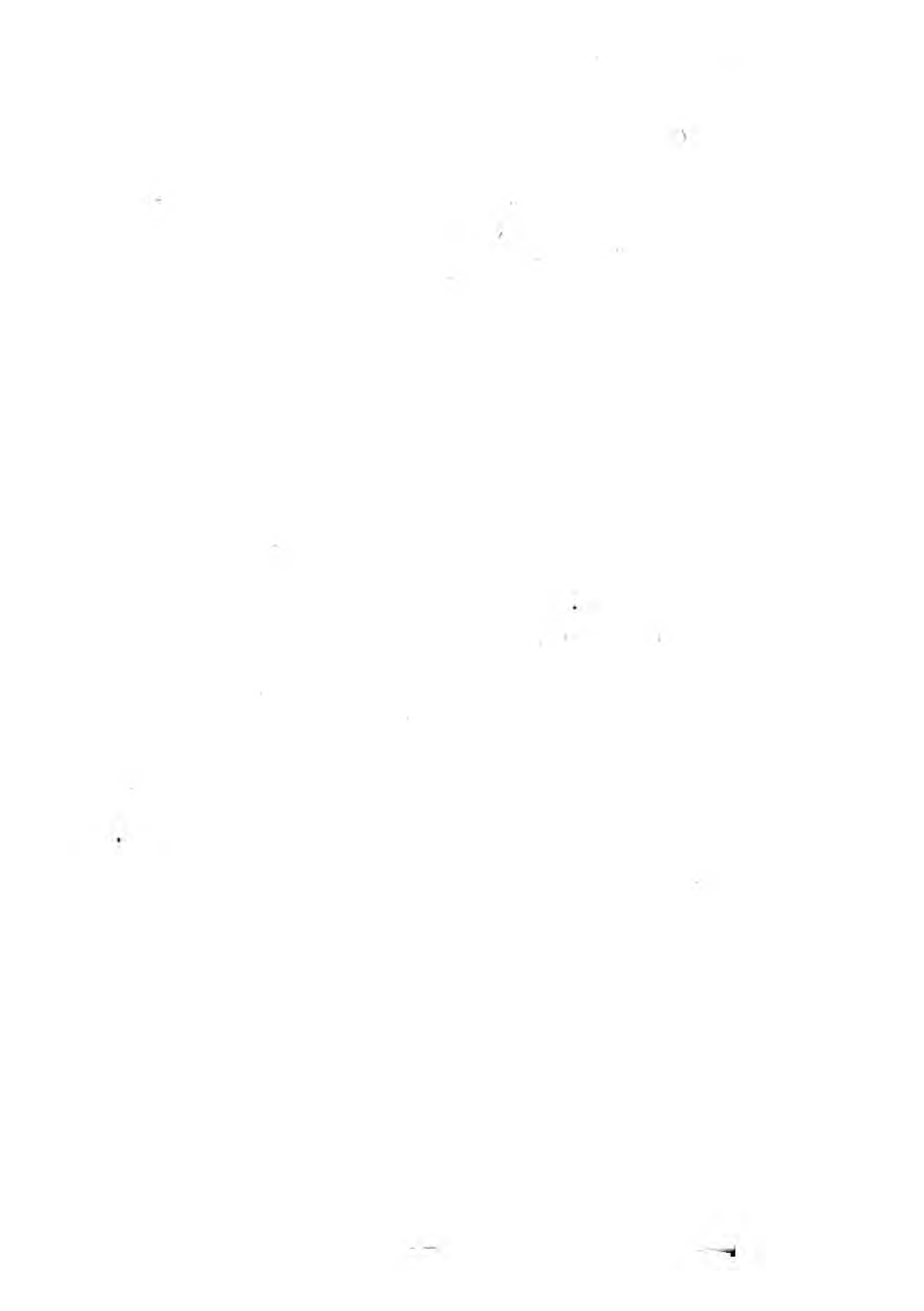
Notre poëte vient d'être élu vice-président de la Société des gens de lettres.

A la bonne heure !

Si elle eût toujours choisi de pareils dignitaires, nous n'aurions pas eu le chagrin d'envoyer notre démission de membre du comité.

Puisse Émile Deschamps affermir chacun de vous, messieurs, dans le véritable caractère de l'homme de lettres : dignité de la plume, juste orgueil de soi-même et profond mépris de l'intrigue !

FIN.

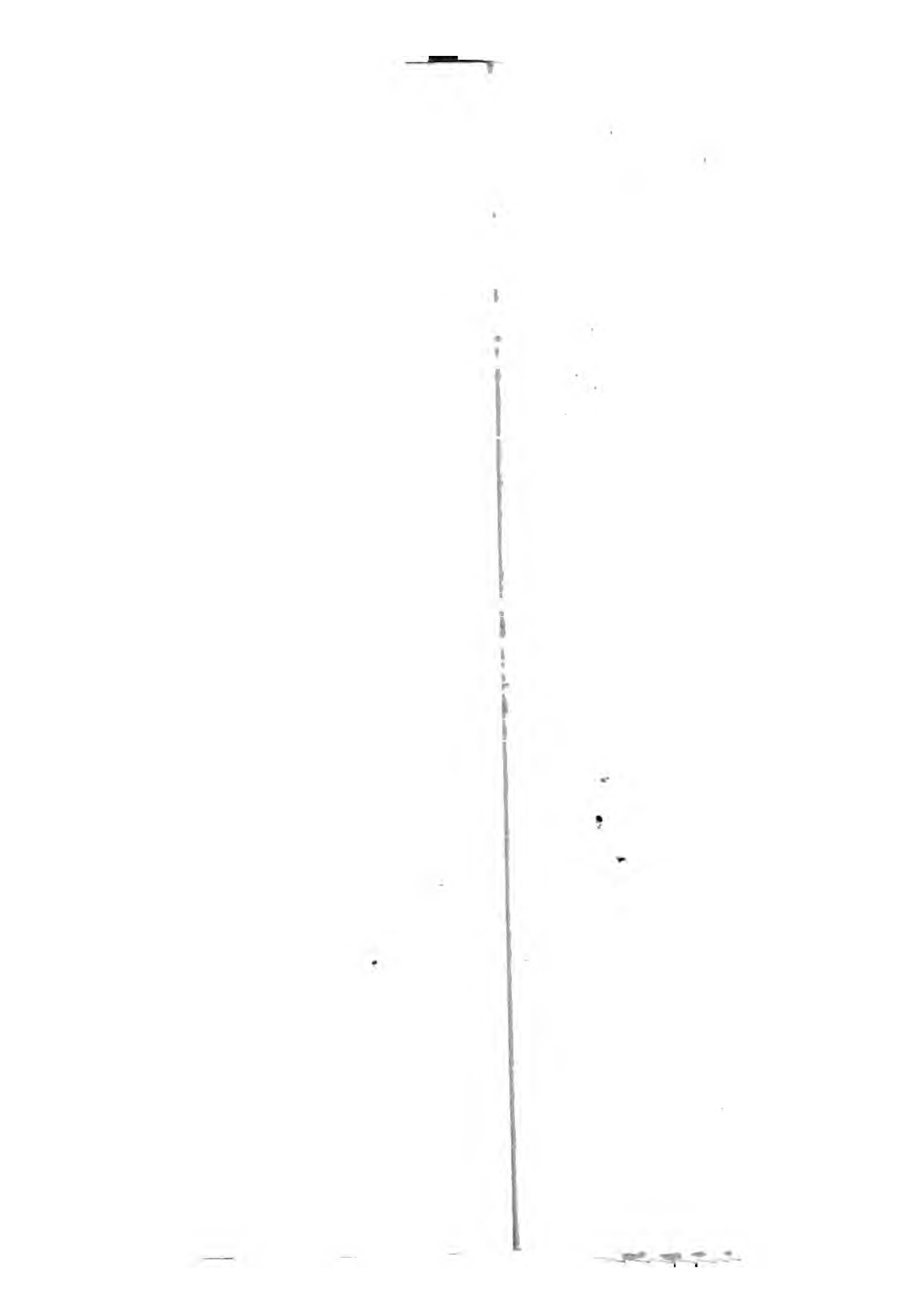


L'espérance, hélas! n'est  
qu'un cœur. Et  
elle n'existe point &  
c'est Galatée souffrant  
pour qu'elle vive

Tiré de l'Album de M<sup>me</sup> la Comtesse

---

Lith. de V. Janson, rue Dauphine, 18, à Paris.



LES  
**CONTEMPORAINS**  
JOURNAL CRITIQUE ET BIOGRAPHIQUE

---

EUGÈNE DE MIRECOURT, RÉDACTEUR EN CHEF

---

**BUREAUX A PARIS, RUE COQ-HÉRON, 5**

---

Une publication qui, depuis trois ans, n'a pas vu le succès se ralentir pour elle, vient aujourd'hui prêter son titre au journal que nous annonçons.

M. EUGÈNE DE MIRECOURT sera le rédacteur en chef de ce journal.

Tôt ou tard, l'auteur de tant de volumes, — loués sans restriction par les uns, impitoyablement dénigrés par les autres, — devait prendre rang dans la presse militante.

L'heure est venue pour lui de se défendre, en allant chercher sur leur terrain même les ennemis discourtois qui le poursuivent de leurs attaques.



**LES CONTEMPORAINS**, — ce titre engage.

Il annonce nécessairement une feuille toute d'actualité, palpitant, respirant en quelque sorte avec le siècle, et à laquelle il suffira de tâter le pouls, si l'on veut apprendre comment se porte le monde littéraire et comment se porte le monde qui ne l'est pas.

Toutes les richesses biographiques restées intactes dans le portefeuille de M. **EUGÈNE DE MIRECOURT**, et que le cadre restreint de ses volumes ne lui permet pas d'employer, trouveront ici leur place, en donnant le complément de son œuvre.

Critiques originales, nouvelles de bonne source, échos et bruits de la ville, anecdotes vivantes; portraits tantôt sérieux, tantôt grotesques, mais toujours ressemblants; cuisine mystérieuse des journaux, des revues, des théâtres, des académies; histoire complète de l'époque, écrite jour par jour avec vérité, discernement, conscience : — voilà ce qu'annonce le journal nouveau.

Quant à la polémique, — plus ses adversaires seront violents et grossiers, — plus M. **EUGÈNE DE MIRECOURT** s'affermira dans la résolution d'être calme, convenable et de bon goût.

---

Le journal **LES CONTEMPORAINS** paraîtra toutes les semaines, le mardi (52 numéros par an).

Le premier numéro a paru le mardi 6 janvier  
1857.

**On s'abonne à Paris, rue Coq-Héron, 5.**

---

LE JOURNAL LES CONTEMPORAINS SE VEND  
**CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE,**  
15, RUE GUÉNÉGAUD,  
CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX  
ET CHEZ  
TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

---

**UN NUMÉRO : QUINZE CENTIMES**

**PRIX DE L'ABONNEMENT**

**POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS**

Trois mois : 3 fr. — Six mois : 6 fr. — Un An : 10 fr.

ÉTRANGER, — le port en sus selon les pays.

---

*Le journal LES CONTEMPORAINS sera envoyé gratuitement, comme essai, à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*

Pour le prix de l'abonnement, envoyer une valeur sur Paris — OU UN MANDAT SUR LA POSIE à M. le Directeur du journal **les Contemporains**, rue Coq-Héron, 5. (*Affranchir.*)



VIENT DE PARAITRE

---

25 CENTIMES LA LIVRAISON AVEC GRAVURES

---

MÉMOIRES  
DE  
**NINON DE LENCLOS**

PAR  
**EUGÈNE DE MIRECOURT**

*Auteur des Confessions de Marion Delorme*

2 volumes grand in-8° jésus, illustrés par J.-A. BEAUCÉ

---

Le succès obtenu par les *Confessions de Marion Delorme* nous décide à publier sans interruption un second ouvrage, qui en est, pour ainsi dire, le complément.

A l'étude si dramatique et si intéressante du siècle de Louis XIII, M. Eugène de Mirecourt va faire succéder l'étude du grand siècle, que mademoiselle de Lenclos a parcouru dans toute sa durée et dans toute sa gloire.

Nous allons retrouver ici, sous un autre point de vue et dans des circonstances différentes, beaucoup de personnages du premier livre, mêlés à de nou-

veaux drames et à des péripéties plus saisissantes peut-être. L'histoire de Marion Delorme finit à la Fronde; celle de Ninon de Lenclos traverse une période de soixante années au delà, marche côte à côte avec le siècle de Louis XIV, en coudoie toutes les illustrations, tous les héroïsmes, et s'arrête au berceau de Voltaire.

Nous ne négligerons rien pour donner à cet ouvrage, comme au précédent, tout le luxe typographique possible, et les dessins des gravures continueront d'être confiés au spirituel et fin crayon de M. J.-A. Beaucé.

La publication aura lieu également, soit par livraisons, soit par séries, au choix des souscripteurs.

---

### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

LES MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS, par Eugène de Mi-recourt, formeront 2 volumes grand in-8°.

20 gravures sur acier et sur bois, tirées à part, dessinées par J.-A. BEAUCÉ, et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent., et en 10 séries brochées à 1 fr. 50 c. chaque.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte. Les gravures seront données en sus. — Une ou deux livraisons par semaine.

**L'ouvrage complet, 15 fr.**

---

ON SOUSCRIT A PARIS

**CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

15, RUE GUÉNÉGAUD,

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

---

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ESFURTH, 1.

# PHILARÈTE CHASLES

**EN COURS DE PUBLICATION**

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

**MEMOIRES**  
**DE NINON DE LENCLOS**

**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.  
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

**OUVRAGE TERMINÉ**

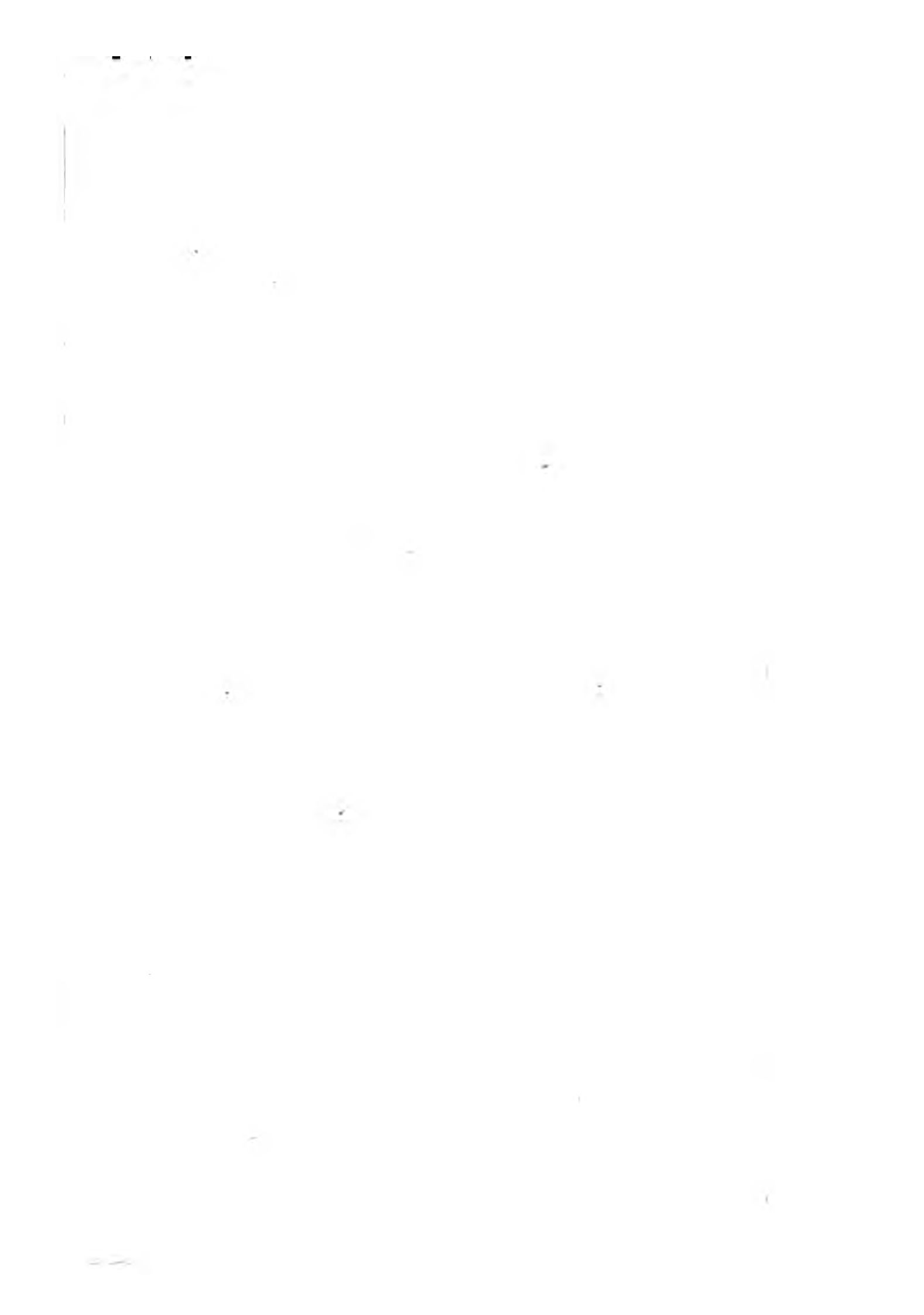
**CONFESSIONS**  
**DE MARION DELORME**

**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.  
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.







*Carry, del. et sc.*

*Imp de Mame, 67 r. S. Jacques Paris*

## PHILARÈTE CHASLE

dit par CHASLE

LES CONTEMPORAINS

---

PHILARÈTE

CHASLES

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

---

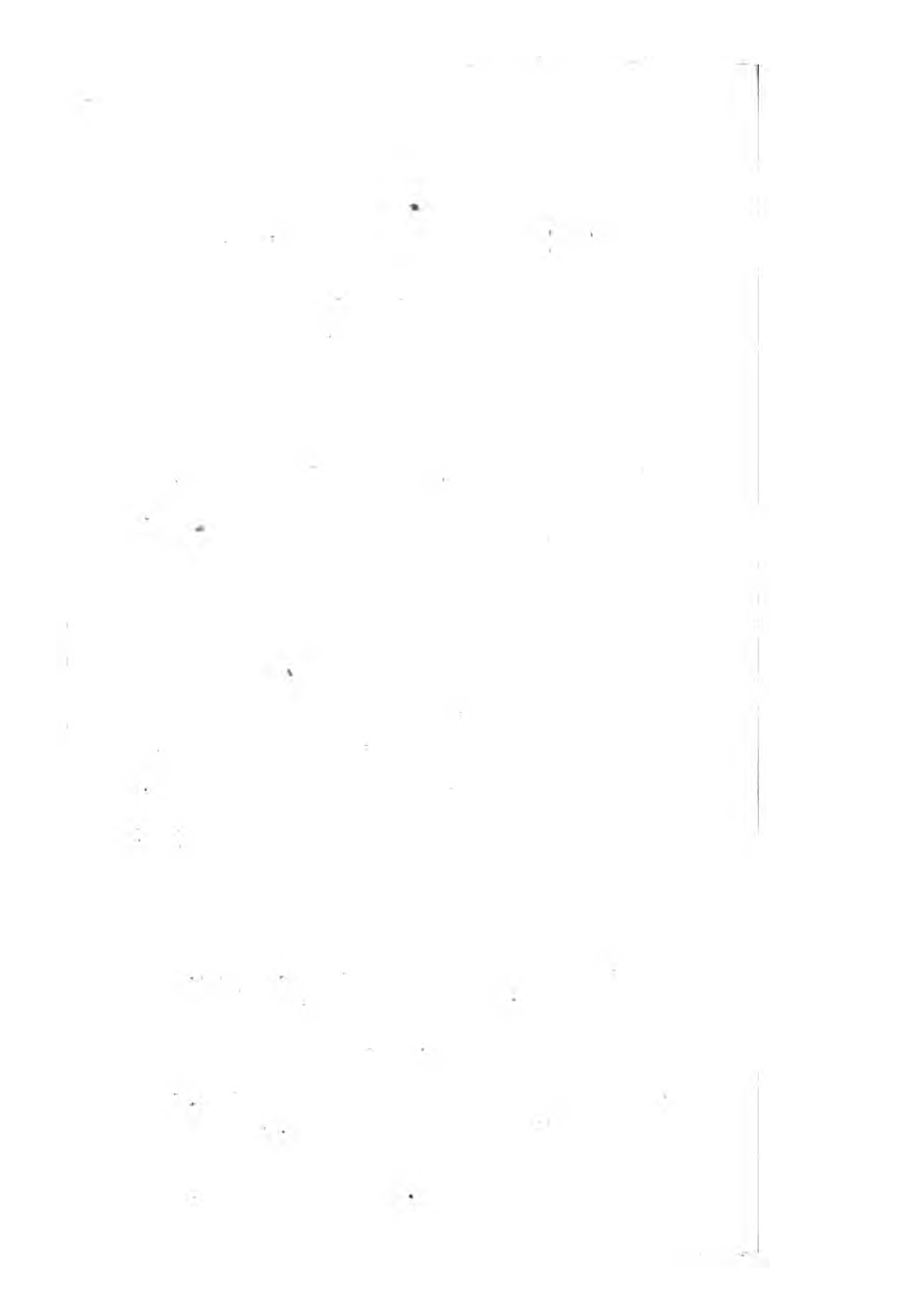
PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction  
et de reproduction à l'étranger.



# PHILARÈTE CHASLES

---

C'était quelques jours avant le 18 brumaire.

Le château de Ham renfermait une assez nombreuse collection de prisonniers, jacobins ou royalistes, qui avaient eu maille à partir avec le Directoire.

A cette époque, les haines politiques se montraient plus que jamais farouches et

intraitables. Terroristes et Clichiens <sup>4</sup> faisaient bande à part jusque sous les verrous, et la prudence des geôliers assignait aux deux partis des préaux différents.

Sans cette précaution nécessaire, ils se fussent égorgés du matin au soir.

Parmi les *patriotes*, on remarquait un général de cinquante-cinq ans environ, figure énergique, front large, semé de glorieuses balafres et couronné de cheveux gris. Il marchait en s'aidant d'une béquille, parce qu'il avait eu la jambe cassée à Hondschoote, d'un éclat d'obus.

<sup>4</sup> On appelait ainsi les membres de ce fameux club de Clichy, qui manœuvraient pour le retour des Bourbons

Tous ses compagnons d'infortune lui témoignaient la plus grande déférence.

Le général était l'âme de leurs distractions, l'ardent organisateur des représentations dramatiques au moyen desquelles nos prisonniers trompaient l'ennui. Pour oublier le présent, on évoquait les rêves grandioses du passé.

Tragédies grecques ou comédies romaines, tel était le programme invariable du répertoire.

Ce programme, pour d'autres, eût été vraiment inadmissible; mais il était dans le goût de ces hommes, qui avaient voulu faire de la France une nouvelle Sparte.

Quand Harmodius, Aristogiton, Brutus

et Cassius s'étaient bien époumonés à maudire les tyrans et leur séquelle, le citoyen général adressait une chaleureuse harangue à ses frères et amis, autour de lui groupés.

Le soldat se faisait tribun.

Son éloquence déclamatoire enthousiasmait les auditeurs, et des cris retentissants de *Vive la République!* ne manquaient jamais de couronner son discours.

Avant de gagner son grade sur le champ de bataille, ce vieux militaire avait été conventionnel. Il siégeait aux bancs les plus élevés de la Montagne. Lors du procès de Louis XVI, quand ce fut son

tour d'émettre un vote public à la tribune, il s'écria :

« — Je vote pour la mort, dans le plus bref délai ! »

Donc, son illustration révolutionnaire était complète. Ancien professeur de rhétorique à l'Oratoire, il avait jeté le froc aux orties et renié le Christ pour la déesse Raison, ce qui s'appelait *abjurer le fanatisme*, à cette époque imbécile qui essayait de substituer son mysticisme sanglant à la divine loi de charité et d'amour.

Un soir, au beau milieu d'une tirade véhémement, le général s'arrêta tout à coup et jeta une exclamation joyeuse.



La grille du préau livrait passage à une jeune femme, blanche et rose, qui s'approchait de lui, souriante. Elle tenait sur un de ses bras un enfant de quelques mois, et donnait la main à un autre marchant à peine.

C'était la compagne du proscrit.

Notre farouche républicain oublia sa philippique, les prêtres, les rois, et courut l'embrasser avec effusion.

Récemment accouchée, elle arrivait de Chartres, et n'avait pas cru devoir attendre un seul jour, après ses relevailles, pour rejoindre son mari captif.

Elle lui apportait ce nouveau fils qui venait de leur naître.

Le gouverneur, homme sensible et sympathique à l'amour conjugal, lui avait ouvert sans difficulté les portes de la forteresse.

Au bout de cinq minutes accordées à l'épanchement et à la joie de se revoir, le général s'écria :

— C'est un garçon, comment l'appellerons-nous?

— Tu es le maître, mon ami; choisis le nom toi-même, lui répondit sa femme.

— D'abord, je ne veux pas un nom qui se trouve dans le calendrier romain. Si je l'appelais Anacharsis, comme le héros du citoyen Barthélemy?

— Je n'aime pas ce nom-là, fit la jeune

mère avec une petite moue désapprobatrice.

— Tu n'as pas tort. On pourrait croire que c'est en souvenir de ce traître d'Anacharsis Clootz, que nous avons envoyé à la guillotine.

— Oh! mon ami, grâce! murmura-t-elle en pâissant.

— C'est vrai, j'oubliais... Tu es toujours la même, et tu ne veux pas comprendre qu'il y a de cruelles nécessités politiques... Enfin n'importe! Si tu m'en crois, nous le nommerons Philarète. Cela veut dire en grec *ami de la vertu*. Nécessairement il aimera la vertu, puisqu'il est mon fils.

Voilà comment M. Philarète Chasles, l'un de nos plus illustres écrivains modernes, reçut son très-bizarre prénom<sup>1</sup>.

Seulement le général son père se trompait en croyant lui administrer un baptême étranger à toute tradition chrétienne. Philarète est précisément le nom d'un ermite du quatrième siècle, très-dûment canonisé par l'Église.

Le coup d'État du 18 brumaire vint rendre le général Chasles à la liberté; mais la police continua d'avoir l'œil sur tous ses actes.

On lui permit néanmoins d'habiter la capitale.

<sup>1</sup> Victor-Euphémon-Philarète Chasles naquit à Mainvilliers, près Chartres, le 8 octobre 1799.

Bientôt le vieux conventionnel s'aperçut de la surveillance dont il était l'objet.

Son domicile devint tout mystère et tout précaution.

Les premiers souvenirs de Philarète enfant ne lui rappellent qu'une chambre carrée et noire, des volets à peine entr'ouverts, des sonnettes enveloppées de coton, une allée et venue d'hommes marchant sur la pointe du pied, parlant à voix basse, tressaillant au moindre bruit, ayant, en un mot, les allures de gens qui vivent sous l'influence d'une peur continue.

Le général Chasles demeurait dans la Cité.

Il habitait un ancien hôtel parlementaire appartenant à l'oncle de Sainte-Beuve.

Cette maison fut démolie en 1845, lorsqu'on perça de larges artères dans le sombre et tortueux labyrinthe de rues enchevêtrées que présentait l'île Notre-Dame.

Plus tard, se décidant à recommencer, au déclin de la vie, son premier métier de professeur de rhétorique, M. Chasles fonda une institution de jeunes gens, rue des Postes, dans le vieil hôtel Flavacourt.

Nos archéologues parisiens connaissent tous cette ancienne demeure aristocrati-

que, dépaysée dans un quartier populaire, entre la rue Saint-Jacques et la rue Mouffetard. Ils admirent ses pavillons, qui montrent leurs chimères empanachées et coiffées à la Pompadour, son grand escalier d'honneur et son immense jardin seigneurial.

Ce fut là que le vieux montagnard *s'enferma avec sa colère, un gros chien, plus de deux mille volumes contre le Christ*<sup>1</sup>, et commença l'éducation de ses deux fils, Alcindor et Philarète, en même temps que celle d'un grand nombre d'enfants de ses ex-collègues de la Convention ou de ses camarades de l'armée républicaine.

<sup>1</sup> Les expressions soulignées sont de Philarète Chasles lui-même.

L'Empire était à la fin de son épopée glorieuse.

A cette époque, l'hôtel Flavacourt abritait aussi le peintre Mérimée, père du célèbre écrivain. Plus tard, il eut un locataire illustre de plus, l'historien Michelet.

Il y a des maisons privilégiées.

Notre conventionnel boudeur ne recevait absolument dans sa retraite que les fidèles et les purs. Vadier, Robert Lindet, Amar, étaient presque les seuls auxquels il ouvrit sa porte.

Amar affectionnait beaucoup Philarète et lui faisait lire la *Nouvelle Jérusalem* de Swedenborg.



Cette petite jacobinière sentait 93 à faire frémir.

Un beau matin, le général avisa qu'un plus long séjour dans la maison paternelle nuirait à ses enfants. Il disait avec le philosophe de Genève que, pour devenir un homme, il faut être élevé avec les petits des hommes, et loin des soins trop tendres d'une mère.

En conséquence, il expédia sans plus de retard Alcindor et Philarète au lycée d'Angers.

L'aîné de ces deux jeunes gens avait un caractère vif, emporté, querelleur. Au lieu de traduire Horace, il lisait les bulletins de la grande armée. Bientôt il déclara

qu'il ne voulait plus vivre entre les quatre murs d'un collège pendant qu'on se battait d'un bout de l'Europe à l'autre.

Cette ardeur belliqueuse flatta son vieux père.

Agé de seize ans à peine, Alcindor obtint de partir, comme garde d'honneur, dans le 3<sup>e</sup> régiment de ligne, commandé par le comte de Ségur.

Quinze jours après avoir rejoint son corps, il fut tué à la bataille de Dresde.

Il avait reçu trois balles dans la tête.

Doué d'instincts bien différents, son frère était un écolier studieux, une nature pacifique. Obtenant toujours les premières places dans ses classes, il consacrait ses

heures de récréation à la lecture des poètes.

Lorsque madame Chasles, désolée de la mort du jeune garde d'honneur, obtint de son mari que le cadet lui fût rendu, Philarète ne s'arracha pas sans regrets à son existence laborieuse. Le bonheur d'embrasser sa mère, qu'il adorait, put seul faire diversion à l'ennui de quitter ses livres.

Or notre fougueux général destinait son second fils, comme le premier, à l'état militaire. Payer sa dette à la patrie était l'un des articles de foi de son catéchisme républicain.

Philarète se prépara donc à passer les examens de l'école de Saint-Cyr.

Mais il était écrit sur le grand livre de la Providence qu'il n'endosserait jamais l'uniforme. L'astre éclatant de l'Empire venait de jeter ses dernières lueurs dans les plaines de la Champagne. Paris capitulait honteusement; ses portes s'ouvraient tout à la fois pour les Bourbons et pour les Cosaques.

Le vieux régicide craignit les représailles de la légitimité victorieuse.

Croyant sa tête en péril et ne voulant pas l'envoyer rejoindre celle de Louis XVI, il résolut de quitter la France et d'attendre les événements de l'autre côté du détroit.

Avant de partir, il appela Philarète dans son cabinet de travail.

— Mon fils, lui dit-il, les malheurs de la patrie m'obligent à chercher asile à Londres. Votre père est encore une fois proscrit ; votre famille est ruinée. Il faut choisir une profession manuelle, afin d'arriver à n'être à charge ni à vous-même ni aux autres.

Philarète avait quinze ans.

Son œuvre intitulé la *Conciergerie*, publié par Ladvocat dans les *Cent et Un*<sup>1</sup>, contient les passages autobiographiques qui vont suivre.

« Je me crus un héros, dit-il, en acceptant sans rancune et tristement la meilleure des garanties qu'un homme puisse

<sup>1</sup> Tome 1<sup>er</sup>.

mettre en réserve contre les chocs de la vie et de la fortune. Je devins, d'écolier qui savait faire un thème inutile, un utile compositeur d'imprimerie. »

Le voilà donc typographe; mais dans quelle typographie, juste ciel!

« Trois casses décomplétées se trouvaient, reléguées et solitaires, au troisième étage d'une maison obscure, située rue Dauphine. Point d'ouvriers pour donner le mouvement à ces morceaux de plomb créateur, pour les transformer en pensée. Les presses oisives et les casses poudreuses chargeaient inutilement le plafond.

« Mon père ne vit dans la solitude de

l'atelier qu'un moyen précieux de protéger ma jeunesse contre la contagion de l'exemple. Sans vivre au milieu des ouvriers, j'allais le devenir et m'instruire sans danger.

« Pendant trois mois, je me rendis régulièrement, depuis huit heures jusqu'à trois, dans l'atelier désert. Là, je restais seul, je rêvais, et souvent l'ennui venait me poursuivre; les leçons du maître étaient rares, et, quand le maniement des lettres et leur pose dans l'instrument qui les unit avaient fatigué mes doigts, je m'asseyais avec un livre. »

Le patron de cette imprimerie désolée s'appelait Jacques.

Notre vieux général lui avait confié son

filis de préférence à tout autre, parce que c'était une de ses vieilles connaissances du club des Jacobins.

Bonnet rouge féroce, Jacques avait porté plus d'une tête d'aristocrate au bout de sa pique, dans le bon temps.

Son imprimerie, pour avoir fait de l'opposition au régime impérial, en était venue, de procès en procès, à une ruine complète, et le patron de ce bouge typographique, dévoré de fiel, de colère haineuse, et peut-être aussi de remords, vivait dans une profonde indigence, avec un fils qui tombait du haut mal.

Philarète composait les *Idylles* de Gessner et le roman pastoral de *Daphnis*, du même auteur.



Ce travail le plongeait dans un ravissement inexprimable.

Il oubliait la chambre maussade et sombre; il n'entendait plus les éternels blasphèmes de Jacques; il se transportait sur les ailes du rêve dans les agrestes vallons de l'Arcadie toujours verte; il se passionnait pour Leucothoé, Cloé, Daphné, les gracieuses pastourelles, et devenait sérieusement poète.

Chaque matin, c'était une joie pour lui de retrouver sa casse et ses idylles.

Malheureusement, un beau jour, au moment où il entamait le premier chapitre de la *Mort d'Abel*, deux hommes de police entrèrent dans le bouge de la rue

Dauphine, et l'appréhendèrent au corps.

On s'empara de tous les papiers de Philarète, parmi lesquels, pour être exact, nous devons dire qu'il y avait cinq ou six odes républicaines et un dithyrambe forcené contre les tyrans, écho des imprécations paternelles.

Ceci gâtait la situation.

Les exempts conduisirent le jeune homme à la préfecture de police.

On soupçonnait l'imprimeur Jacques d'avoir trempé dans l'une des deux conspirations bonapartistes qui, cette année-là, furent découvertes à un mois de distance. Effectivement il avait prêté sa presse unique à une proclamation de Marie-Louise.

Mais on ne le trouva point à son domicile.

Philarète fut seul conduit au Dépôt, comme apprenti conspirateur.

« Je jetai les yeux autour de moi, dit-il : des hommes demi-nus; des haillons couvrant des femmes au teint rouge et à l'œil lubrique; de ces gens que vous rencontrez à Paris et qui sentent l'estaminet et le mauvais lieu; des paysans en blouse; des fumeurs jouant au piquet sur le carreau avec des cartes grasses; une atmosphère épaisse, infecte; un lit de camp, sur lequel fourmillaient côte à côte la misère, la crapule, le vice, le malheur et le crime, voilà cette salle, placée sous l'invocation de saint Martin.

« C'était là que cette politique cruelle, Briarée aveugle qui écrase tout sur sa route, précipitait mon adolescence, sans pitié, sans remords, sans l'apparence d'une accusation ou d'un témoignage.

« Je fondis en larmes et j'allai m'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre. »

Le pauvre jeune homme, après trois jours passés au milieu de ce peuple étrange, qui parle une langue inconnue pour lui, mais dont la gaieté bestiale le fait rougir, est conduit enfin en présence d'un fonctionnaire de la préfecture.

Celui-ci procède à l'interrogatoire.

— Votre nom ?

— Philarète Chasles.

— Ah ! fort bien ! Vous êtes le fils du général Chasles, conventionnel et régicide ?

— Oui, monsieur.

— Votre père a fait de vous un apprenti imprimeur. C'est trop d'amour pour les lettres !

Un sourire parut sur les lèvres de l'enquêteur policier. Ce sourire était dû, moitié à la joie d'avoir lancé un *spirituel* calembour, moitié à la certitude de tenir un coupable.

Mais Philarète ne savait pas le premier mot de la conspiration. Ses réponses l'eussent prouvé à un personnage moins orévenu.

— Je demande, dit-il, qu'on précise les choses dont on m'accuse. Il est probable que mon éducation républicaine et mon métier de typographe ne sont pas seuls incriminés?

— Raisonneur ! dit le fonctionnaire : il ne manquait plus que cela ! Je vais vous apprendre à vivre en vous envoyant pourrir dans un cul de basse-fosse.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Deux gendarmes entrent, sur un coup de sonnette, et conduisent le jeune homme à la Conciergerie.

On le fourre au secret dans un cachot noir, étroit, humide, meublé d'une botte

de paille, d'un baquet, d'une cruche d'eau et d'une écuelle de bois.

Touché de sa jeunesse et de ses larmes, le porte-clefs lui dit :

— Voyons, console-toi ! La prison ne fait pas mourir. Veux-tu entrer à la pistole ? Ce n'est pas cher, et tu seras absolument comme dans ta famille.

— Combien est-ce, la pistole ? demande Philarète, qui voyait un rayon d'espérance illuminer ses ténèbres.

— Une misère : soixante-quinze francs par mois, table et logement compris. Tu auras la cuisine des Frères-Provençaux.

— Hélas ! c'est beaucoup trop cher encore, murmura le jeune homme avec un

soupir. J'étais sans argent lorsqu'on est venu m'arrêter.

— Tu n'as donc ni parents ni amis ?

— Pardonnez-moi, j'ai ma mère, ma bonne mère, qui doit être dans des transes mortelles. Mais on ne m'a seulement pas permis de lui écrire deux lignes pour la rassurer sur mon sort.

— Écris-lui bien vite. Je me charge de faire parvenir la lettre.

Peu s'en fallut que le jeune prisonnier n'embrassât les genoux de son gardien. Cet homme lui semblait un ange libérateur.

Il lui trouvait, dans le profil, une cer-



taine ressemblance avec saint Vincent de Paul.

Sa mère, le lendemain, vint au guichet payer la pistole. Elle lui fit passer quelques lignes de consolation, et une bague, qu'il n'a jamais quittée depuis.

Le voilà donc, pour la somme dite, en jouissance d'une couchette de bois blanc, d'une chaise mal empaillée et d'une table boiteuse, sur laquelle on lui sert cinq cents grammes de pain et des aliments à peu près mangeables.

Au dos de sa couchette, il déchiffre ces mots, tracés au crayon : « *M. le colonel Labédoyère a couché ici le.....* »

Rien ne subsistait plus de la date.

Madame Chasles fait passer des livres à son fils.

Il reçoit Mabillon, Lebœuf, Sauval, Sainte Foy, l'Arioste, Jean-Jacques, *Werther*, se trouve plus heureux que jamais, et ne s'aperçoit même pas que les jours, que les semaines s'écoulent, sans qu'on parle de mettre un terme à sa détention.

Heureusement, s'il ne songe pas à la liberté, sa mère y songe pour lui.

Madame Chasles va trouver Chateaubriand, et le grand poète obtient la délivrance du jeune homme.

Pendant que les portes de la Conciergerie s'ouvrent pour Philarète, les conju-

rés avec lesquels on prétendait le confondre sont envoyés en exil ou à l'échafaud.

Il vole à la rue des Postes.

Mais tant d'émotions ont brisé sa pauvre mère. Depuis longtemps atteinte d'une maladie de poitrine, elle voit chaque jour son mal s'accroître.

Corvisart, qui lui prodigue des soins, désespère de la sauver.

Philarète la trouve au lit, l'œil fiévreux et les pommettes ardentes, indices certains d'une mort prochaine.

La malade a défendu au médecin d'alarmer son fils.

— Mon cher enfant, dit-elle, tu vas

quitter Paris sur l'heure. Ta valise est prête. Fais-la transporter aux Messageries, et pars aujourd'hui même pour l'Angleterre, car tu n'es plus en sûreté en France.

Comme toutes les mères tendres, dont le cœur double les alarmes, la malade s'exagérait le péril, et Philarète était trop jeune pour juger de la situation par lui-même.

Il partit donc et alla rejoindre outre-Manche le vieux général, son père. Celui-ci le fit entrer comme correcteur dans le célèbre établissement de Valpy, situé à quelques lieues de Londres <sup>4</sup>.

<sup>4</sup> Philarète Chasles ne tarda pas à apprendre la mort de sa mère. Nous savons, par ce qu'il a écrit

Philarète resta là sept ans, et se fit en quelque sorte une seconde nationalité sur la terre hospitalière d'Albion.

Valpy sut apprécier l'instruction solide du jeune *Frenchman*. Il l'employa tout d'abord à corriger les classiques latins et grecs.

Grâce à son emploi de correcteur, Phi-

lui-même, qu'elle était protestante. Elle avait été mariée en premières noces à un royaliste ardent, guillotiné sous la Terreur, un mois juste après le mariage. Le représentant du peuple Chasles l'empêcha, dit-on, de monter elle-même à l'échafaud. Elle l'aurait ainsi épousé par reconnaissance. Nous ne tenons pas ce dernier détail de son fils; mais il nous apprend que madame Chasles était native des Ardennes et qu'elle descendait « d'une vieille race frisonne et hollandaise, dont les chefs, comme l'indique leur nom, *Halma* (*Alma* avec l'aspiration orientale), appartenaient à ces débris arabes battus par Karle Martel. » Le général Chasles mourut en Belgique, deux années après l'installation de son fils à Londres.

larète ne tarda pas à lier connaissance avec toutes les célébrités littéraires de Londres.

Il fut très-souvent en rapport avec le philosophe Bentham, avec Samuel Coleridge, avec les poètes Southey et Wordsworth, sur lesquels il a publié d'admirables pages. Il connut aussi Porden, l'architecte gothique de Georges IV, alors régent; Ugo Foscolo, Godwin, Hund, Cobbett et sir Francis Burdett.

Ugo Foscolo reçut plus d'une fois le jeune prote dans son hôtel peuplé de Vénus, de Jupiters, d'Apollons et d'une foule d'autres divinités païennes.

C'était un Olympe au grand complet.

L'auteur des *Dernières Lettres de Jacques Ortis* trônait lui-même sur une chaise curule, se livrant à de perpétuelles déclamations contre ses adversaires politiques et contre ses ennemis littéraires.

Sa causerie véhémement produisait absolument l'effet d'une tirade tragique, et son patriotisme, orné d'un masque grec, se guindait sur les échasses de la *Médée* et de la *Clytemnestre*.

« — A vingt-deux ans, disait Ugo Foscolo en se promenant à travers la chambre, j'étais le géant de la Fable, entouré d'ennemis, désappointé dans mes espérances politiques, harcelé comme poète et banni de ma ville natale. J'ai passé ma vie à me venger. Et ces Anglais! ce sont

des brutes; *sono bestie!* Doubles tudesques, les cyclopes ne comprennent rien à ma poésie. Ah! je regrette amèrement ma jeunesse, mes querelles de théâtre, mon soleil de Venise, mes attitudes sublimes d'Ajax foudroyé! Cette vie anglaise, cette vie de bœuf emprisonné, qui m'étreint de toutes parts, me pèse, et, dès que je peux blesser un de ces cyclopes, dont je suis le favori et qui osent me protéger, je suis heureux! »

« Ugo Foscolo, ajoute Philarète Chasles, mourut insolvable, et les cyclopes payèrent son convoi<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Etudes sur les hommes et les mœurs au dix-neuvième siècle.*



Jérémie Bentham lui parut être le la Fontaine des philosophes.

Ce personnage était un véritable enfant, tout à fait en dehors des habitudes sociales. Il passa trente années de son existence dans une maison qui donne sur le parc de Westminster, vivant comme un anachorète, et cherchant à réduire l'ensemble général des lois à un système mécanique, et l'intelligence humaine à des fonctions machinales.

Philarète eut l'insigne honneur de faire un tour de jardin avec ce philosophe en houppelande brune.

Jérémie Bentham essaya de le conquérir à ses doctrines.

Le jeune prote ne jugea pas convenable de se déclarer son adepte. Il le quitta, touché de la sincérité risible de son argumentation, mais sans accepter des théories, filles de l'arithmétique et du matérialisme.

Enfin il alla rendre visite à Coleridge, et il nous déclare que la parole humaine, en aucun temps, n'a su réunir au même degré l'éloquence ardente et la subtilité métaphysique.

Le vieux libraire Baylis et le graveur sur pierre Thomas Brown, deux radicaux exaltés, pilotaient obligeamment l'inexpérience de Philarète.

Il s'approcha de tous les partis politi-

ques, de toutes les sectes religieuses, fréquenta toutes les classes de la société anglaise, et recueillit de la sorte immensément de matériaux, d'idées et d'impressions sur ce peuple étrange, produit discipliné de la vieille et indépendante barbarie scandinave.

Comme si le hasard eût voulu que rien ne manquât à son cours d'études, il se trouva plusieurs fois avoir affaire à l'honorable corporation des *Robbes* et des *Pickpockets*<sup>1</sup>.

Un soir, ou plutôt un matin, car il était passé minuit, Philarète, à l'angle de Soho-square, est accosté par une sorte d'Ill-

<sup>1</sup> Voleurs de grands chemins et filous.

cule qui lui demande l'heure négligemment.

Notre prote n'a pas de montre; mais sa bourse contient deux ou trois livres sterling, qu'il ne se soucie pas de voir passer dans la poche du gentleman en question.

— Je n'en sais rien, répond-il en tâchant de raffermir sa voix, *la toquante est au clou.*

Philarète prononce la phrase en argot de la cité de Loudres, preuve qu'il est bon de savoir un peu de tout.

Mais il dissimule très-mal son accent parisien, car le colosse éclate de rire.

C'était un bon diable de voleur.

Et puis, à la mise peu cossue du jeune homme, il voit que, pour l'instant, il s'adresse mal. Peut-être même s'imaginait-il avoir affaire à un collègue du continent, voyageant pour sa santé.

Toujours est-il que sa large main cherche celle de Philarète, qui se laisse presser les doigts dans un véritable étau.

— *Goddam!* s'écrie le colosse, vous êtes Français! Où demeurez-vous?

Le jeune homme n'a aucune raison pour cacher son domicile, même à un voleur. Il indique son adresse.

— Eh bien, dit l'autre, je vais justement de votre côté. Nous ferons route ensemble, si le cœur vous en dit.

Philarète trouve l'aventure divertissante.

Il marche côte à côte avec le voleur. La conversation s'engage sur des matières pleines d'intérêt. On parle des spectacles, des bals, des plaisirs fashionables de Paris, que l'Hercule semble parfaitement connaître. Sur le chemin, le jeune homme rencontre plus de cinquante *watchmen* ou *policemen*; mais il dédaigne de se mettre sous leur protection.

— Serais-je indiscret, dit-il, une fois à sa porte, en vous demandant avec qui je viens d'exécuter ce trajet nocturne?

— Vraiment non. Je me nomme James Baker. Il est probable que je suis connu de vous ?

Philarète s'inclina.

C'était le nom d'un des plus fameux voleurs des trois royaumes.

James Baker le salua très-poliment lui-même et continua sa route.

Nous avons oublié de dire que le jeune homme, avant son départ, avait contracté, dans le quartier Saint-Jacques, une liaison de cœur.

A la fin de la seconde année de son séjour à Londres, il eut de graves attaques de spleen, et miss Élisabeth, gouvernante des filles du duc de R\*\*\*, qui essayait d'opérer à son profit une dérivation des souvenirs amoureux de Philarète, ne put y réussir.

Il fallut au malade un changement de résidence.

On l'envoya au bord de la mer, dans le Northumberland, chez un brave puritain, nommé Ézéchiél F\*\*\*.

Nous laissons l'auteur des *Études sur les hommes et les mœurs*<sup>1</sup> raconter lui-même son arrivée à la campagne.

« Je frappai longtemps, dit-il, et j'eus de la peine à me faire ouvrir. Tout le monde était couché dans cette maison régulière.

« Une grande femme, vêtue de brun,

<sup>1</sup> Philarète Chasles est l'auteur de ce livre. Ne pas confondre avec l'ouvrage d'Hippolyte Castille, qui a le tort d'avoir pris un titre absolument analogue.



qui rattachait encore en me parlant les épingles de son bonnet d'étamine, après m'avoir questionné par une fenêtre, et avoir soigneusement déplacé et replacé les barricades de fer et les cadenas nombreux qui assuraient toutes les avenues, me dit que la famille F\*\*\* dormait, que je remettrais ma lettre à M. Ézéchiël le lendemain matin, et qu'elle allait me préparer un lit.

« En traversant la maison, je remarquai qu'à l'intérieur elle ressemblait à un couvent régulier.

« Le ton de la servante, une de ces femmes tout os dont Walter Scott fait ses Meg Merrillies, avait lui-même je ne sais quoi de solennel et de lugubre. »

Hélas! on envoyait là, pour se guérir du spleen, un malheureux Parisien!

A cette époque pourtant, le fameux axiome homœopathique *similia similibus curantur* n'était point encore en vigueur.

Philarète Chasles est parfaitement reçu dans ce logis hospitalier, bien que l'accueil, au premier abord, lui semble glacial.

Mais le caractère britannique est ainsi fait, on ne le change pas.

Ézéchiél F\*\*\*, homme excellent, mais rigide, ne connaît en aucune sorte ni les fioritures de la cordialité ni les expansions du discours. Toute sa famille lui ressemble, à l'exception de la plus jeune de ses

filles, miss Sybilla, nature ardente, un peu contenue par la froide atmosphère qu'elle respire, mais dont le feu intérieur jaillit en rayons de ses yeux, en effluves électriques du bout de ses doigts roses.

Le jeune homme craint sérieusement de devenir amoureux de cet ange.

Il a le courage d'éviter sa présence et de la fuir. Toutes ses journées se passent à de longues promenades ou dans une enthousiaste contemplation de la nature.

« Que de fois, s'écrie-t-il, ai-je admiré, de l'une des cabanes de pêcheurs situées sur la rive, la mer calme, grossissant par une progression et comme par une émotion lente, son vaste sein s'enflant peu à

peu, et un flot, puis un autre, venant expirer sur le rivage pour se retirer en silence! Les navires, doucement soulevés, montaient au milieu du repos universel, et je n'entendais au loin que le coup presque imperceptible de la lame frappant paresseusement le flanc de quelque barque mise à l'ancre. »

Grâce à nos recherches, le lecteur a le double avantage d'avoir, çà et là, par une seule et même citation, le renseignement biographique et le spécimen du style magistral de l'écrivain.

Philarète se fit aimer de la petite colonie puritaine, grâce à la régularité de ses habitudes.

Mais, en son absence, miss Élisabeth eut le spleen à son tour. Il résolut de retourner à Londres pour la guérir : héroïque et dernier moyen par lequel il triompha de sa passion pour la fille d'Ézéchiël.

Philarète retrouva chez Valpy son emploi de correcteur, et le conserva deux années encore.

Vers la fin de 1823, au retour d'un voyage en Écosse, il se sentit pris d'un vif désir de revoir l'honnête famille dont il avait été l'hôte. En conséquence, il se détourna de son chemin tout exprès pour visiter ce coin solitaire du Northumberland.

Mais, hélas ! d'horribles malheurs ont atteint la maison d'Ézéchiël.

La pauvre miss Sybilla, sur le point de se marier selon son cœur, a vu la *presse*<sup>1</sup> lui enlever brutalement son futur et l'envoyer combattre aux États-Unis.

A peine débarqué, le malheureux tomba frappé d'une balle au front, et ne se releva plus.

Sa fiancée, apprenant cette nouvelle, devint folle de désespoir. Elle se précipita dans la mer.

Un vieux pêcheur, ancien ami de Philarète, lui donna tous ces détails funèbres,

<sup>1</sup> Mode sauvage de recrutement auquel nos voisins ont renoncé depuis.

ajoutant qu'Ézéchiël vivait seul dans la maison, car la douleur avait tué sa vieille compagne et creusé une troisième tombe.

Il s'éloigna, le cœur serré, l'œil humide, ne se sentant pas le courage de troubler par sa visite des chagrins qu'on ne console pas.

Philarète Chasles employa les dernières années de son séjour outre-Manche en voyages dans le pays de Galles et sur la vieille terre d'Irlande.

L'illustre écrivain nous a raconté ces voyages avec infiniment de verve et d'esprit.

Seulement nous lui adresserons un reproche : il ne sait pas faire dialoguer

ses personnages d'après le caractère qu'il leur donne. C'est toujours Philarète qui parle, avec son esprit chatoyant et sa phrase prismatique.

Nous le trouvons sage de s'en tenir au rôle qu'il a choisi tout d'abord en littérature.

Humoriste incomparable, il n'eût jamais composé un drame, ni même un roman.

Ses peintures, toujours vives et brillantes, sont parfois effrayantes de réalisme. On n'a jamais tracé de tableau plus fidèle et mieux compris du peuple irlandais que dans les pages qu'il a écrites sur ces derniers fils des Celtes.



Malheureusement son génie mystificateur prend quelquefois le dessus. Il nous donne, avec un sérieux parfait, pour des mots gaéliques un assemblage de plusieurs consonnes que jamais gosier humain n'a pu prononcer.

Philarète Chasles va plus loin encore, il les traduit.

Ainsi *lum* veut dire promontoire, et *wwd* signifie objet étroit.

Demandez après cela comment il se fait que, depuis Hérodote, les voyageurs aient si mauvaise réputation.

Il imprime chez Valpy plusieurs ouvrages en langue anglaise <sup>1</sup>; puis il re-

<sup>1</sup> Plus tard, il envoya de France, à diverses repri-

passé le détroit pour venir demander à notre littérature nationale des moyens d'existence.

Tous les libraires auxquels il offre des traductions de romans étrangers <sup>1</sup> lui répondent qu'ils ont leurs fournisseurs.

— Allons donc ! des cuistres, qui ne savent pas plus l'anglais que le français ! répond le jeune auteur exaspéré.

C'était le moyen de se fermer toutes les portes.

ses, nombre d'articles en anglais aux Revues américaines.

<sup>1</sup> Anglais ou allemands. Philarète Chasles connaissait aussi la langue de Goethe.

Imprudent Philarète! Oser mettre en doute l'omni-science des libraires!

La lutte le décourage. Ses économies sont épuisées. Encore une ou deux semaines de cette inaction de plume à laquelle il est condamné forcément, et il se verra contraint de retourner à la correction typographique, qui lui perd la vue.

Enfin, une grande dame, amie d'enfance de sa mère, lui procure chez le baron d'Eckstein une place acceptable.

D'Eckstein était le rédacteur en chef du *Drapeau blanc*.

Juif d'Altona, converti au catholicisme

sous l'Empire, il devait sa position au patronage de M. de Metternich ; le vieux diplomate avait fait cadeau de cette plume active au gouvernement français.

Le baron ne manquait pas d'un certain talent.

C'était une tête assez philosophiquement assise. Il traitait d'un point de vue fort élevé la polémique de journal.

Mais il avait besoin d'un secrétaire intelligent, qui fît la chasse à ses germanismes et assouplît un peu ses longues périodes tudesques.

Philarète lui devint donc fort utile.

D'Eckstein n'aurait reculé devant aucun sacrifice pour le conserver près de lui. Malheureusement le jeune homme avait la politique en horreur. Il échangea bientôt sa position contre une place analogue chez un écrivain plus littéraire, M. de Jouy.

Rédacteur du *Constitutionnel*, et par cela même enragé libéral, l'auteur de *Fernand Cortez* ne comprenait pas que le fils d'un ancien membre de la Convention affichât en matière politique une telle indifférence.

— Vous perdez votre avenir, lui disait-il.

En effet, M. Chasles n'a pas eu d'avenir

au point de vue envisagé par M. de Jouy.

Constamment il a refusé d'accepter un rôle dans le drame fougueux de l'opposition radicale. Sous le règne de Louis-Philippe, où il était en passe d'arriver à tout, jamais on ne l'a vu solliciter des collèges électoraux un mandat pour soutenir la betterave ou le fer national. Il n'a pas donné au journalisme un seul premier-Paris.

Cette réserve ne peut obtenir assez d'éloges.

Homme de lettres, rien qu'homme de lettres, c'est superbe! et, disons-le, par le temps qui court, c'est rare!

D'abord secrétaire de M. de Jouy, Philarète Chasles monte ensuite au grade de collaborateur anonyme. Une part notable de l'esprit et des finesses qui se trouvent dans *l'Ermite en province* doit être mise au compte particulier de notre écrivain.

Il composa l'opéra des *Athéniennes* avec son patron.

Presque en même temps nous le voyons débiter à la *Revue philosophique* par des articles intitulés : *Coup d'œil sur les poètes anglais*. Il y fait preuve d'une érudition très variée, et déploie déjà dans ce coup d'essai les grâces agaçantes de son esprit.

Ces qualités peu communes attirent l'attention sur Philarète Chasles.

Le public est ravi de trouver chez un historien littéraire une langue poétique et un style plein de couleur, surprise à laquelle ne l'avaient point habitué les œuvres de Suard et de Lally-Tollendal.

En 1824, Philarète traduit un livre de Jérémie Bentham : *Essai sur la situation politique de l'Espagne*, et remporte une couronne académique pour un *Éloge de de Thou*.

Ce succès l'encourage.

Il fait paraître, six mois après, la *Fiancée de Bénarès, Nuits indiennes*, œuvre étrange, poème mêlé de récits en prose. « Un vrai poème de la Restauration, dit Champfleury, que je salue respectueuse-



ment dans les boîtes des bouquinistes, mais que je n'ouvre pas. »

Philarète Chasles publie, en outre, les *Lettres d'un Voyageur américain*<sup>1</sup>, puis un *Résumé de l'Histoire de la Suisse*, ouvrage commandé par un libraire, et que nous n'enregistrons que par un scrupule d'exactitude.

Le 25 août 1828, il partage avec Saint-Marc Girardin une nouvelle couronne académique, et tous deux entrent aux *Débats*.

Duviquet prenait alors sa retraite.

Le feuilleton dramatique échet à Phila-

<sup>1</sup> Traduction de l'anglais.

rète, à l'exception des comptes rendus de la Comédie-Française, confiés à Lesourd. Cette combinaison ne fut pas de longue durée. Les décevirs, Chasles et Lesourd, furent remplacés par l'autocrate Janin.

Cependant Véron venait de fonder la *Revue de Paris*.

Alors, comme à présent, Fontanarose avait la manie des concours. Il en imagina un pour fêter la naissance de son recueil; les deux lauréats furent MM. Chasles et Ternaux.

Et la petite presse de s'égayer à ce sujet.

« La *Revue*, disait-elle, est une bour-

geoise économe ; elle se contente d'un châle Ternaux. »

Philarète, esprit fécond, producteur infatigable , devient la providence des *Revue*s ; Buloz l'attache à sa rédaction pour corriger les défectueuses traductions de l'anglais qu'il a commandées avant de le connaître.

« Cela ne vous empêche pas, lui dit-il, de m'apporter autant d'articles originaux que bon vous semblera. »

Le talent de M. Chasles, très-goûté à la *Revue des Deux-Mondes*, contribua beaucoup à enrichir le Suisse Buloz , propriétaire d'un recueil , où il est incapable d'écrire une ligne , et où il ne sait fourrer

que ses rancunes, rédigées par des écrivains-laquais à ses gages.

En 1835, Philarète Chasles fut attaché par M. William Duckett à la *Chronique de Paris*<sup>1</sup>.

Il eut le tort d'y consacrer son premier article à une appréciation des œuvres de Balzac, fort injuste, selon nous, en ce sens que les défauts d'un écrivain de ce génie doivent trouver grâce devant le nombre de ses qualités.

« Nous déplorons, dit-il, son intarissable

<sup>1</sup> Tous les quinze jours, il y donna une revue littéraire assez piquante, signée AL. DE C. Cette revue, sous forme de lettre, s'adressait à M. Willibuld B..., à Édimbourg.

parlage et la ponte infatigable de ces romans et de ces contes qui éclosent par centaines, bons, mauvais, excellents, médiocres, admirables ou nuls. »

Plus loin il révèle qu'*Eugénie Grandet* n'est que l'imitation d'un roman publié à Édimbourg, *the usurgr's Danghter*, la *Fille de l'usurier*. Du reste, il avoue que Balzac a fait mieux que l'original : « Son imagination est plus vive, plus rapide, plus chaude, sa manière plus incisive. »

Il conclut en raillant les prétentions nobiliaires de l'auteur. « N'oublions pas, écrit-il, que la famille des Balzac est identique à celle des d'Entragues. »

Aussi, quand, vers le milieu de l'année

suivante, l'auteur du *Père Goriot* devint propriétaire de la *Chronique*, il se hâta de signifier au critique anglo-français son congé, de la façon la moins polie, dit l'histoire.

Vers la même époque, Philarète Chasles épousa la baronne de Presles.

Le journal des *Débats* lui avait créé de magnifiques relations, et l'on peut dire qu'il doit sa fortune à la feuille doctrinaire.

Un compte rendu élogieux de plusieurs ouvrages de M. Guizot valut à Philarète Chasles une excellente place à la bibliothèque Mazarine. Il en est aujourd'hui le second conservateur, avec un traitement

de six mille francs et son logement à l'Institut.

En 1841, la protection du ministre lui donne la chaire instituée au collège de France pour l'enseignement des langues et des littératures d'origine germanique.

Mais une pierre d'achoppement se rencontre.

Philarète a négligé jusqu'alors de se pourvoir du moindre titre universitaire. Il n'est pas même bachelier ès lettres.

Une dispense spéciale lui permet d'acquérir, dans le cours de la même journée, les diplômes de bachelier, de licencié et de

docteur à la Faculté des lettres de Paris <sup>4</sup>. Il ouvre ses leçons en 1842, au milieu d'une foule innombrable, attirée là par sa renommée d'écrivain.

Depuis cette époque, le cours du célèbre professeur est assidûment suivi par beaucoup de femmes élégantes.

Philarète Chasles se met en frais pour ces gracieuses écolières.

Sa physionomie vive, spirituelle, encore jeune, malgré ses cinquante-sept ans, ses

<sup>4</sup> Des professeurs, entre autres Saint-Marc Girardin, furent nommés extraordinairement pour interroger cet illustre candidat. Philarète Chasles fut bachelier à onze heures, licencié à deux heures et docteur à cinq heures. On lui passa le thème grec et les vers latins.



cheveux toujours noirs, la distinction avec laquelle il porte le frac, tout relève admirablement le charme poétique de sa parole.

Une dame conduit un jour sa toute jeune fille au collège de France.

Elle lui a recommandé de prendre des notes. L'enfant ne quitte pas son crayon. Sa mère, à la fin du cours, jette les yeux sur le cahier. Qu'y voit-elle ?

**Le portrait de Philarète Chasles !**

« Ah ! que veux-tu, maman, dit la petite fille, je n'aurais pu écrire tout son esprit ; mais je le retrouve sur sa figure. »

**Il n'y a plus d'enfants.**

Quoi qu'il en soit, M. Sainte-Beuve n'a jamais obtenu pareil triomphe.

Notre professeur arrive à son cours sans avoir préparé ses leçons. Il se borne à prendre coup sur coup trois ou quatre tasses de café noir, et se fie ensuite à ses vastes connaissances, à son esprit, à sa verve.

La méthode n'est pas sa qualité dominante.

Il se laisse gouverner par la fantaisie et par le caprice, qui donnent à sa parole tout le mérite de l'impromptu ; il promène son auditoire à travers tous les âges, tous les pays, tous les grands noms, toutes les grandes choses, sans que jamais l'attention

se fatigue, sans que la curiosité se rebute. Ses harangues abondent en tours piquants; son esprit est plein de coquetteries félines, de traits inattendus.

Mais il outre parfois la séduction de ses manières et tombe dans l'afféterie.

On comprend sans peine qu'avec cette organisation brillante, mais incomplète, Philarète Chasles n'ait jamais fait un livre. Si intéressants et si instructifs que soient ses ouvrages, ils n'ont de valeur que par les détails, ils ne sont estimés que comme fragments.

Ces fragments, dont il a fait des volumes, ont été publiés partout, dans les

*Débats*, — dans la *Revue de Paris*, — dans la *Revue des Deux-Mondes*, — dans la *Revue britannique*, — dans la *Revue encyclopédique*, — dans le *Miroir*, — la *Pandore*, — le *Mercur*e du dix-neuvième siècle, — la *France chrétienne*, — le *Courrier français*, — le *Dictionnaire de la conversation*, etc.

Il les a réunis sous le titre général d'*Études de littérature comparée*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voici les divers ouvrages de la collection : *Études sur l'Allemagne*, — *Études sur l'Amérique*, — *Études sur l'Angleterre au dix-neuvième siècle*, — *Études sur l'antiquité*, — *Cromwell*, — *Études sur le dix-huitième siècle en Angleterre*, — *Études sur l'Espagne*, — *les Hommes et les Mœurs au dix-neuvième siècle*, — *Études sur le moyen âge*, — *Études sur le seizième siècle en France*, — *Shakspeare*, — *Marie Stuart* — et l'*Arétin*. Ce bagage littéraire s'augmente d'une traduction d'Horace, — d'une traduction des œuvres de Paul Richter,

Le talent de M. Philarète Chasles n'est pas précisément un talent de critique, c'est plutôt un talent d'historien littéraire.

« Le poète d'outre-Rhin qui l'a appelé *initiateur*, dit Champfleury, a trouvé le vrai mot. Toujours en quête d'un nom nouveau, interrogeant les deux mondes, se tournant vers le Nord et ne méprisant pas le Midi, quittant l'Allemagne pour l'Italie, l'Espagne pour l'Angleterre, restaurant les grandes figures et caressant avec amour le doux pastel de Lamb, fouillant dans les ruines de Pompéi et dans les

— de la thèse que M. Chasles a soutenue pour le doctorat ès lettres : *De teutonicis latinisque linguis*, — enfin d'une autre thèse passée pour l'obtention du même grade et qui a pour titre : *De l'autorité historique de Flavius Josèphe*.

cabanes à peine construites de l'Amérique, on ne peut lui refuser ce titre d'*initiateur*, titre glorieux, en ce qu'il appartient à Philarète Chasles seul en France. »

Les ennemis de notre écrivain l'ont accusé de nombreux plagiats.

C'était inévitable, en raison même du filon littéraire qu'il exploite. On n'instruit jamais les hommes sans faire naître dans leur âme un sentiment d'ingratitude et de jalousie qui les porte à dénigrer leur maître.

M. Cherbuliez <sup>1</sup> prétend que les *Études*

<sup>1</sup> *Revue critique* (juillet 1851), pages 209 et suivantes.

*sur les mœurs et la littérature des Anglo-Américains* sont la reproduction à peine modifiée d'articles de l'*Edimburg Magazine*. A l'appui de son dire, il ne cite que dix lignes de considérations philosophiques sur l'imagination, et cela peut fort bien être considéré comme une réminiscence.

Qui veut trop prouver ne prouve rien.

Si M. Chasles a signé les *Souvenirs d'un Médecin*, de Samuel Warron, il n'a pas tû le nom de l'auteur original d'un livre qu'il a, du reste, complètement transformé.

Jamais il ne s'abandonne à une traduc-

tion servile; toujours il améiioie, développe ou réfute.

Les seuls plagiats qu'il ait à se reprocher sont des *plagiats à rebours*, comme il le dit finement lui-même; car il lui est arrivé cent fois de donner pour des traductions des articles de son cru, innocente supercherie qu'Alexandre Dumas n'eût jamais faite!

On n'a pas seulement attaqué la délicatesse littéraire de Philarète Chasles, on a mis en jeu sa personne.

De bonnes âmes sont venues nous dire: Il n'a pas d'ordre; il est toujours en guerre avec ses éditeurs et ses directeurs. Quand on lui fait des avances d'argent,



il faut attendre sa prose pendant des mois, pendant des années entières. Personne comme lui n'a le *chic* de la copie soufflée, c'est-à-dire du manuscrit présentant l'apparence de plusieurs feuilles d'impression, tandis qu'il en contient à peine une seule.

Un féroce bourgeois nous écrit :

« Puisque vous devez publier l'histoire de Philarète Chasles, n'oubliez pas d'apprendre au public que j'ai le malheur d'être au nombre de ses créanciers, » etc.

Tout beau, messieurs !

Entendons-nous, de grâce, et que ceux qui voudraient nous accuser d'avoir deux

poils et deux mesures tournent sept fois la langue dans leur bouche avant de proférer cette sottise.

M. Chasles est-il un forban de lettres, un critique sans conscience, un réformateur, un tribun?

L'avez-vous vu battre monnaie avec le talent des jeunes écrivains, traduire ses rancunes en calomnies littéraires, prêcher le saint-simonisme, le fouriérisme, le communisme?

A-t-il jamais attaqué l'ordre, la religion, la morale?

Où sont les principes qu'il a combattus? où sont les ruines qu'il a faites?

Ce n'est point un homme de bouleversement, ce n'est point un apôtre de mensonge, et nous n'avons pas à lui arracher de masque.

Donc, il nous est interdit de franchir le seuil de sa vie privée. .

Nous trouvons M. Pichot coupable, lorsqu'il publie dans la *Revue britannique* certains détails intimes et scandaleux; nous condamnons formellement M. Buloz lorsqu'il raconte dans son recueil des histoires de *prime* et de *recors*, que personne ne demande à connaître.

Le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* a provoqué un article sanglant,

expédié par son ennemi à la *Gazette russe*.

Nous aurons la générosité de ne point le reproduire.

M. Chasles a des dettes, il n'en disconvient pas; mais il offre de prouver que sa mauvaise situation pécuniaire tient à ce qu'il a liquidé, depuis dix ans, plus de cinquante mille francs de créances pour affaires de famille.

A cela personne n'a rien répondu.

Toutes ces querelles sont affligeantes.

N'en déplaise à MM. Pichot et Buloz, nos sympathies sont acquises à l'homme

qu'on attaque de cette odieuse façon.

Les sots vont dire que M. Philarète Chasles est de nos amis; les sots auront tort : nous n'avons jamais eu l'honneur de parler à l'illustre écrivain; nous ne connaissons personne qui lui touche de près.

Le professeur a un fils, dont les débuts littéraires n'ont pas été sans éclat. M. Émile Chasles est une des colonnes de la *Revue contemporaine*.

Quant à Philarète, il continue de travailler et de produire sans relâche, malgré le dénigrement des méchantes langues et les perfides insinuations des envieux.

Il se repose de l'étude par les voyages, car les voyages sont pour lui une source d'études nouvelles.

Dernièrement, il se promena sur les bords du Rhin et fit des cours publics en Prusse.

M. Chasles est l'homme le plus distrait de France et de Navarre. Il rendait des points au duc de Brancas, ce type original de la Bruyère.

L'autre soir, il se fait ramener à l'Institut en voiture de place, et oublie de payer le cocher.

Celui ci tout naturellement stationne à la porte, y reste jusqu'à minuit, et ré-

veille à grands coups de marteau la maison qui dort, afin de réclamer neuf heures de cabriolet.

Philarète affectionne particulièrement ce genre de véhicule.

Comme on disait jadis : « Balzac et sa canne, » on dit aujourd'hui : « Chasles et son cabriolet. » L'un ne va jamais sans l'autre.

**FIN.**

Je vous remercie beaucoup, Monsieur, de souvenir aimable  
qui me remet en relations avec vous. J'ai eu le  
malheur de perdre récemment mon père: le article  
que je vous envoie par la voie, et qui est d'une extrême  
et ~~propre~~ propre que vous voudrez bien compter sur moi. Agréés  
en attendant mes salutations amicales et mes remerciements  
sincères.

M. V. Janson, rue Dauphine, 16, Paris.

Charles.





**VIENT DE PARAÎTRE**

---

**HISTOIRE-MUSÉE**

DE LA

**RÉPUBLIQUE FRANÇAISE**

DEPUIS

L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES JUSQU'A L'EMPIRE

PAR

**AUGUSTIN CHALLAMEL**

ACCOMPAGNÉE

DES ESTAMPES, COSTUMES, MÉDAILLES,  
CARICATURES, PORTRAITS HISTORIÉS ET AUTOGRAPHES  
LES PLUS REMARQUABLES DU TEMPS

---

**TROISIÈME ÉDITION**

---

Le succès qui a accueilli les deux premières éditions de ce livre pourrait, à la rigueur, nous dispenser d'entrer dans de nouvelles explications sur l'intérêt des matières qu'il traite et

sur l'importance des nombreux documents qu'il contient; mais il nous a semblé qu'il ne serait pas hors de propos aujourd'hui de dire quelques mots sur la pensée de l'auteur, sur le plan qu'il a suivi et sur les motifs qui doivent faire, à notre avis, désirer en ce moment une réimpression de cet ouvrage.

*L'Histoire-Musée de la République française* n'est pas, à proprement parler, une histoire de la République, c'est-à-dire un récit plus ou moins détaillé des événements publics groupés et appréciés suivant la passion politique, le système ou l'école philosophique de l'auteur; elle n'est pas non plus, comme on pourrait le penser, un simple recueil de documents, plutôt fait pour les écrivains que pour les lecteurs; elle tient à la fois de ces deux genres de livres; plus impartiale et moins solennelle que les narrations des historiens, en ce qu'elle se borne, la plupart du temps, à exposer les circonstances dans lesquelles se sont produits les lettres, les dessins, les emblèmes, les caricatures, dont elle retrace et conserve l'image exacte comme autant de

monuments des luttes des partis, elle est moins sèche aussi et plus instructive qu'une simple collection de pièces, parce que, en guidant le lecteur par un récit rapide des faits qui relient entre elles ces productions si diverses de l'esprit français pris sur le fait dans le moment où la surexcitation des passions de parti lui donne l'essor le plus énergique, elle met l'observateur intelligent à même d'en déduire des enseignements utiles.

On pourrait dire que l'*Histoire-Musée de la République française* est la chronique du mouvement quotidien de l'esprit français pendant la Révolution.

Quant à l'opportunité du moment choisi pour cette réimpression, nul ne contestera qu'elle ne saurait se produire plus à propos que dans ces temps de calme si favorables à la méditation, ces temps où les esprits sérieux aiment à chercher dans l'étude impartiale du passé la raison d'être du présent et la leçon de l'avenir.

## CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

*L'Histoire-Musée de la République française*, par AUGUSTIN CHALLAMEL, formera deux volumes grand in-8 jésus.

550 gravures sur acier et sur bois, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 72 livraisons à 25 cent., et en 12 séries\*brochées à 1 fr. 50 cent.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte, avec gravures, plus *deux gravures* sur acier ou sur bois, tirées à part, ou une gravure et un autographe.

**Prix de la livraison, 25 centimes**

LES PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE

**ON SOUSCRIT A PARIS**

**CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

RUE GUÉNÉGAUD, 15

**Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.**

LES  
**CONTEMPORAINS**

JOURNAL CRITIQUE ET BIOGRAPHIQUE

---

EUGÈNE DE MIRECOURT, RÉDACTEUR EN CHEF

---

**BUREAUX A PARIS, RUE COQ-HÉRON, 5**

---

Une publication qui, depuis trois ans, n'a pas vu le succès se ralentir pour elle, vient aujourd'hui prêter son titre au journal que nous annonçons.

M. EUGÈNE DE MIRECOURT sera le rédacteur en chef de ce journal.

Tôt ou tard, l'auteur de tant de volumes, — loués sans restriction par les uns, impitoyablement dénigrés par les autres, — devait prendre rang dans la presse militante.

L'heure est venue pour lui de se défendre, en allant chercher sur leur terrain même les ennemis discourtois qui le poursuivent de leurs attaques.

**LES CONTEMPORAINS**, — ce titre engage.

Il annonce nécessairement une feuille toute d'actualité, palpitant, respirant en quelque sorte avec le siècle, et à laquelle il suffira de tâter le pouls, si l'on veut apprendre comment se porte le monde littéraire et comment se porte le monde qui ne l'est pas.

Toutes les richesses biographiques restées intactes dans le portefeuille de M. **EUGÈNE DE MIRECOURT**, et que le cadre restreint de ses volumes ne lui permet pas d'employer, trouveront ici leur place, en donnant le complément de son œuvre.

Critiques originales, nouvelles de bonne source, échos et bruits de la ville, anecdotes vivantes; portraits tantôt sérieux, tantôt grotesques, mais toujours ressemblants; cuisine mystérieuse des journaux, des revues, des théâtres, des académies; histoire complète de l'époque, écrite jour par jour avec vérité, discernement, conscience : — voilà ce qu'annonce le journal nouveau.

Quant à la polémique, — plus ses adversaires seront violents et grossiers, — plus M. **EUGÈNE DE MIRECOURT** s'affermira dans la résolution d'être calme, convenable et de bon goût.

---

Le journal **LES CONTEMPORAINS** paraîtra toutes les semaines, le mardi (52 numéros par an).

---

Le premier numéro a paru le mardi 6 janvier  
1857.

**On s'abonne à Paris, rue Coq-Héron, 5.**

---

LE JOURNAL LES CONTEMPORAINS SE VEND

**CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE,**

15, RUE GUÉNÉGAUD,

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX

ET CHEZ

TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

---

**UN NUMÉRO : TRENTE CENTIMES**

**PRIX DE L'ABONNEMENT**

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Trois mois : 5 fr. — Six mois : 10 fr. — Un An : 18 fr.

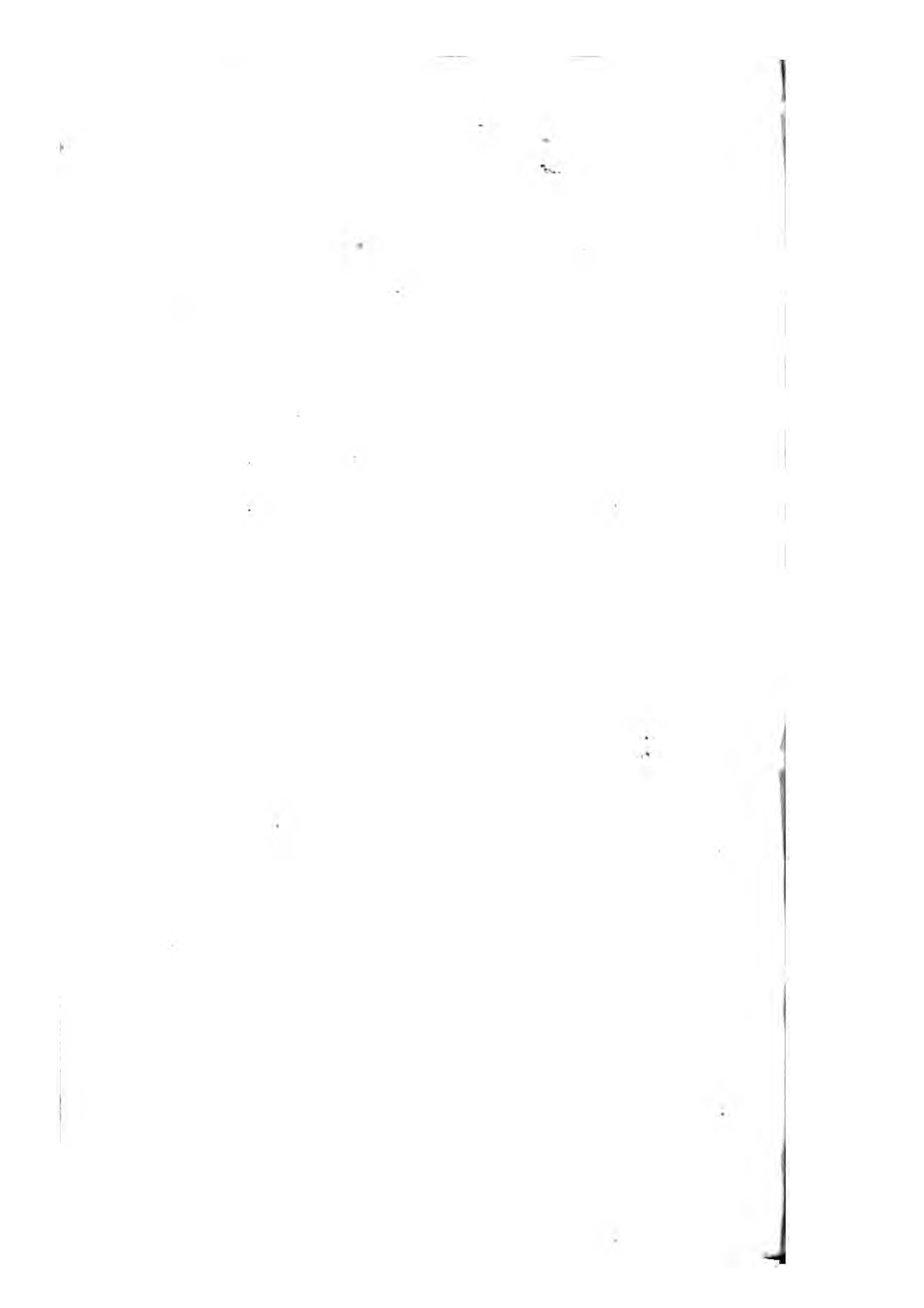
ÉTRANGER, — le port en sus selon les pays.

---

*Le journal LES CONTEMPORAINS sera envoyé gratuitement, comme essai, à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*

Pour le prix de l'abonnement, envoyer une valeur sur Paris — ou un MANDAT SUR LA POSTE à M. le Directeur du journal **les Contemporains**, rue Coq-Héron, 5. (*Affranchir.*)





**MICHELET**

**EN COURS DE PUBLICATION**

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

**MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS**

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.  
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

**OUVRAGE TERMINÉ**

**CONFESSIONS DE MARION DELORME**

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.  
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

PARIS. — Imp. de DUBUISSON et C<sup>e</sup>. rue Coq-Héron, 5.





*Carey, del. sc.*

*Imp. de Mouton n. 67. r. S<sup>t</sup> Jacques Paris.*

## MICHELET

by par G HAVARI

LES CONTEMPORAINS

---

# MICHELET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

---

PARIS

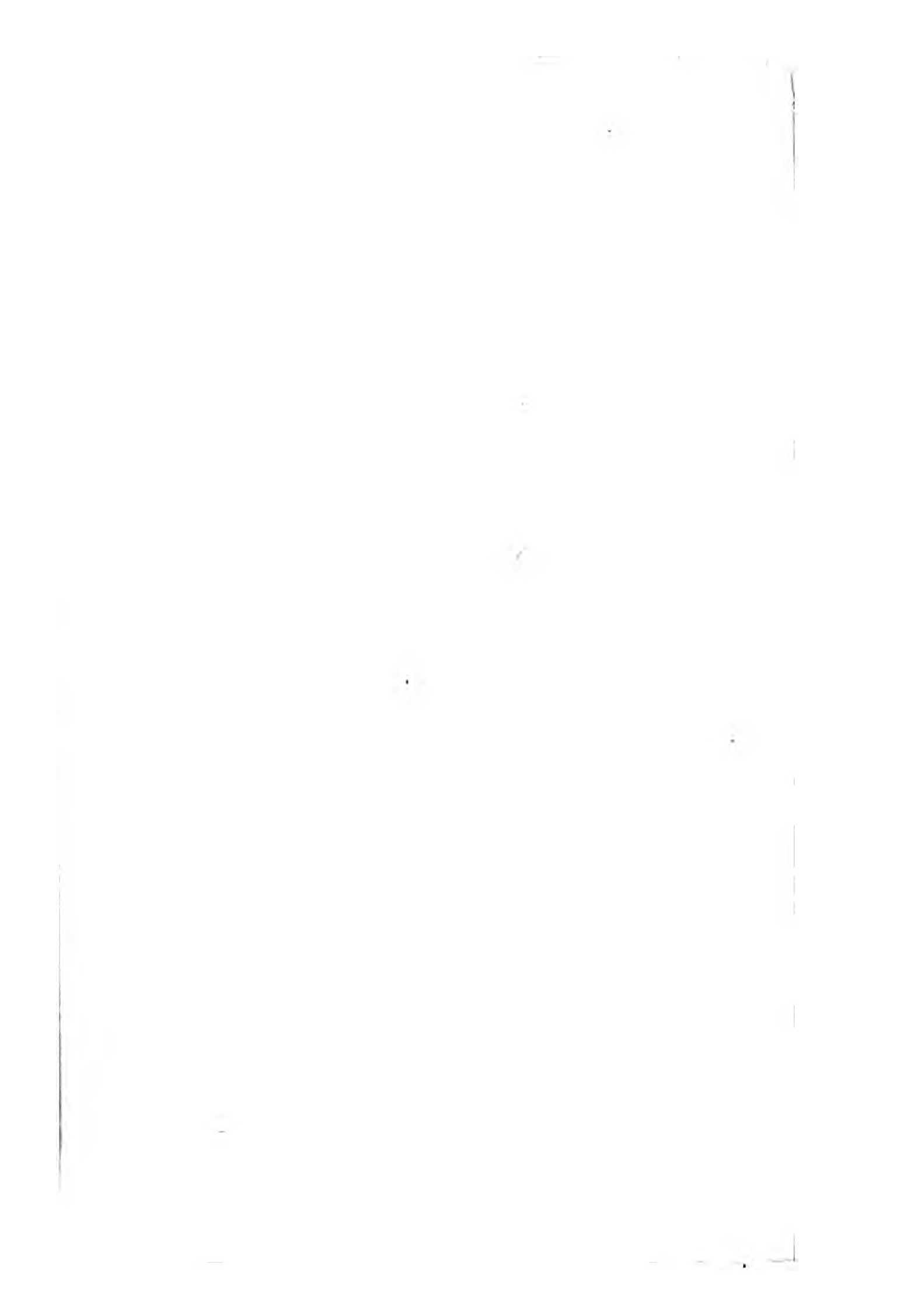
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

---

1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction.  
et de reproduction à l'étranger



## AVIS AUX SOUSCRIPTEURS

---

La biographie de Michelet commence une collection et une série nouvelles, et porte le chiffre 81.

Par suite de nouveaux arrangements stipulés entre l'auteur et l'éditeur des *Contemporains*, la publication se divise en séries de vingt volumes chacune.

Chaque série forme cinq tomes.

En conséquence, la première col-



lection de la galerie contemporaine de M. Eugène de Mirecourt renferme QUATRE - VINGTS VOLUMES et forme VINGT TOMES de bibliothèque. Les deux derniers volumes de cette collection, *complètement* inédite, sont les Notices consacrées à Philarète Chasles et à Mérimée. La Notice de Philarète Chasles (n<sup>o</sup> 79) et celle de Mérimée (n<sup>o</sup> 80) paraîtront dans le courant d'avril.

GUSTAVE HAVARD.

---

## MICHELET

---

Voici un des hommes qui, par leurs allures semi-voltairiennes, semi-démagogiques, et par leur confiance exagérée dans la raison, — cette pauvre raison humaine, dont ils se montrent si fiers, et qui, sans le bâton de la foi, trébuche à chaque pas! — voici, disons-nous, un des hommes qui ont le plus contribué à la démoralisation politique et religieuse de ce siècle.

Encore une idole à renverser de son piédestal; encore un de leurs fétiches à briser !

Le grand-père paternel du héros de cette histoire était maître de musique à Laon.

Vers la fin de la Terreur, il réalisa le peu de fortune qu'il possédait, vint à Paris, et sollicita pour son fils aîné un emploi à l'imprimerie des assignats.

Tous ceux qui avaient à leur disposition quelque numéraire s'empressaient alors d'acheter à vil prix force biens nationaux.

Cette spéculation parut à notre professeur de musique aussi déloyale que honteuse.

Il en chercha une plus honnête.

La République, après avoir fabriqué pour neuf milliards de papier-monnaie, fit tout simplement banqueroute.

Au mois de mars 1796, la presse aux assignats fut brisée, juste au moment où le jeune imprimeur picard, qui aidait à la desservir, venait de prendre femme. On tint conseil, et l'on consacra toutes les ressources apportées de province à l'achat d'un matériel typographique, dont la direction lui fut confiée.

Pour obtenir ce matériel à meilleur prix, on le paya comptant.

Une sœur du nouveau marié sacrifia sa dot, et un frère cadet renonça généreusement à sa part d'héritage.

Si l'on en croit les renseignements autobiographiques, transmis par Michelet lui-même, ce désintéressement héroïque était de tradition dans la ligne ascendante.

« Les deux familles dont je procède, dit notre historien, l'une picarde et l'autre ardennaise, étaient originellement des familles de paysans, qui mêlaient à la culture un peu d'industrie.

» Ces familles étaient fort nombreuses, — douze enfants, dix-neuf enfants.

» Une grande partie des sœurs et des frères de mon père et de ma mère ne voulurent pas se marier, pour faciliter l'éducation de quelques-uns des garçons que l'on mettait au collège.

» Premier sacrifice que je dois noter.

» Dans ma famille maternelle particulièrement, les sœurs, toutes remarquables par l'économie, le sérieux, l'austérité, se faisaient les humbles servantes de messieurs leurs frères, et, pour suffire à leurs dépenses, elles s'enterraient au village.

» Plusieurs, cependant, sans culture, et dans cette solitude sur la lisière des bois, n'en avaient pas moins une très fine fleur d'esprit. J'en ai entendu une bien âgée qui contait les anciennes histoires de la frontière aussi bien que Walter Scott.

» Ce qui leur était commun, c'était une grande netteté de sens et de raisonnement.

» Il y avait là force prêtres dans les cousins et parents, des prêtres de diverses sortes, mondains, fanatiques ; mais ils ne dominaient pas. Nos judicieuses et sévères demoiselles ne leur donnaient pas la moindre prise. Elles racontaient volontiers qu'un de nos grands oncles, du nom de Paillart ou de Michaud, avait été brûlé jadis pour avoir fait certain livre (1). »

Grâce au progrès des lumières, Jules Michelet, petit-neveu de ce galant homme, a imprimé toutes ses œuvres sans risque, et sans craindre le fagot.

L'imprimerie de la famille Michelet oc-

(1) Préface de l'ouvrage intitulé *le Peuple*.



cupait le chœur d'une ancienne église de religieuses.

Nous ne cherchons aucun rapprochement puéril ; mais on peut dire que l'enfant qui reçut le jour sous ces voûtes profanées porte au front la marque originale du lieu qui abrita son berceau.

Lui aussi est un temple dévasté.

Sur ce beau génie qui chantait, à ses débuts dans la carrière, l'hymne solennel de la foi, vint tout à coup s'abattre un souffle destructeur.

Michelet a déserté l'autel du spiritualisme pour aller s'agenouiller devant la déesse Raison.

Comme beaucoup d'autres, hélas ! il s'est voué au culte de la matière ; il a



cédé à cet esprit de vertige qui pousse la vieille Europe aux abîmes.

Jules Michelet vint au monde le 21 août 1798.

L'établissement typographique de son père se maintint dans une situation assez heureuse tant que dura le régime de la liberté absolue, c'est-à-dire jusqu'au 18 brumaire.

Débats politiques sans fin, querelles de partis, nouvelles de l'armée, tout contribuait à offrir chaque jour de nouveaux aliments aux presses innombrables qui existaient alors.

Mais, vers 1800, la suppression des journaux fut proclamée sur toute la ligne.

Quand le journalisme meurt, les typographes sont malades.

On laissa par tolérance à Michelet père l'autorisation d'imprimer une seule gazette; encore ne traitait-elle que des questions ecclésiastiques. Il soutint l'entreprise à grands frais; puis, au moment où cette feuille commençait à réussir, on lui en retira le privilège « pour le donner, dit son fils, à un prêtre que Napoléon croyait sûr et qui le trahit bientôt. »

Le pouvoir, en 1810, fit une autre levée de boucliers contre la presse.

Il l'enferma dans des limites excessivement restreintes, et jugea convenable de l'organiser en monopole, au profit d'un

petit nombre d'imprimeurs, dévoués au ministère de la police.

Michelet père, déjà ruiné à demi, le fut alors complètement.

Un beau matin, il reçoit la visite d'un personnage à la voix pateline, aux formes sucrées, qui lui annonce que Sa Majesté l'empereur et roi vient de réduire à soixante le nombre des imprimeurs de sa bonne capitale.

On conserve les gros, rien de plus simple.

Quant aux petits, on les supprime, et Michelet père est au nombre des petits.

L'indemnité qu'on lui accordait, si l'on en croit toujours les détails que son fils

nous donne, était à peu près sur le pied de quatre sous à quatre francs.

Que faire ? Le seul parti possible est celui de la résignation.

Comme le typographe a des dettes, il se décide, pour faire honneur à ses engagements, à imprimer quelques ouvrages dont la propriété lui appartient. Le décret impérial permet cette échappatoire.

D'ouvriers, il n'y en a plus.

Tout l'ouvrage doit se faire en famille.

Appelé continuellement au dehors par des embarras financiers, des arrangements à prendre ou des délais à obtenir, le chef de la maison ne peut pas lui-même s'occuper de la besogne.

Sa femme malade se fait brocheuse, coupe et plie.

Jules, qui entre dans sa douzième année, lève la lettre et compose.

Le vieux grand père, pauvre artiste qui regrette son violon, se met, à soixante-quinze ans, au dur labeur de la presse à bras.

Dans la catégorie d'ouvrages qu'il leur est permis de publier, Jules ne trouve pas grande matière au développement de son intelligence.

Pour la plupart, ce sont des recueils de calembours, de facéties, de coq-à-l'âne, de charades ou d'acrostiches, déplorables échantillons de cette littérature de paco-

tille, qui s'étale dans les boîtes du bouquiniste, sur le parapet des quais.

De nos jours encore, ceci forme, avec le *double Liégeois* et l'imagerie de Pellerin, tout le contenu de la balle du colporteur, dans notre France civilisatrice et amie des lettres.

Alors, comme aujourd'hui, ces pauvretés se vendaient le mieux du monde. Elles faisaient vivre la malheureuse famille.

Debout devant sa casse, notre futur historien, dont une besogne machinale n'entrave pas l'imagination, se laisse aller à des rêveries continuelles.

Tandis que ses doigts, pauvres doigts d'enfant, tout gercés de crevasses pendant la saison froide, rassemblent les let-

tres de plomb, sa tête médite et pense.

Plus ses romans personnels s'animent dans son cerveau, plus sa main est vive, plus la lettre se lève avec rapidité.

Jules ne sait rien encore, sauf un ou deux mots de latin que lui apprend un vieux libraire, ex-pédagogue de campagne, grand ami de Vaugelas et des doctrines de 93.

Mais c'était un homme taillé sur l'antique.

Ennemi des émigrés, il en avait sauvé neuf de la hache des terroristes, et cela au péril de sa propre existence.

Les heures que Jules passait à étudier auprès de lui étaient ses heures de récréation. Il regagnait ensuite l'atelier



silencieux, où il n'avait d'autre compagnie que celle de son aïeul, occupé à faire gémir la presse de ses mains tremblantes.

Trois volumes lui tombèrent alors entre les mains, une *Mythologie*, un *Boileau* et une *Imitation de Jésus-Christ*.

Ce dernier livre fut pour lui toute une révélation.

Jusqu'alors, il avait été élevé dans la plus profonde ignorance des idées religieuses. Son père ne disait jamais « Dieu, » mais « la Providence, » ou bien « l'Être suprême, » comme Maximilien Robespierre.

Nous devons même dire que le brave imprimeur connaissait beaucoup plus Apollon et Jupiter que Jésus-Christ.



« Et voilà que dans ces pages (nous citons les propres paroles de Michelet) j'aperçois tout à coup, au bout de ce triste monde, la délivrance de la mort, l'autre vie et l'espérance !

» La religion, reçue ainsi et sans intermédiaire humain, fut très forte en moi. Elle me resta comme une chose mienne, chose libre, vivante, si bien mêlée à ma vie, qu'elle s'alimenta de tout, se fortifiant sur la route d'une foule de choses tendres et saintes dans l'art et la poésie, qu'à tort on lui croit étrangères.

» Comment dire l'état de rêve où me jetèrent ces premières paroles de *l'Imitation*? Je ne lisais pas, j'entendais, comme si cette voix douce et paternelle se fût

adressée à moi-même. Je vois encore la grande chambre froide et démeublée. Elle me parut vivement éclairée d'une lueur mystérieuse. Je ne pus aller bien loin dans le livre, ne comprenant pas le Christ, mais je sentis Dieu. »

Ce n'est pas nous qui rédigeons ces lignes.

Avions-nous tort de dire tout à l'heure que l'âme de Michelet eût été un sanctuaire, sans les pernicieuses influences du matérialisme ?

Echo des pures et saintes impressions de l'enfance, le passage qu'on vient de lire est empreint de ce profond sentiment religieux dont les grands cœurs seuls sont capables.

L'existence de Jules s'écoulait ainsi, laborieusement occupée, et nourrie de pensées fortes et graves.

Chaque matin, avant de se rendre au travail, il allait régulièrement chez son vieux maître, qui lui faisait traduire quelques vers d'Ovide ou de Virgile, et lui corrigeait les thèmes ou les versions qu'il écrivait le soir, après la leçon de musique donnée par le grand-père.

Or, celui-ci n'était pas à beaucoup près aussi content de son élève que le professeur de latin.

La notation quasi-algébrique de la langue musicale rebutait Jules. Il finit par renoncer à vaincre des difficultés qu'il trouvait insurmontables.

En attendant, la gêne devenait tous les jours plus grande au foyer domestique, et les faibles ressources de l'indemnité s'épuisaient.

Pour comble de malheur, la mère de notre héros tomba gravement malade.

Jules ne se livrait à aucune promenade, à aucun plaisir. Seulement, il allait de temps à autre parcourir les salles du *Musée des monuments français*, fondé en 1794 par Alexandre Lenoir, dans le couvent des Petits-Augustins (1), et détruit au retour des rois de la branche aînée.

« Je remplissais, dit-il, ces tombeaux de mon imagination ; je sentais ces morts à travers les marbres, et ce n'était pas

(1) Aujourd'hui Ecole des beaux-arts.

sans quelque terreur que j'entrais sous les voûtes basses où dormaient Dagobert, Chilpéric et Frédégonde. »

Un ami de la famille proposa de faire entrer le jeune Michelet à l'imprimerie impériale.

C'était assurer son pain ; mais c'était probablement aussi arrêter à jamais l'essor de son intelligence. Toutes les facultés de l'esprit se révélaient, chez le jeune homme, si actives et si fécondes en promesses, que ses parents reculèrent devant la perspective de le réduire à la condition de simple ouvrier. Cette famille, déjà si près de la misère, trouva moyen de s'imposer encore de nouveaux sacrifices, et Jules fut mis au collège Charlemagne.

Il avait quatorze ans.

Sa force en latin lui permettait de suivre la classe de rhétorique; mais il ne savait pas un mot de grec, et jamais son vieux pédagogue ne lui avait enseigné l'art d'aligner des syllabes brèves et longues en forme d'hexamètres ou de pentamètres.

Cette infériorité relative le fit reléguer en troisième, où il arriva bientôt, du reste, à tenir le premier rang sur tout le programme universitaire.

Jules trouva chez son professeur sympathie et encouragement.

Mais, chez ses condisciples, ce fut autre chose. On lui fit payer ses succès par

des déboires sans nombre et par d'injustes mépris.

Le brillant élève était un pauvre diable mal vêtu, à peine chaussé.

Sa cravate, pleine d'effiloches, déguisait mal l'absence de linge, et les manches de son habit lui venaient aux coudes.

Voilà de ces torts qu'on ne pardonne pas au collège, lorsque surtout une évidente supériorité d'intelligence vient s'y joindre.

Notre jeune élève connut le chagrin et le malheur par les ridicules de sa mise.

Il tomba dans une misanthropie précoce, et se prit à haïr ses semblables de toute la force de son orgueil blessé.



Jules ne se mêlait point aux récréations ; il obtint même de ne pas suivre les promenades.

On le voyait s'enfermer, le dimanche et le jeudi, dans les salles de classe, où il relisait un chant de Virgile, un livre de Tacite. Il conversait familièrement avec les dieux, avec les héros, avec les grands hommes, cherchant à puiser dans cet entretien l'amour du beau, le culte des hautes pensées.

Quand Michelet perdit sa mère, il était encore au collège.

Nous avons recours aux citations, dans ce volume, beaucoup plus que nous ne le faisons ordinairement.

L'homme qu'il s'agit de peindre ici n'a



jamais vécu en dehors de ses études et de sa chaire de professeur. On ne peut le saisir que par les faces qu'il présente, ou par les points de son histoire que nous trouvons disséminés çà et là dans ses ouvrages.

Voici comme il parle de sa mère, en tête du livre qui a pour titre : *Du Prêtre, de la Femme et de la Famille* :

« J'ai écrit tout ceci en pensant à une femme dont le sérieux esprit ne m'eût pas manqué dans ces luttes. Je l'ai perdue, il y a trente ans ; j'étais enfant alors, et néanmoins, toujours vivante, elle me suit d'âge en âge.

» Elle a eu mon mauvais temps, et elle n'a pu profiter de mon meilleur.

» Jeune, je l'ai contristée, et je ne la consolerais pas. Je ne sais pas seulement où sont ses os ; j'étais trop pauvre alors pour lui acheter de la terre. Et pourtant je lui dois beaucoup.

» Je me sens profondément le fils de la femme.

» A chaque instant, dans mes idées, dans mes paroles (sans parler du geste et des traits ), je retrouve ma mère en moi. C'est bien le sang de la femme, la sympathie que j'ai pour les âges passés, ce tendre ressouvenir de ceux qui ne sont plus.»

Pendant les deux dernières années qu'il passa au collège, Jules Michelet eut pour professeurs deux jeunes gens qui lui prodiguèrent de grandes marques de bien-

veillance et des soins tout particuliers.

C'étaient l'excellent M. Victor Le Clerc, aujourd'hui doyen de la Faculté des lettres de Paris, et M. Villemain.

Ses classes se terminèrent avec un grand succès.

Il fallut songer au choix d'une profession. L'heure était venue de dire adieu aux triomphes de collège et de descendre dans la grande arène sociale pour y conquérir un sort.

« J'eus le bonheur, nous dit Michelet, d'échapper aux deux influences qui perdaient les jeunes gens de mon époque, celle de l'école doctrinaire, majestueuse et stérile, et celle de la littérature industrielle, dont la librairie, à peine ressusci-

tée, accueillait alors facilement les plus malheureux essais.

» Je ne voulus point vivre de ma plume.

» Je voulus un vrai métier; je pris celui que mes études me facilitaient : l'enseignement. Je pensai, dès lors, comme Rousseau, que la littérature doit être la chose réservée, le beau luxe de la vie, la fleur intérieure de l'âme.

» C'était un grand bonheur pour moi, lorsque, dans la matinée, j'avais donné mes leçons, de rentrer dans mon faubourg, près du Père-Lachaise, et là, paresseusement, de lire tous les jours les poètes, Homère, Sophocle, Théocrite, et parfois les historiens. »

Michelet mena près de trois ans cette vie d'intelligente et poétique paresse.

Bien certainement il ne se doutait pas qu'il dût devenir un des premiers écrivains de ce temps-ci.

Son occupation principale consistait à donner des leçons chez les particuliers ou dans les pensionnats. Il enseignait tout ce qu'on voulait, les langues, la philosophie, l'histoire.

Pendant un certain temps, il fut le Maître Jacques d'une institution délabrée de la rue Copeau.

Indépendamment des spécialités grammaticales ou littéraires, il y enseigna les mathématiques, les sciences physiques et naturelles, l'italien et le dessin.

Le seul plaisir que se permit le jeune homme était une promenade, de temps à autre, sous les grands arbres du bois de Vincennes, en société d'un de ses amis, grand raisonneur et analyste sans pareil.

Pendant des heures entières, la philosophie et les lettres fournissaient à leurs causeries des éléments intarissables.

Notre professeur était alors chaud royaliste et catholique fervent.

Toutefois, il n'alla pas jusqu'à servir dans la garde royale, ainsi que l'affirme le biographe du clergé contemporain.

Jamais non plus il n'a inséré dans les *Lettres champenoises* ce fameux dithyrambe en l'honneur des Suisses, qui aurait

obtenu, dit le même biographe, un grand succès de ridicule.

Il faut tâcher de ne point combattre ses adversaires avec l'inexactitude ou le mensonge.

Evidemment il y a ici confusion de noms et de personnes.

Le fait méritait un examen sérieux, et il résulte de nos recherches que Michelet n'a jamais endossé l'habit militaire.

Du reste, il suffit de l'avoir vu, pour en jurer.

Sa première ferveur monarchique et religieuse n'en est pas moins certaine. Elle le fit admettre, comme professeur, au collège Sainte Barbe, aujourd'hui collège Rollin.



Si Michelet vient nous dire que le concours seul lui en ouvrit les portes, nous lui répondrons que les candidats, avant d'être admis au concours, étaient scrupuleusement épluchés, comme opinion, par les congréganistes, sous le patronage immédiat desquels était placé le collège (1).

On savait qu'il allait à confesse et qu'il communiait régulièrement une fois par mois.

En 1825, il prélude à ses grands travaux historiques par la publication de

(1) Ceci se passait en 1821. Michelet arriva sans sollicitations à ce grade universitaire. Il ne devint sollicitateur qu'en 1828, époque où il fit agir puissamment auprès du ministre Martignac un de ses illustres amis.



deux ouvrages élémentaires (1); puis, en 1827, il fait paraître son *Précis d'histoire moderne*, petit chef-d'œuvre de science, lumineux et concis, qui marque d'une manière bien tranchée la conversion (si conversion il y a) de l'auteur aux idées libérales.

Il s'y élève avec force contre l'intolérance et le fanatisme, qu'il confond déjà trop souvent avec la religion.

La France, toujours affolée de nouveaux systèmes, portait, en ce temps-là, des chapeaux Bolivar sur la tête, et, sous

(1) Un tableau chronologique de l'histoire moderne, depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à la Révolution française (volume in-8°), et des tableaux synchroniques de l'histoire moderne (volume in-4°).

le bras, la *Critique de la Raison pure*, de Kant.

Michelet lut ce livre, et en fit la base de ses théories historiques et humanitaires.

En cette même année 1827, il publia un livre qui établit sa réputation sur des bases solides. Nous parlons des *Principes de la philosophie de l'histoire*, traduits de la *Scienza nuova* de Jean-Baptiste Vico, précédés d'un discours sur le système et la vie de l'auteur.

Cette œuvre de génie était restée complètement ignorée pendant un siècle.

Elle venait d'être remise en lumière par un Allemand, M. Ernest Weber, lors-

que Michelet entreprit de la faire connaître à la France.

Du reste, le savant professeur était loin d'adopter en entier les doctrines fatalistes du maître. Il s'en séparait sur les points les plus importants. Ainsi, par exemple, il se refusait à croire que l'espèce humaine fût invariablement condamnée à évoluer dans le même cycle, et à retomber de la civilisation dans la barbarie, après un certain nombre de siècles, pour s'élever de nouveau du droit de la force au droit de la raison.

Il protestait aussi contre cette conclusion du philosophe napolitain, qui proclamait infallible toute idée se présentant avec l'assentiment unanime des hommes.

« L'histoire ne nous prouve-t-elle pas, disait-il, que les plus grossières erreurs ont été consacrées par toutes les nations de la terre, et que le témoignage universel s'empreint des préjugés de chaque siècle? »

Ce remarquable travail valut à Michelet sa nomination de maître de conférences pour l'histoire à l'École normale.

« L'enseignement me servit beaucoup, nous dit-il ; la terrible épreuve du collège avait changé mon caractère, m'avait comme serré et fermé, rendu timide et défiant.

» Marié jeune, et vivant dans une grande solitude, je désirais de moins en moins la société des hommes. Celle que

je trouvai dans mes élèves, à l'École normale et ailleurs, *rouvrit mon cœur, le dilata.*

» Ces jeunes générations, aimables et confiantes, qui croyaient en moi, me réconcilièrent à l'humanité.

» J'étais touché, attristé souvent aussi de les voir se succéder devant moi si rapidement. A peine m'attachais-je, que déjà ils s'éloignaient.

» Les voilà tous dispersés, et plusieurs (si jeunes!) sont morts. Peu m'ont oublié; pour moi, vivants ou morts, je ne les oublierai jamais.

» Ils m'ont rendu, sans le savoir, un service immense.

» Si j'avais, comme historien, un mé-

rite spécial qui me soutenait à côté de mes illustres prédécesseurs, je le devais à l'enseignement qui, pour moi, fut l'amitié. Ces grands historiens ont été brillants, judicieux, profonds. Moi, j'ai aimé davantage (1).»

Cette définition de Michelet par lui-même est profondément juste.

Après avoir cédé d'abord aux instincts de la misanthropie, il était devenu tout à fait un disciple du sentiment. Les élans de son cœur n'étant pas toujours réprimés par l'examen de la froide raison, et même, disons plus, par les conseils du sens commun, il en est résulté qu'il s'est

(1) *Le Peuple*, page 34.

mépris, en plus d'une occurrence, sur les hommes et sur les choses.

Nous en aurons bientôt la preuve incontestable.

Après la révolution de Juillet, Michelet fut nommé chef de la section historique aux archives du royaume.

Rien alors ne lui eût été plus facile, avec ses antécédents, que d'aborder la vie publique. Tout le monde faisait la chasse aux emplois, à la députation, aux portefeuilles.

Michelet refusa de suivre le torrent.

« Je me suis jugé, dit-il ; je n'ai ni la santé nécessaire, ni le talent politique, ni le maniement des hommes. »

Jamais il ne s'est départi de cette ho-



norable résolution , et , certes , si elle n'est point le résultat de cette étrange timidité que parfois l'orgueil engendre , il y a de quoi lui obtenir le pardon de bien des fautes.

Si les basses convoitises de nos vieux charlatans du pouvoir nous trouvent prompt à démasquer et à flétrir , nous honorons le désintéressement personnel comme une vertu.

En 1831 , Michelet fait paraître la première partie d'une *Histoire romaine* (1) , en deux volumes in-octavo.

Ce livre , comme on devait s'y attendre , abondait en critiques ingénieuses et en aperçus pleins d'originalité.

(1) Epoque de la République.



Peu de temps auparavant, il avait publié *l'Introduction à l'Histoire universelle*, dont la seconde édition, imprimée en 1834, s'augmente du discours d'ouverture que l'auteur prononça, le 9 janvier, à la Faculté des lettres.

En même temps, notre écrivain donne le premier tome de son grand travail sur *l'Histoire de France* (1).

Cicéron dit : L'histoire plaît, de quelque manière qu'elle soit écrite.

Après nombre d'écrivains anciens et modernes ; après la vénérable chronique

(1) L'ouvrage entier en comportait douze, et l'auteur avait fait précéder cette publication d'un volume in-8° qui a pour titre : *Précis de l'histoire de France jusqu'à la Révolution française*.

de Grégoire de Tours; après l'habile et malicieuse compilation du révérend père Daniel, dont le style, au bout du compte, n'est pas sans charme; après l'Astronome qui nous a laissé la vie de Louis le Débonnaire; après le moine de Saint-Denis, Villehardouin, Joinville, Monstrelet, Froissard, Commines, Pasquier, et, de nos jours, après Augustin Thierry, le savant, l'ingénieux, le profond historien; après Sismondi, le compilateur sagace; après Guizot, le lourd philosophe, Michelet vient nous parler à son tour de nos origines et de nos aïeux.

Il se montre grand érudit, grand peintre et grand poète.

Plein de science, il n'en est pas gonflé; chargé de savoir, il n'en est pas lourd.

Son style a l'allure vive et preste de ces hommes de puissante intelligence, qui abrègent et simplifient tout, parce qu'ils voient tout.

Du reste, ce bénédictin, ce poète, ce philosophe a les défauts de ses qualités : il est parfois trop savant, trop poète et trop philosophe.

Ici, nous le voyons donner une importance exagérée à des détails qu'il devrait, sinon ignorer, du moins laisser dans l'ombre. Là, son esprit aventureux ou ses manies sentimentales l'emportent hors des bornes de la saine logique et du bon goût. Plus loin, son désir de tout expliquer l'entraîne dans d'incompréhensibles rêveries.

Néanmoins, avouons-le, si bizarres que

soient ses pensées, si étrange que soit la forme sous laquelle il les présente, jamais il ne cesse de tenir le lecteur sous le charme victorieux de son génie.

On critique, mais on admire.

Ses écarts, même les plus insensés, dénotent des facultés extraordinaires, un esprit d'une puissance énorme.

Décoré de la Légion d'honneur en avril 1833, Michelet fut appelé, l'année suivante, à suppléer M. Guizot à la Faculté des lettres.

Il fit paraître, en 1835, deux volumes sous le titre de : *Mémoires de Luther, écrits par lui-même, rédigés et mis en ordre par M. Michelet.*

Or, sous ce titre, si formellement ex-

plicite, il y avait une supercherie de libraire.

Le moine hérétique, le fougueux augustin qui, au mépris de ses vœux, épousa Catherine de Bohren, le père du protestantisme enfin, n'a jamais écrit de *Mémoires*.

Michelet recueillit dans les lettres de cet homme, dans ses discours, dans ses pamphlets contre le pape, dans les notices biographiques publiées sur lui à diverses époques, une foule de documents sur sa vie, sur son caractère, sur ses mœurs, qu'il rassembla pêle-mêle dans une rédaction faite à la hâte, et qui, sous le patronage de son mérite littéraire, furent jetés à la tête de ce public avide, glouton,

grossier, étourdi, charlatan, et qui ne peut se passer de charlatanisme.

Cette œuvre apocryphe fut suivie, en 1837, des *Origines du Droit français, cherchées dans les symboles et formules du Droit universel* (1).

Lorsque l'influence de l'éclectisme devint prédominante à l'École normale, Michelet ne se prosterna point devant le dieu Cousin.

Il se démit de ses fonctions de maître de conférences.

Cette résolution courageuse lui valut deux triomphes successifs. Le collège de France et l'Institut favorisèrent presque simultanément sa candidature, le pre-

(1) Un volume in-8.

mier pour l'installer dans la chaire de morale et d'histoire, vacante par la mort de Daunou; le second pour lui donner à l'Académie des sciences morales et politiques (1), le fauteuil du comte Reinhard.

On sait l'usage que M. Michelet fit de sa chaire : il ouvrit aussitôt la campagne contre les jésuites.

Vraiment, c'est une chose fâcheuse pour l'illustre professeur que les sténographes aient saisi au vol chacun de ses discours, aux diverses époques où ils furent prononcés. Notre tâche devient trop facile, et, pour combattre M. Michelet, il nous suffit de le citer lui-même.

Voici ce que disait, en 1838, l'homme

(1) Section de l'histoire générale et philosophique.



qui, depuis, a lancé contre l'institution de Loyola de si effroyables diatribes.

Ecoutez !

« On ne saurait assez louer le dévouement des Jésuites.

» Leur héroïsme en Europe nous est connu ; mais il faut les suivre en Asie. Il faut voir la facilité, l'empressement avec lequel ils reçoivent le martyre.

» Ce sont là des titres à la gloire. Chez nous, le dévouement ne meurt pas.

» Et puis qu'elle est belle leur obéissance, qu'elle est grande, qu'elle est sublime !

» Au moindre mot, un Jésuite, d'une haute naissance souvent, sans attendre une heure, obéit, fallût-il partir pour les



extrémités du monde ! Ainsi quand saint François Xavier reçoit de saint Ignace l'ordre de partir pour les Indes, il ne fait rien autre chose, il met ses souliers et part pour les Indes.

» C'est qu'il n'y avait jamais pour eux ni famille, ni parents, ni amis, mais Dieu, Dieu seul et l'obéissance !

» Et François Xavier aborde aux Indes. Son cœur est impénétrable aux flèches empoisonnées ; il subjugue les hommes, il les subjugue par son regard.

» Aujourd'hui, si l'on n'avait pas détruit l'ouvrage des Jésuites, la Chine serait un peuple civilisé. Un jésuite y était déjà ministre. Mais un mot de Rome leur ôte toute influence, et ce mot a enlevé

deux ou trois milliards d'hommes à la civilisation européenne.

» Pour caractériser l'esprit des Jésuites, ce fut un esprit monumental (1). »

Les hostilités alors n'étaient point entamées. M. Michelet parlait sans aigreur, sans rancune, sans passion. Il rendait hommage à la vérité historique pure et simple.

Mais, deux ans plus tard, son langage n'est plus le même.

On a eu le malheur de ne pas approuver quelques-unes de ses doctrines ; on a blessé son orgueil, et il prononce dans la même chaire les paroles que voici :

(1) Sténographié par *l'Ami de la Religion*, t. xcviij, p. 65 et suiv., 369 et suiv., 481 et suiv.

« En parcourant le grand livre des *Constitutions des Jésuites*, on est effrayé de l'immensité des détails, de la prévoyance infiniment minutieuse dont il témoigne.

» Edifice toutefois plus grand que grandiose ; petit esprit, subtil et minutieux, esprit scribe, manie réglementaire infinie, curiosité gouvernementale qui ne s'arrête jamais, qui voudrait voir, atteindre le fond, par delà le fond ; mélange bâtard de bureaucratie et de scholastique ; plus de police que de politique. Tout est bâti sur un principe : *surveillance mutuelle*, police et contrepolice : le confesseur même espionné par sa pénitente, qu'on lui envoie pour lui faire des questions insidieuses ; une femme servant tour à tour d'espion à deux hommes ja-

loux l'un de l'autre... Enfer sous l'enfer! Où est le Dante qui aurait trouvé cela? »

Quand de pareilles pièces se trouvent annexées au procès, le lecteur juge, et ses jugements sont sans appel.

Lamennais, écrivant ses œuvres impies, après *l'Essai sur l'Indifférence*, ne paraîtra pas plus coupable que M. Michelet.

Foin de ces apôtres qui dressent un autel aujourd'hui pour le renverser demain!

Renversez-le, soit.

Mais restez sous les ruines, et n'ayez pas l'impudeur de prêcher de nouveau.

Vous avez perdu toute espèce de droit

à notre confiance ; nous refusons de vous croire. Ceux-là seuls dont vos honteux revirements appuient les indignes systèmes, peuvent vous applaudir ; mais tout ce qui est honnête vous condamne.

Taisez-vous !

Au mois d'avril 1842, quelques troubles éclatent au cours de M. Michelet.

— Ce sont les Jésuites ! s'écrie le professeur. Ils envoient leurs jeunes saints au collège de France pour étouffer mes paroles ; on m'a sifflé, donc la liberté est morte.

O comédie ! Nous n'osons pas dire : O sottise !

— Eh ! non, monsieur Michelet, répondirent alors les gens sensés, vous voyez

des Jésuites partout. Vous prenez pour des Jésuites jusqu'aux pavés de la rue des Postes, jusqu'aux moulins de Montrouge. Vous vous exagérez singulièrement l'importance des bons Pères. Si l'on fait du tapage à votre cours, il faut tout bonnement vous en prendre à ce ramassis d'étudiants qui n'étudient pas, de jeunes brouillons étourdis, amateurs de vacarme et ne comprenant rien aux points en litige. Ils composent la très grande majorité de votre auditoire.

Mais le *Journal des Débats*, ce vieil organe imbécile et têtue de la propagande voltairienne, cet ami quand même de tout ce qui est volte-face et parjure, se garda bien d'être de l'avis des gens sensés.

Il accusa les Jésuites à son tour et pro-

**digua ses plus chaudes sympathies à M. Michelet.**

Une autre marotte du célèbre professeur est celle du protestantisme.

A tout propos, il développe ce thème : « Que la France eût gagné à se faire transitoirement protestante. »

*Transitoirement* est superbe !

Luther et Calvin, aux yeux de M. Michelet, sont les frères de Rabelais et de Copernic. Il a pour eux un enthousiasme impossible à décrire. Son admiration pour ces grands hérétiques passe à l'état de manie et d'idée fixe. On n'a jamais pu trouver de remède à ce mal incurable.

En 1843, le professeur fit un voyage en Suisse.



Son premier soin fut de convoquer à Genève les ministres du culte réformé.

L'ombre de Calvin dut tressaillir joyeusement sous la tombe : il s'agissait de s'entendre pour accélérer en France les progrès du protestantisme, et l'on chercha les moyens de constituer aussi vite que possible dans notre pays une Église nationale.

Par malheur on ne réussit point à arrêter de plan convenable.

Quel dommage !

M. Michelet devrait bien aujourd'hui provoquer avec les ministres de Genève des pourparlers nouveaux, afin de décider une bonne fois la France catholique à embrasser la réforme.



Lorsqu'une idée est heureuse, et surtout lorsqu'elle doit produire d'aussi beaux résultats, on doit y mettre plus de persistance.

Il faut rendre justice à l'illustre professeur : quand il ne parlait dans son cours ni des Jésuites, ni des protestants, ni des démagogues, il se faisait écouter avec beaucoup de plaisir. Son éloquence avait un attrait particulier ; sa phrase, toujours limpide, coulait de source, et sa pensée n'était jamais obscure. Il ne chargeait pas l'esprit de ses auditeurs d'événements et de dates ; il savait isoler un fait pour en présenter le côté pittoresque et en déduire les conséquences philosophiques.

Son cours n'était que le récit de ses impressions personnelles, de ses prédi-

lections en littérature comme en histoire.

Michelet parlait simplement, comme avec lui-même, par petites phrases détachées, dont le lien n'existait souvent que dans la pensée de l'orateur.

Le public ne devinait pas d'abord la transition, et trouvait les harangues un peu décousues, parce qu'on le menait des bords du Rhin à la bibliothèque Sainte-Geneviève, ou des poèmes indiens au Panthéon. Cependant il s'habitua à cette méthode un peu fantaisiste, et finissait même par y trouver plus d'intérêt et plus de charme.

Mais adieu tout cela dès que le spec-

tre politique et religieux se dressait dans l'imagination du professeur.

Alors M. Michelet ne subjuguait plus son auditoire. Il fatiguait tout le monde. Ses discours n'étaient d'un bout à l'autre que puérités désolantes, emphase et mauvais goût.

A la fin de 1843, il publia contre la Société de Jésus le recueil édifiant de toutes les leçons de son cours, grossi des leçons, pour le moins aussi édifiantes, de M. Edgar Quinet.

Sur les entrefaites, le ministre de l'instruction publique, saisi d'une pétition marseillaise, d'une plainte formelle contre les deux professeurs, laissa voir qu'à son sens également il y avait beaucoup à

reprendre dans l'exposé de doctrines de ces messieurs.

On prétend même que le comte Rossi, obtenant de la cour de Rome le rappel des Jésuites, avait pris, au nom du ministère français, l'engagement, sinon d'étouffer la voix, du moins de changer le ton des discoureurs.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, le dimanche 13 juillet 1845, le ministre appelle à une assemblée générale messieurs du Collège de France.

Ils sont convoqués au nombre de vingt-huit.

Vingt-quatre sont présents à la réunion. M. Letronne préside, et, dès le commencement de la séance, on donne lec-

ture d'une lettre du chef de l'Université, qui se plaint de l'enseignement de MM. Michelet et Quinet, comme excédant les limites de leur programme, et comme inspirés souvent par un esprit hostile au pouvoir.

En obéissance au désir exprimé par le ministre, on rédige une première proposition, ayant pour but de recommander expressément et énergiquement aux professeurs de ne pas s'écarter de leur programme.

MM. Thénard et Michel Chevalier la combattent ; elle est défendue par MM. Magendie, Biot et de Portets.

Quant aux professeurs qui ont suscité le débat, ils déclarent, avec un héroïsme

digne d'une meilleure cause, n'avoir absolument rien à changer à la direction de leur enseignement.

On va aux voix.

La proposition est repoussée par treize bulletins contre onze ; puis on adopte la proposition suivante, rédigée par M Elie de Beaumont :

« L'assemblée accepte les explications de MM. Michelet et Quinet, qui déclarent ne pas s'être écartés de leur programme, et elle rappelle qu'aucun des membres du Collège de France n'a jamais entendu se soustraire à l'obligation de se renfermer dans le programme présenté par eux et adopté par l'assemblée. »

Néanmoins, à la réouverture des cours,

Edgar Quinet annonçant qu'il allait donner *l'Histoire des littératures du Midi, comparées*, le ministre biffe du programme le mot *comparées*, et le grand Edgar s'abstient de reprendre ses leçons.

Quelle perte pour le Collège de France!

Heureusement, les leçons de M. Michelet continuent.

Divisée jusque-là sur la tête de M. Quinet et sur la sienne, la popularité démocratique et antireligieuse lui échoit sans partage.

Nous assistons, quatre années durant, à un scandale sans fin.

Le professeur s'exalte dans un système d'opposition frénétique.



Tous ses amis, tous ceux qu'il voyait autrefois à son niveau, se trouvent au sommet du pouvoir : il semble qu'un sentiment de haine jalouse excite M. Michelet contre eux ; on pourrait croire qu'il en est au regret de son honnêteté politique, et qu'il veut faire comprendre en haut lieu cet axiome, plus profond qu'on ne pense :

« Lorsqu'un homme ne demande pas, il faut lui donner! »

Son indépendance d'allures devient si vive, et ses agressions perpétuelles soulèvent tant de périls, que le gouvernement de Louis-Philippe, à la fin de 1847, prend sur lui de suspendre le professeur démocrate.



Cette mesure provoque aussitôt dans le quartier Latin une formidable manifestation.

Deux mille étudiants se rassemblent, descendent des hauteurs de la montagne Sainte-Geneviève, et se dirigent vers la Chambre des Députés.

Partout, sur son passage, le cortège des Écoles cause une émotion profonde et prélude à cette folle agitation des banquets (ô Michel-Odilon-Morin-Barrot!) qui allait amener la chute du trône, et envoyer la branche cadette partager l'exil de la branche aînée.

N'oublions pas de dire que, trois années auparavant, Michelet avait publié

son estimable ouvrage : *Du Prêtre, de la Femme et de la Famille.*

C'est un simple et modeste in-18, tout semblable aux *Paroles d'un Croyant* ; mais, comme ce dernier ouvrage, il est gros de scandale et d'impiété.

M. Michelet y sape les bases inébranlables du catholicisme, le célibat des prêtres et la confession.

L'ouvrage intitulé *le Peuple* paraît en 1846.

Après avoir donné la pâture aux incrédules, il fallait bien la donner aux démocrates.

Pour écrire cette œuvre, l'auteur a fait résonner toutes les fibres de son âme

compatissante. Il s'apitoie sur le triste destin de l'homme, auquel, — notons-le, s'il vous plaît, en passant, — Dieu n'a jamais promis le bonheur ici-bas.

Nouvel Héraclite, M. Michelet pleure toutes ses larmes ; il épuise la coupe amère de ses propres chagrins et des chagrins d'autrui.

C'est un véritable déluge d'affliction.

Parcourant les divers étages de la société, le grand écrivain trouve, à chaque marche, une douleur assise. La souffrance est partout, en haut, en bas, au milieu, aux champs comme à la ville. M. Michelet charge systématiquement les couleurs de ce tableau, pour avoir occasion de pleurer davantage.

Si toutes ses larmes avaient seulement été répandues sur ses erreurs !

Nous appartenons à un siècle malade, et, sans contredit, l'homme dont nous écrivons l'histoire est un de ceux que l'esprit chagrin et l'absence de consolation religieuse enfoncent le plus profondément dans le système empirique de la matière.

Sa tendresse larmoyante descend jusqu'aux bêtes. Il gémit sur leur destin.

« On les méprise trop, dit-il, et le mépris des êtres bruts tient peut-être à un excès de spiritualisme. »

O triple rêveur !

Evidemment, il faut y mettre beaucoup.

de bon vouloir pour nous trouver trop spiritualistes, par le temps qui court.

M. Michelet, en 1847, termina le premier volume de son *Histoire de la Révolution*, actuellement achevée.

La seconde république lui rendit sa chaire.

Hélas ! elle ne put lui rendre ni la raison ni la prudence !

Il nous souvient d'avoir assisté, au commencement de 1851, à l'une des leçons de M. Michelet. Certes, l'impression qu'elle nous causa fut bien triste, et ce noble esprit nous donna des preuves effrayantes de son égarement.

L'auditoire était nombreux, comme toujours.

Une triple couronne de dames de tout âge avait de bonne heure envahi l'hémicycle et se pressait autour de la chaire.

Tout l'amphithéâtre était rempli par la jeunesse des Ecoles, qui refluaient jusque dans les couloirs.

Très impatients de leur naturel, ces messieurs s'ennuyaient d'attendre depuis cinq quarts d'heure l'ouverture du cours. Ils battaient la semelle en mesure pour tuer le temps.

C'était absolument comme au théâtre, lorsqu'une circonstance imprévue retarde le lever du rideau. •

Quelques aimables farceurs de la bande utilisaient, pour tromper l'ennui, leurs

talents de société : ils imitaient le chant du coq, le grognement du cochon, l'aboi du chien, le miaulement du chat.

Les apostrophes et les propos burlesques se croisaient en feu roulant de tous les coins de la salle.

Parfois, quand le vacarme assourdisait trop les oreilles, un personnage, grave et barbu, se levait dans l'auditoire et réclamait le silence avec autorité.

Cette facétieuse jeunesse criait alors tout d'une voix :

— Eh! vous voyez bien que ce sont les Jésuites! Ils viennent ici faire du scandale... A bas les Jésuites!

Le cri se répétait d'un bout de l'am-



phithéâtre à l'autre, accompagné de sifflets et d'éclats de rire.

Enfin, au milieu du tumulte occasionné par ces clameurs, au milieu de la poussière soulevée par les exercices gymnastiques de la semelle, une porte s'ouvre, et le professeur paraît.

Sa présence est saluée par une triple salve d'applaudissements.

Néanmoins quelques rires ironiques partent encore des coins hostiles. Michelet peut les entendre.

— Vous ne savez pas où vous êtes, dit-il à cette minorité factieuse. Ici, ne l'oubliez pas, c'est la France qui parle ! Que dis-je, la France ? c'est l'Europe, l'Europe entière, l'Europe persécutée !



Après ce coup de foudre démocratique, lancé comme exorde, il entre immédiatement en matière, et commence par exalter le *Credo* de 93 aux dépens de l'Évangile.

M. Michelet déclare que les Jésuites et les prêtres abrutissent l'intelligence de trente millions de Français, avec les dogmes absurdes d'une métaphysique byzantine, dont les commentaires sont encore plus absurdes que le texte lui-même.

Ceci était net et catégorique.

La France chrétienne doit remercier M. Michelet d'avoir prêché des maximes aussi salutaires à la jeunesse qu'elle envoie, chaque année, de nos provinces, et les familles doivent être heureuses de

songer qu'un professeur atrabilaire, hypocondre, ou à moitié fou, peut détruire avec un sophisme et deux phrases tout ce qu'une mère pieuse a semé de croyances dans l'âme de son fils.

Au plus fort des déclamations haineuses de l'orateur, notre voisin nous demanda :

— Pourquoi donc M. Michelet a-t-il eu la faiblesse d'envoyer son fils au catéchisme? Pourquoi lui a-t-il fait faire sa première communion près du tombeau de sainte Geneviève?

Franchement, nous ne sûmes que répondre.

Adolphe Crémieux fait baptiser ses

enfants, et il soutient de toute son influence le culte isralite. Michelet donne à son fils l'éducation religieuse, et il accuse les prêtres d'abrutir les masses et de tuer l'intelligence : expliquez ces contradictions ; tâchez de trouver le mot de ces énigmes.

Par système, par ambition, par orgueil, par amour de la célébrité, par crainte d'une secte ou d'un parti, certains hommes viennent dire en public le contraire de leur pensée intime.

C'est évident, c'est prouvé.

Haussons les épaules, chers lecteurs, et répétons de nouveau, répétons toujours : « Comédie ! comédie ! »

M. Michelet termina, ce jour-là, son éloquent discours en disant :

« — Je vous le certifie, messieurs, le Bouddhisme vaut bien le Christianisme ; le *Khogiour* rivalise avec l'Évangile. Et ne croyez pas au *Consummatum est* du Christ. Non, tout n'est pas fini, puisque tout commence ! »

Ainsi, voilà le Christ traité d'imposteur par M. Michelet !

La folie a trop d'échelons pour que nous puissions dire au juste sur lequel on est perché, lorsqu'on débite à son auditoire de semblables harangues.

Un autre fois, l'illustre démocrate gémissait sur le sort des instituteurs primaires que le gouvernement venait de

destituer. Il s'écriait, en joignant les mains et avec un accent de douleur dont la sincérité ne nous paraît pas douteuse :

« Le croirez-vous ? sept mille sont déjà sur le carreau ! »

Puis, il ajoutait :

« On essaye de tous les moyens pour nous faire rentrer dans les ténèbres. Les mathématiques, qui ne remontent qu'à deux cents ans, sont suspectes. On entre chez un maître d'école ; il est en train de dire aux élèves que trois font trois : — Enseignement suspect ; c'est une révolte. Suspendu !

» Un autre enseigne la cosmographie.. La cosmographie ! Le moyen âge ne con-

naissait pas cela : — enseignement suspect, révolutionnaire. Suspendu !

Le mois suivant (1), Michelet, lui aussi, fut suspendu.

M. Barthélemy Saint-Hilaire, administrateur du Collège de France, fit un rapport contre lui, et, cette fois, M. Biot ne jugea pas à propos de le défendre.

Depuis cette époque, l'éminent professeur est rentré dans la vie privée.

Comme on se l'imagine bien, après le 2 décembre, il refusa de prêter serment, et se démit de sa place aux Archives.

Ayant perdu sa première femme, il a convolé en secondes noces.

(1) Mars 1851.

Tout son labeur littéraire tend aujourd'hui à l'achèvement de sa grande *Histoire de France*, où il devra se montrer fort impartial lorsqu'il s'agira de peindre l'honorable caractère des républicains de nos jours, et de raconter les bienfaits dont ils ont comblé le pays ingrat.

M. Michelet, comme intermède à ses travaux sérieux, a publié récemment un joli poème en prose, qui a pour titre *l'Oiseau*.

Nous l'aimons beaucoup mieux simple écrivain que professeur, et quelques personnes partagent notre avis.

Là, du moins, sa dignité reste entière ; elle n'est plus amoindrie par le ridicule.



ce grand démolisseur des réputations usurpées.

Le héros de ce livre, grâce à son enseignement démocratique, était devenu ridicule, même chez le peuple, témoin ce propos d'un ouvrier, le jour même de la fameuse protestation au sujet de la fermeture du cours.

On ramenait une vingtaine d'étudiants entre deux haies de sergents de ville.

— Ah ! bon ! dit notre loustic en blouse : c'est des écoliers échappés qui s'en allaient à la Chaumièrç. Le patron leur-z-y a lâché la rousse. On les reconduit en classe !

Nous ne terminerons pas cette notice



biographique sans dire franchement sur l'illustre écrivain notre opinion définitive, et sans présenter sous son juste point de vue l'étrange volte-face, qui, brusquement et sans transition, fit un ultra-libéral d'un monarchiste, et un impie d'un chrétien.

Les souffrances de collège, les injustices de ses camarades avaient profondément aigri le caractère du jeune Michelet.

Sûr de sa valeur personnelle, ayant conquis une position par son seul mérite, il se trouva directement en lutte avec le despotisme religieux, dont la sottise politique de la Restauration se servait alors, comme d'une massue, pour écraser tout

ce qui entraînait en révolte contre sa dépendance.

Esprit fier, et marchant de lui-même dans le sentier des saines doctrines, Michelet s'en écarta, dès qu'on lui fit un devoir d'y rester.

Comme toujours, l'orgueil se mit de la partie, et l'aigreur du misanthrope fit le reste.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que la passion seule a troublé le cerveau de l'écrivain et a jeté son intelligence dans des écarts.

Le sentiment de l'orgueil est tellement développé chez M. Michelet, qu'il se fâche, non seulement si on critique ses œu-

vres, mais encore si on ne leur accorde pas des éloges en suffisance. Dernièrement, le peintre Couture, son compatriote, lui disait :

— Je viens de lire votre poème de l'*Oiseau*, c'est fort joli !

Notre écrivain trouva que *joli* était presque une offense. Il s'éloigna boudeur et mécontent. Couture aurait dû dire *sublime*.

Au lieu de se borner à accuser les hommes, Michelet accusa le principe ; il se coiffa d'idées nouvelles systématiquement et par rancune, s'y exalta de plus en plus chaque jour, et se piqua les flancs pour y croire lui-même.

Qu'il interroge sa conscience, et qu'il ose soutenir que nous ne sommes pas dans le vrai.

L'entêtement, le faux point d'honneur l'ont maintenu dans cette voie, et, comme Lamennais, il va peut-être, hélas ! y rester jusqu'à la fin.

O misère !

Ils appellent cela sauver le drapeau.

FIN

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

1000 lais ni vona laury son l'eu

---

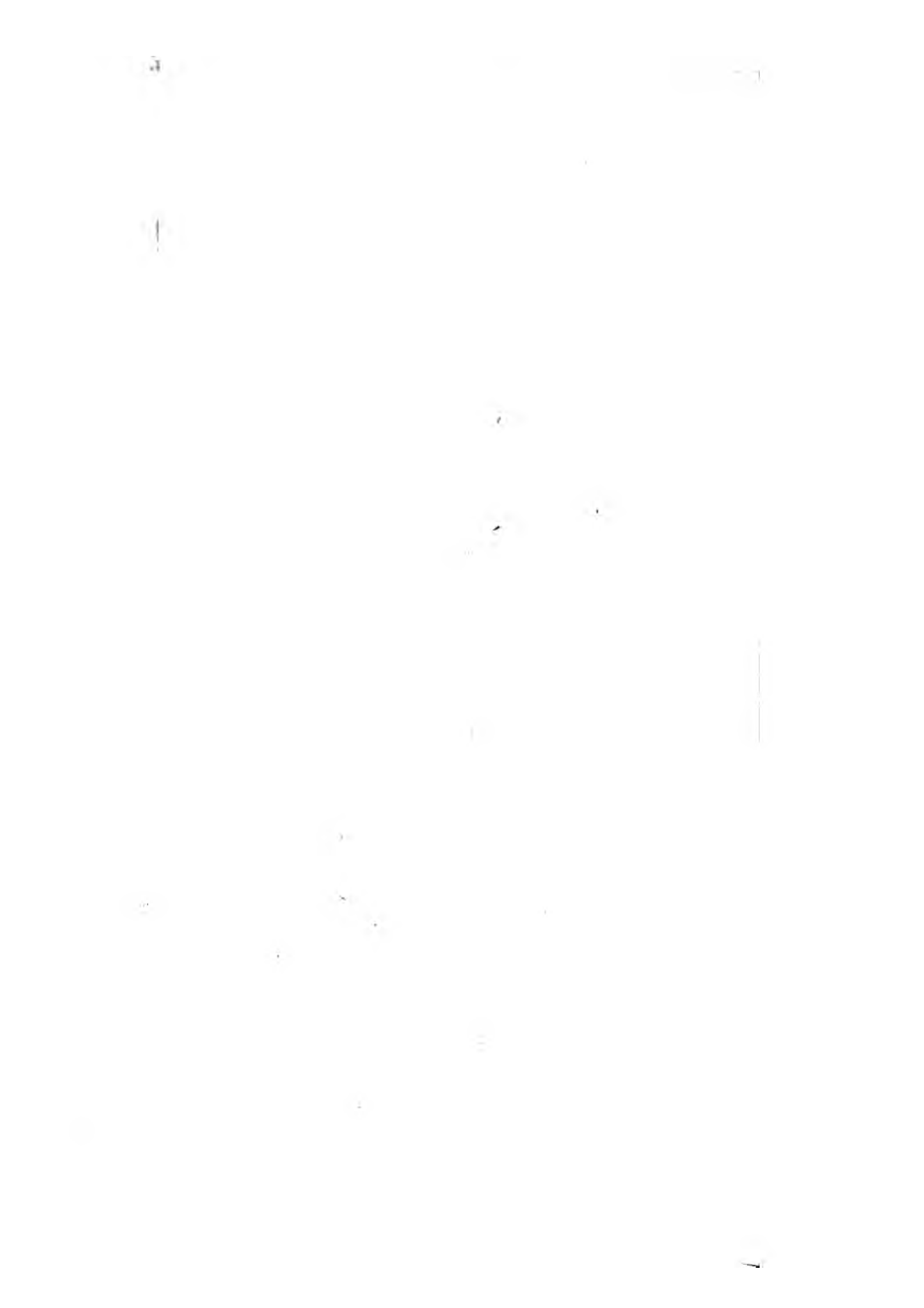
1000 Faible Fibre

Recueil sur fabrication

Bateuilles -

J. Mithelco

Lith. V. Janson, rue Dauphine, 10, Paris



OEUVRES COMPLÈTES

1 E

VICTOR HUGO

19 VOL. IN-8 PAPIER CAVALIER VÉLIN

ÉDITION DE LUXE

ORNÉE DE 100 GRAVURES SUR ACIER ET SUR BOIS

D'APRÈS

Johannot, Gavarni, Raffet, A. Beaucé, etc.

ET D'UN BEAU PORTRAIT DE L'AUTEUR

---

*Prospectus*

L'initiative du mouvement littéraire appartient encore à Victor Hugo.

Celui que Chateaubriand avait baptisé du nom d'enfant sublime reste le poète le plus incontesté, l'artiste le plus original de notre temps. Lyrique, dramatique, archéologue, orateur, il est toujours lui-même ; son génie ne perd pas dans la variété la force de l'empreinte : c'est toujours la même puissance d'inspiration, la même vigueur de tempérament.

Quoique le succès des *Contemplations* nous interdise d'assigner une limite à son œuvre, le moment semble venu de la présenter dans son ensem-



ble, pour en faire mieux juger et admirer les proportions.

Aussi n'avons-nous rien négligé pour que cette édition réponde à la renommée de l'auteur et à l'empressement du public.

---

Cette nouvelle édition des œuvres complètes de Victor Hugo comprendra, outre toutes les œuvres contenues dans l'édition Furne de 1841, toutes celles parues en France depuis cette époque et dont le détail est ci-contre. La tommaison par genre d'ouvrages que nous adoptons permettra d'ajouter successivement les nouveaux ouvrages de l'auteur, à mesure qu'ils se produiront.

---



### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

L'ouvrage formera 19 volumes in-8° papier cavalier vélin, imprimés en caractères neufs. L'édition sera ornée d'un portrait de l'auteur et de 100 vignettes, gravées sur acier et sur bois d'après GAVARNI, JOHANNOT, RAFFET, BEAUCÉ, etc. Elle sera publiée en 380 livraisons, composées de 16 pages avec gravures ou de 24 à 32 sans gravures.

#### PRIX DE CHAQUE LIVRAISON : 25 CENT.

Il paraît une ou deux livraisons par semaine.

ON SOUSCRIT AUSSI PAR VOLUMES BROCHÉS AVEC GRAVURES

#### PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FR.

Il paraît un volume par mois.

---

#### ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ ALEXANDRE HOUSSIAUX, ÉDITEUR

RUE DU JARDINET-SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 3

GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE, RUE GUÉNÉGAUD, 15

Et chez tous les libraires de Paris et des départements

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

---

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

**H. DE BALZAC**

CONTENANT

**LA COMÉDIE HUMAINE**

ET LES AUTRES ŒUVRES

**20 beaux vol. in-8°, ornés de 140 Gravures**

D'APRÈS

Gavarni, Johannot, Meissonnier, etc.

**NOTICE DE GEORGE SAND**

---

**PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET : 100 FR.**

---

**ON SOUSCRIT**

**EN RECEVANT CHAQUE MOIS UN VOLUME**

**Prix de chaque volume : 5 fr.**

## CONTENU DE L'ÉDITION

### POÉSIE

#### TOME I

Odes et Pallades.

#### TOME II

Les Orientales.

#### TOME III

Les Feuilles d'Automne.  
Les Chants du crépuscule.

#### TOME IV

Les Voix intérieures.  
Les Rayons et les Ombres.

#### TOMES V ET VI

Les Contemplations.



### ROMAN

#### TOME I

Han d'Islande.

#### TOME II

Bug-Jargal.  
Dernier jour d'un Condamné  
Claude Gueux.

#### TOMES III ET IV

Notre-Dame de Paris.

### DRAME

#### TOME I

Cromwell.

#### TOME II

Hernani.  
Varion Delorme.  
Le Roi s'amuse.

#### TOME III

Lucrece l'orgia.  
Marie Tudor.  
Angelo.

#### TOME IV

Ruy Blas.  
Les Burgraves.  
La Esmeralda.



### ŒUVRES DIVERSES

#### TOME I

Littérature et Philosophie.

#### TOMES II, III ET IV

Le Rhin.  
Lettres à un Ami.

#### TOME V

Œuvres oratoires 1840-1850.

---

Le prix de 5 fr. le volume n'est que pour les souscripteurs à cette nouvelle édition. Les *Œuvres oratoires* et les *Contemplations*, formant trois volumes, qui paraîtront dans le cours de la Souscription, et qui sont le complément de l'édition Furne en 16 volumes, — se vendront, les trois volumes ensemble, au prix de 18 fr.

VIENT DE PARAÎTRE

---

25 CENTIMES LA LIVRAISON AVEC GRAVURES

---

MÉMOIRES

DE

NINON DE LENCLOS

PAR

**EUGÈNE DE MIRECOURT**

*Auteur des Confessions de Marion Delorme*

2 volumes grand in-8° jésus, illustrés par J.-A. BEAUCÉ

---

Le succès obtenu par les *Confessions de Marion Delorme* nous décide à publier sans interruption un second ouvrage, qui en est, pour ainsi dire, le complément.

A l'étude si dramatique et si intéressante du siècle de Louis XIII, M. Eugène de Mirecourt va faire succéder l'étude du grand siècle, que mademoiselle de Lenclos a parcouru dans toute sa durée et dans toute sa gloire.

Nous allons retrouver ici, sous un autre point de vue et dans des circonstances différentes, beaucoup de personnages du premier livre, mêlés à de nou-

veaux drames et à des péripéties plus saisissantes peut-être. L'histoire de Marion Delorme finit à la Fronde; celle de Ninon de Lenclos traverse une période de soixante années au delà, marche côte à côte avec le siècle de Louis XIV, en coudoie toutes les illustrations, tous les héroïsmes, et s'arrête au berceau de Voltaire.

Nous ne négligerons rien pour donner à cet ouvrage, comme au précédent, tout le luxe typographique possible, et les dessins des gravures continueront d'être confiés au spirituel et fin crayon de M. J.-A. Beaucé.

La publication aura lieu également, soit par livraisons, soit par séries, au choix des souscripteurs.

---

### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

LES MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS, par Eugène de Mi-recourt, formeront 2 volumes grand in-8°.

20 gravures sur acier et sur bois, tirée à part, dessinées par J.-A. BEAUCÉ, et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent., et en 10 séries brochées à 1 fr. 50 c. chaque.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte. Les gravures seront données en sus. — Une ou deux livraisons par semaine.

**L'ouvrage complet, 15 fr.**

---

ON SOUSCRIT A PARIS

**CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

15 RUE GÉNÉGAUD,

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

---

Paris. — Imp. Dubuisson et Co, rue Coq-Héron, 5.

GRASSOT

**EN COURS DE PUBLICATION**

**CHEZ LE MÊME LIBRAIRE**

**MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS**

**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.  
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

**OUVRAGE TERMINÉ**

**CONFESSIONS DE MARION DELORME**

**PAR EUGÈNE DE MIRECOURT**

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.  
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

PARIS. — Imp. de DUBUISSON et C<sup>e</sup>. rue Coq-Héron, 5.







*Gary, sc.*

# GRASSOT

G HAVARD

*Imp de M. L. ...*

LES CONTEMPORAINS

---

# GRASSOT

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

---

PARIS

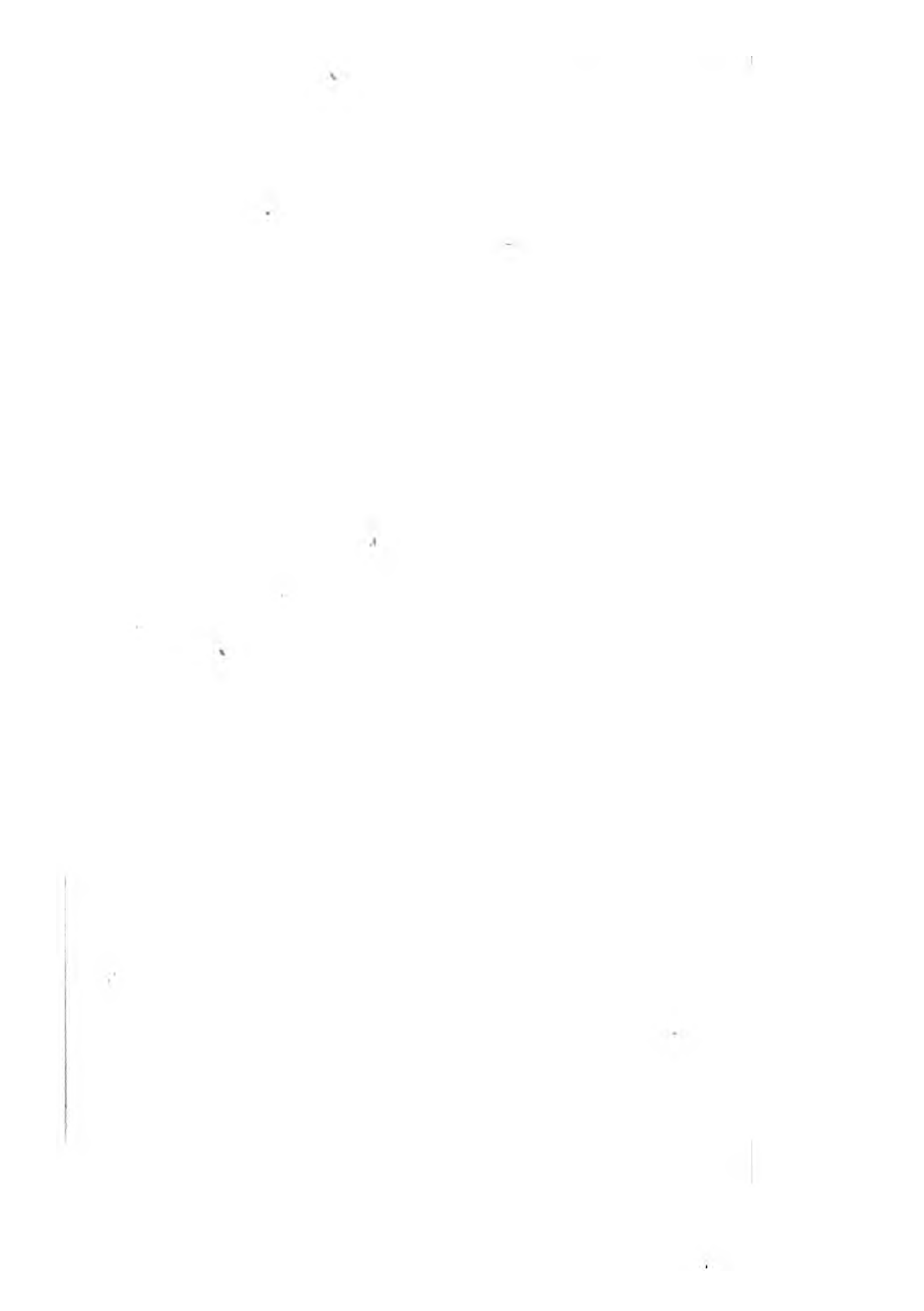
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

---

1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction  
et de reproduction à l'étranger



# GRASSOT

---

Il est possible que vous ne connaissiez pas la rue des Fontaines.

C'est une des mille rues sombres qui se croisent et s'enchevêtrent dans le quartier Saint-Martin, dédale fangeux et inextricable, où s'entasse la population des ouvriers en chambre et des petits fabricants.

Tout ce monde, à tous les étages, dans

toutes les maisons et dans toutes les rues, s'occupe de l'*article-Paris* et confectionne ces mille et une petites merveilles à bon marché que le goût parisien impose à l'univers.

Néanmoins, la rue des Fontaines peut revendiquer une autre illustration que celle du travail.

Elle a vu naître, au mois de janvier 1804, Jacques-Antoine Grassot, l'incomparable grotesque, auquel nos contemporains doivent leurs plus joyeux éclats de rire.

Il fit entendre ses premiers vagissements entre les quatre murs d'un entre-sol, sous un plafond noir, graisseux et enfumé.

Si, en venant au monde, il promettait, comme singularité d'organe, tout ce qu'il a tenu depuis, la sage-femme et la mère durent avoir un étrange saisissement !

L'auteur de ses jours était le patron d'une de ces modestes fabriques dont nous parlions tout à l'heure.

M. Grassot, pour nous servir de l'expression consacrée, *faisait dans la tableterie.*

Homme d'une probité sévère, d'une conscience inflexible, et, de plus, excellent cœur, il recevait dans le voisinage le surnom de père des ouvriers.

Sa femme avait beaucoup d'esprit naturel.

On peut dire qu'elle ne ressemblait

en aucune sorte aux bourgeoises de sa condition, qui, presque toutes, se distinguent par l'instinct rapace, l'esprit cancanier, la malice brutale et la ruse éternelle du négoce, avec le surcroît d'agrément des gros pieds et des mains rudes.

Madame Grassot, comme la plupart des mères parisiennes, était trop occupée par les soins de son ménage et par l'industrie tabletière pour conserver son enfant auprès d'elle.

Le petit Jacques-Antoine fut expédié à Villers-Cotterets, dans ce beau et salubre pays des anciens Vadicasses, où le patois même est harmonieux, nous dit avec enthousiasme Gérard de Nerval, et où les désinences des mots semblent monter au

ciel, à la façon du chant de l'alouette.

Vous figurez-vous, lecteurs, le ramage du petit Grassot en dialecte picard ?

Sa nourrice était une bonne grosse commère, haute en couleur et réjouie en diable. Elle aimait l'enfant étranger comme s'il eût été son *fieu*.

Quand il sut mettre un pied devant l'autre, elle lui passa une culotte et un sarreau de laine, le chaussa de gros sabots, lui mit entre les mains une couenne de lard avec un quignon de pain d'orge, et lui dit :

-- Va jouer avec les gars ! Tu reviendras manger la soupe.

Après quoi, fermant sa porte au loquet, elle rejoignit son homme aux champs.



Cette brave femme s'appelait la mère Molicard.

Notre petit Parisien ne barguigna point, et courut se mêler à la troupe joyeuse des marmots qui prenaient leurs ébats sur la Grand'Place.

Pour l'instant, on jouait à la guerre.

Toute la bande s'était formée en colonne et défilait avec cette gravité native des jeunes Français, quand, à peine échappés des langes, ils se livrent aux jeux de Bellone.

Jacques-Antoine, qui faisait son entrée dans la vie, écarquilla démesurément les yeux à ce spectacle.

Le sens symbolique des échelas dont s'étaient armés, en guise de fusils, tous

ses compagnons, échappait à sa candeur.

Mais, un drapeau de deux sous, flottant au vent, le ravit d'aise ; et le capitaine, un grand frisé de six ans, au teint très olivâtre, qu'il voyait brandir, en tête de la troupe, un magnifique sabre de fer-blanc, gagna tout à fait son affection.

Il se mit donc à la *queue leu leu*, comme on dit dans le pays.

Bientôt, le capitaine remarqua le zèle de Jacques-Antoine, son intelligence des manœuvres ; et, malgré sa tendre jeunesse, il daigna l'honorer, avec force ca-lottes, de toute la familiarité possible.

Ce traîneur de sabre s'appelait Alexandre Dumas.

Gageons qu'il ne se souvient plus d'a-

voir porté Grassot sur ses épaules ?

Jacques -Antoine avait quatre ans lorsque sa famille le rappela du Valois. Arraché brusquement à une existence en plein air sur le plus sain des terroirs , il se trouva prisonnier dans un appartement obscur et ne respira plus que les miasmes fétides qui s'exhalent des ruisseaux de Paris.

Cette existence manquait de charme.

Il devint taciturne, et ses grosses joues fondirent. Elles ne sont plus revenues.

Sa mère l'aimait à l'adoration.

Madame Grassot disait à qui voulait l'entendre qu'elle retrouvait son portrait dans le petit Jacques-Antoine. Le fait est

que notre comédien futur, lui ressemblait d'une façon surprenante, en laid.

On l'envoya, pour se distraire, à l'école de la Doctrine Chrétienne, que le gouvernement de Napoléon venait de rétablir.

Mais les Ignorantins exigeaient trop d'assiduité de ce marmot souffreteux et malingre. On le retira de leurs mains pour le confier à celles d'un vieux magister de la rue des Fontaines, appelé le père Faguet.

C'était un grand vieillard de six pieds et quelques pouces, ancien garde-suisse de Louis XVI.

Il avait échappé, par une espèce de prodige, au massacre du 10 août.

La plus grande joie du brave pédagogue était de raconter à ses jeunes élèves ce terrible épisode révolutionnaire, qu'il enjolivait d'une foule de cuirs et de locutions réjouissantes.

Grassot nous a transmis quelques unes des grotesques harangues de son vieux maître.

« J'étais-*t*-alors, disait le père Faguet, grenadier-*z*-au régiment de Salis. Quand ces tonnerre-*de-Dieu* de Marseillais-*t*-eurent-*z*-emporté la cour des Princes, j'évus la présence d'esprit de troquer ma casaque rouge contre la défroque d'un canonnier de la section des Piques, que j'avais-*t*-embroché sur sa pièce. Puis je descends quatre-*z*-à-quatre *la* grande escalier jusqu'au niveau des cuisines. Je

vois-*t*-une porte ouverte, je m'y précipite et je verrouille la chose. Mais *vlà-t*-il pas que mes gredins la brisent *z*-à coups de hache. Alors, je ne fais ni une ni deux ; j'ouvre, je parais-*t*-à leurs regards, et je leur-*z*-y dis : « Bien obligé, » citoyens ! Ces canailles de Suisses m'a-  
» vaient-*z*-enfermé là-*t*-au commence-  
» ment du feu, parce que je criais comme  
» un beau diable : *Z-à bas Vêto !* » Ça fait son effet. *Vlà* que les fichues bêtes m'empoignent-*z*-et me portent-*z*-en triomphe entre deux têtes de mes camarades. Fallait, je vous jure, avoir le cœur cramponné-*t*-au ventre pour ne pas s'évanouir. Enfin, quoi ! le bon Dieu m'a sauvé, *z*-et voilà l'histoire ! »

Ce récit, imprimé, paraît peut être

moins comique ; mais il est désopilant lorsque Grassot le donne, après boire.

Le père Faguet n'était point méchant de son naturel. Seulement, à l'instar de tous les pédagogues de son époque, il se montrait brutal dans les corrections et ne ménageait pas les coups de férule.

S'il en administrait vingt par séance, Jacques Antoine, pour sa part, en attrapait dix-neuf.

Il était malicieux comme un singe.

Dérouler sur nos pages la longue épopée de ses espiégleries serait chose impossible ; néanmoins en voici une dont il conserva le cuisant souvenir.

Un de ses tours favoris était de lancer



de l'encre aux passants avec une petite seringue, par un trou de la fenêtre.

Un soir, il voit dans la rue une jeune femme, en robe blanche, marchant avec précaution sur le pavé gras. Aussitôt il saisit son instrument et fait jaillir sur la fraîche toilette un jet du noir liquide.

Mais il a mal calculé son coup. La dame s'aperçoit de l'accident, pousse un cri et relève la tête.

O fatalité!

C'est la nièce du père Faguet, sa nièce même, en personne, qui vient souhaiter la fête à son oncle.

Pour châtier le méfait du petit drôle, le pédagogue trempa tout aussitôt dans du vinaigre une poignée de verges très fi-



nes et très élastiques. Nous vous laissons à deviner le reste.

Madame Grassot paya, de plus, la mousseline gâtée.

Jacques-Antoine reçut donc chez le magister de la rue des Fontaines infiniment plus de corrections que de principes de beau langage.

Tout ce qu'il sait, en matière grammaticale, il l'a appris de lui-même par la suite; et, de son propre aveu, il ne sait presque rien, témoin ce fragment de dialogue :

— Eh! qué que tu dis donc, mon bonhomme, que les Romains ne connaissent pas l'eau-de-vie?

— Non, Grassot, je t'assure.

— Alors, avec quoi qu'ils prenaient leur café?

### Historique et textuel.

Jacques-Antoine fit sa première communion à la paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs ; puis son père l'envoya comme *jeune homme* (1) chez un épicier du coin de la rue Greneta.

Les boutiques d'épiciers ne ressemblaient pas, comme aujourd'hui, à des magasins de marchandes de modes ; on ne connaissait ni le luxe de la décoration, ni celui des accessoires mobiliers. Les fenêtres, ouvertes à tous les vents,

(1) Euphémisme à l'usage des négociants en denrées coloniales.

brillaient par l'absence de glaces, au nord comme au midi.

Notre *jeune homme*, que ne réchauffait pas le feu intérieur de la vocation, mourait littéralement de froid.

Ses mains se couvraient de ces rougeurs tuberculeuses qui caractérisent les adeptes du métier. Grassot se les enveloppait d'une serpillière et s'endormait au fond du comptoir, rêvant qu'il assistait au passage de la Bérésina.

Une pratique entrait dans le magasin et secouait le dormeur.

— Allons, réveillez-vous ! Pesez-moi une livre de sucre.

— Du sucre?... Nous n'en tenons plus,

répondait Grassot, bâillant à se décrocher la mâchoire.

— Une livre de pruneaux.

— Nous n'avons que des pruneaux à médecine.

— Un paquet de chandelles des huit.

— Voilà. Cinquante sous !

— Comment ? c'est vingt sous chez le voisin.

— Eh ! parbleu ! allez-y chez le voisin ! On ne tient pas à vous fournir, disait Jacques-Antoine, en bâillant de nouveau.

De semblables réponses éloignèrent bien vite tous les acheteurs. La clientèle désertait en masse, et l'épicier demandait aux défectionnaires :

— Pourquoi me quittez-vous ?

On lui répondait :

— Dame ! vous n'avez rien, et vous vendez trois fois plus cher qu'ailleurs.

Ceci devenait grave. Le patron, qui se savait mieux assorti que personne, soupçonna quelque sombre intrigue et se mit à épier Grassot. Il se cacha derrière un énorme sac de lentilles, et le surprit faisant l'article de la façon mentionnée ci-dessus.

L'épicier se dressa furieux, la face pourpre, le poil hérissé.

— Vil scélérat ! gredin ! canaille ! sors d'ici ! cria-t-il. Je te chasse ! Reçois ma malédiction !

A le voir ainsi apparaître à mi-corps

derrière le sac, il rappelait avantageusement ce jouet qu'on appelle *diable*, dans lequel la détente d'un ressort à boudin laisse échapper d'une boîte quelque figure hétéroclite et grimaçante.

Cette brusque vision tira Grassot de sa torpeur.

Il gagna la porte en deux sauts, et prit la fuite à jarrets déployés, poursuivi par les injures de sa victime.

Le ci-devant *jeune homme* erra jusqu'au soir dans les parages du boulevard du Temple, où il trouva pas mal d'anciens camarades de l'école des Frères, aimable jeunesse qui charmait ses loisirs par l'étude du bouchon et du petit palet.

Grassot eut le temps de faire cinquante

ou soixante parties, avant de se décider à reparaître à la maison paternelle.

Tout naturellement il reculait devant l'aveu de son équipée et des suites fâcheuses qu'elle pouvait avoir.

La faim qui lui serrait l'estomac triompha de ses appréhensions, et, l'heure du souper venue, il fit une entrée courageuse au logis, où on était loin de l'attendre.

M. Grassot père fronça le sourcil ; mais la bonne mère intercéda pour le coupable.

— L'épicerie, dit-elle, est pourtant une profession superbe ! mais puisqu'il n'y veut pas mordre, plaçons-le dans la quincaillerie.



Vous croyez peut-être Jacques-Antoine corrigé par l'indulgence dont on use à son égard ?

Ah ! que vous connaissez mal l'indomptable gamin de Paris !

Socrate avait un démon familier, qui lui inspirait ses pensées sublimes. Le gamin de Paris a aussi le sien, — quelque proche parent de Puck ou de Trilby, — logé dans le coin le plus fantasque de sa cervelle, et qui lui souffle, du matin au soir, d'abracadabrantes polissonneries.

Chez son quincaillier, Grassot mélangea traîtreusement les différentes sortes de clous, de vis, de crochets et de pitons, ce qui nécessitait souvent un travail d'une heure pour servir une pratique de *deux sous*.



Il jetait de pleines carafes dans le tiroir aux cadenas, imagination charmante qui produisait de l'eau ferrée délicieuse pour les estomacs affaiblis, et des articles parfaitement rouillés et impossibles à vendre.

Cette fois encore, il fut pris en flagrant délit.

Le quincaillier lui administra de la façon la plus rude sa botte au-dessous de l'échine.

— Misérable *gâteux* ! décampe !... et plus vite que ça ! cria-t-il avec une exaspération violente.

Jacques-Antoine ne se faisait jamais répéter deux fois l'invitation de prendre l'air.

Ses parents au désespoir le placent alors chez un bijoutier de la rue Bourg-l'Abbé, le père Loison. Dans ce nouvel apprentissage, Grassot finit par se comporter un peu mieux, sauf les calembours obligés sur le nom du fabricant de bijoux.

Mais, en dehors de son travail, il conserve les mœurs les plus intraitables et la nature la plus hargneuse. Il devient la terreur des enfants du quartier

Jacques-Antoine avait un désir frénétique de porter des sabots.

Comme il ne possédait pas un centime vaillant, et que, d'ailleurs, ses notions sur le juste et l'injuste n'étaient pas fort nettes, il s'avisa, pour se procurer sa

chaussure de prédilection, d'un expédient qui pouvait le mener droit en Cour d'assises.

Il fabriquait avec de la tôle des pièces de six liards, mieux faites que les bonnes.

Puis il écoulait sa fausse monnaie par le canal d'un mendiant aveugle, innocent complice de cette fraude. Jacques-Antoine se donnait les gants de lui faire la charité.

Tous les matins l'aveugle lui rendait un sou.

Lorsque notre apprenti bijoutier eut ses sabots, il continua de fabriquer des pièces de six liards.

Avec son sou de chaque jour, il achetait des pommes de terre frites.

— Fourrez-moi cela dans ma casquette, disait-il au marchand, et faites moi bonne mesure, puisque je vous économise le papier!

Quant au sel, voici par quel moyen subtil Grassot parvenait à l'obtenir.

Vous savez, chers lecteurs, ou vous ne savez pas, que les bijoutiers, pour affiner les matières d'or et d'argent et les rendre mates, emploient du sel blanc très fin. Jacques-Antoine entra chez un épicier et lui disait :

— Le patron a besoin de cinquante livres de sel. Donnez moi un échantillon de votre meilleur ; s'il convient, vous aurez la fourniture.

Un échantillon durait dix jours de pommes de terre frites, en moyenne.

Cependant, il faut le dire à sa louange, Grassot n'était pas sans scrupules à l'endroit du vieux Bélisaire auquel il faisait, chaque matin, son aumône intéressée.

Le jour de l'an venait de transformer Jacques-Antoine en capitaliste, et trois pièces de cent sous sonnaient follement dans son gousset.

— Allons, se dit-il, je suis assez riche pour réparer ma faute et me donner le luxe d'une bonne action.

Ce disant, il va trouver son aveugle.

— Bonjour, père l'Amaurose (il lui donnait ce sobriquet scientifique). Eh bien,

la santé, comment va-t-elle? et la recette?

— Couci-couci.

— A propos, je me suis fait une réflexion, père l'Amaurose : on doit vous donner souvent de mauvaises pièces, à vous qui n'y voyez goutte?

— Dame ! c'est possible, mon garçon, répondit l'aveugle; mais je les passe toutes.

Cette réponse apaisa les remords du coupable.

Néanmoins il suivit son impulsion généreuse. Il pouvait avoir colloqué au mendiant pour quarante sous environ de pièces de six liards : il lui donna cinq francs, et se déroba par une prompte

fuite aux étreintes de sa reconnaissance.

Grassot allait tous les jours à la Monnaie porter au contrôle les bijoux du patron.

Quelquefois, en été, on le faisait attendre deux heures. Il s'agissait d'utiliser ces loisirs.

Nous le voyons alors se lier intimement avec un autre apprenti orfèvre, nommé Bance, à peu près de son âge. Grassot lui communique un plan superbe, qui vient de germer dans son esprit ingénieux.

On achète à frais communs deux sous de savon noir.

Ensuite, — vous allez nous accuser de broder peut-être, mais ce détail est d'une



authenticité parfaite, — ensuite Jacques-Antoine et son ami Bance s'improvisent laveurs de chiens et baigneurs de chevaux à l'abreuvoir du Pont-Neuf, du côté de la rue Dauphine.

Cette industrie leur rapporte de magnifiques dividendes.

Ils prennent cinq sous pour un cheval, et souvent beaucoup plus pour un chien, surtout s'ils ont affaire à une vieille femme.

Nos deux chenapans la rançonnent sans pudeur.

Dès qu'Azor est entre leurs mains, au beau milieu de la Seine, ils menacent de lui faire boire un coup. La douairière éplorée pousse des cris navrants sur la



berge, et rachète à prix d'or son *pauv' chéri*.

Mais l'abreuvoir ne regorge pas toujours de clients.

Quelquefois même, la mise de fonds préalable, c'est-à-dire les deux sous de savon noir, est impossible. Jacques-Antoine et Bance ont alors recours à mille expédients pour se les procurer.

Le jour de la Fête-Dieu, par exemple, ils se postent aux environs des petites chapelles enfantines, et touchent **effrontément** la recette. Si les jeunes propriétaires des chapelles osent réclamer **contre** ces intrus, le débat se vide à **coups de poing**, et nos baigneurs de chiens ne

s'adressent jamais, comme on le devine, à plus forts qu'eux.

En hiver, absence complète de profits et de pourboires. On n'a pas le sou, mais on s'en console en faisant des farces.

La victime ordinaire de ces messieurs est le naïf marchand de marrons du Pont-Neuf. Ils jettent de grosses boules de neige dans le fourneau de cet honnête industriel, exploit souvent puni par de rudes calottes; mais bah! la farce est jouée!

Chez le père Loison, Grassot prit le goût du dessin (1).

(1) Les bijoutiers travaillent sur des dessins, faits d'avance au crayon, ou sur des aquarelles.

Son père crut voir poindre dans cette tête fantasque une vocation sérieuse. Il le fit entrer aux Menus-Plaisirs, dans l'atelier de Cicéri.

Plus tard, il devint élève de Bouton et de Daguerre.

Nous n'affirmons pas qu'il ait jamais produit des chefs-d'œuvre en peinture ; mais il n'était pas plus mal doué que beaucoup d'autres sous ce rapport. On voit dans le salon de notre comédien cinq ou six tableaux dus à sa palette, et qui ont vraiment quelque mérite.

Le dernier maître de Jacques-Antoine fut un paysagiste, nommé Dufour.

Ce peintre demeurait rue Notre-Dame-de-Nazareth. Il avait un atelier situé tout

au fond d'une cour, en plein nord, et comme on n'y voyait jamais entrer, pendant tout l'hiver, un atome de combustible, c'était une petite Sibérie.

Grassot et deux rapins, ses collègues, jetaient de quart d'heure en quart d'heure brosses et palettes, pour exécuter une bourrée auvergnate. Ils ne voyaient pas d'autre moyen de réchauffer la circulation.

Néanmoins, un beau jour, le thermomètre marqua douze degrés au-dessous de zéro.

La pantomime devint insuffisante.

— Frères! cria Grassot, nous ne sommes pas assez Groënlandais pour supporter cette température boréale. Faisons du feu!

— Avec nos chevalets, soit ; voilà qui est convenu, dit l'un des rapins, gros réjoui du nom de Hochard.

— Satrape ! dit en riant le second collègue de Grassot : il brûlerait Paris pour faire cuire une saucisse ! Je propose un moyen moins coûteux. Fendons-nous d'un cotret ! Je souscris pour quinze centimes.

— Je fais deux sous, dit Hochard.

— Et moi quatre ! dit Grassot. En avant par le flanc droit, chez le *fouchtra* !

Il sort, et revient, cinq minutes après, chargé d'un fagot superbe.

On déblaye la cheminée, un de ces vieux âtres profonds, immenses, garnis

d'une plaque de fonte, et où l'on brûlerait toute une forêt vierge.

Mais, — ô fâcheux contre-temps! — le bois est vert; impossible de l'allumer. Une demi-heure se passe en infructueux efforts. Hochard perd patience et donne un grand coup de pied dans la plaque.

O surprise!

La plaque tombe et découvre un large trou béant, par lequel un bruit confus de voix féminines monte aux oreilles de Grassot et de ses deux compagnons.

Voilà nos rapins qui ne songent plus au froid.

Ils prennent un squelette, destiné à leurs études d'ostéologie, le suspendent

à une longue corde, et le font descendre dans le gouffre.

Tout à coup les voisines, qui se chauffent et bavardent, entendent un cliquetis d'ossements ; puis elles voient apparaître deux affreux tarses, qui se prolongent en tibias décharnés, et qui exécutent au milieu des flammes la plus effrayante des danses macabres.

Elles poussent des cris d'horreur.

Les rapins jubilent et remontent vivement le squelette.

Un peu remises de leur effroi, les voisines veulent connaître la cause de cette abominable apparition. Elles envoient chercher un ramoneur.



Se tenant aux aguets, les rapins entendent monter le petit savoyard.

Ils le saisissent au passage, l'attirent dans l'atelier, lui donnent deux sous pour qu'il se taise, et le font déjeûner avec eux.

Jugez de l'épouvante que cause la disparition du ramoneur !

Vingt minutes après, on expédie un second émissaire, qui a le sort du premier. Les voisines tombent en syncope ; voilà toute une maison en bouleversement.

Soudain retentit une voix menaçante qui s'engouffre dans la cheminée, et arrive à l'oreille de nos rapins comme la trompette du Jugement.



— Voulez-vous bien descendre, drôles?

Grassot promet deux sous au second ramoneur. Silence parfait.

— Ces polissons-là s'amuse sur les toits! reprend l'organe irrité. Qu'on aille chercher mes gendarmes!

A cette époque, le sergent de ville était inconnu.

M. Debelleyne ne créa l'institution qu'en 1829, lorsqu'il fut nommé préfet de police.

Nos lecteurs ont deviné que la voix menaçante est celle du commissaire. Ce magistrat, peu crédule, n'admettait pas les histoires de revenants. Il s'informe, apprend que la cheminée est mitoyenne,

et qu'il y a dans la maison contiguë (1) un atelier de peintre.

Ces renseignements lui suffisent.

Bientôt il apparaît terrible, majestueux, ceint de son écharpe.

Il trouve les deux enfants de la montagne attablés entre les trois rapins et le squelette, qu'on a solennellement assis sur une chaise, avec une pipe entre les dents.

La bouffonnerie du spectacle ne déride point le commissaire.

D'ailleurs, il est furieux d'avoir été dérangé pour rien à sa première douzaine

(1) Les deux maisons n'en formaient d'abord qu'une. Elles avaient été divisées par héritage.

d'huîtres ; il traite nos étourneaux absolument comme un planteur traite des nègres marrons, sauf les coups de fouet.

Grassot, persuadé qu'on va le conduire à l'échafaud, se précipite aux pieds du commissaire, et embrasse convulsivement ses bottes.

Pour comble de malheur, le patron paysagiste arrive.

On lui parle de femme enceinte que la frayeur pouvait faire avorter, de police correctionnelle, de dommages-intérêts, de responsabilité civile.

Vieillard timoré, le père Dufour entre dans une colère bleue, et flanque du même coup ses trois élèves à la porte.

Ici finit le premier chant de cette épopée burlesque.

Grassot a l'âge d'homme.

Désormais il est libre ; il est son maître, et sa famille, à bout de patience, lui accorde, entre autres droits, celui de pourvoir entièrement à sa nourriture et à son entretien.

Le fidèle Hochard a voulu partager sa fortune.

Un troisième Raphaël à la grosse brosse, appelé Fauconnier (1), s'associe avec eux. Ils logent tous ensemble dans une petite chambre de la rue des Marais-Saint-Martin, n° 14 Les meubles sont rares ;

(1) Depuis, il s'est fait avantageusement connaître comme lithographe.

mais on voit , suspendue au mur , une superbe cravache montée en argent.

Nos artistes veulent se donner bon genre et avoir l'air de monter à cheval.

La chambre n'a qu'un lit, et ce lit est collectif; mais il est rarement occupé par plus d'un locataire à la fois.

C'est la saison des amours.

Pour spécialité invariable, la maison Grassot et compagnie adopte les *effets de neige* et les *clairs de lune*, tableaux à l'huile, sur toiles de six, tous destinés au commerce. Le marchand les paye trois francs; on les vend cinq aux amateurs.

Or, comme détail intime, il faut vous apprendre que le siège social de la maison Grassot est égayé par les gambades

d'un fort joli petit singe, cadeau fait au chef de l'établissement par cette bonne Flore des Variétés.

Grassot a connu Flore par l'intermédiaire de son amant, le perruquier Francôme.

Un matin, ses deux co-associés le laissent seul avec le singe, qu'on attache ordinairement au pied du lit. Jacques-Antoine doit, ce jour-là, terminer six tableaux, trois effets de neige et trois clairs de lune.

Il y a dix-huit francs à recevoir contre livraison.

Donc, il pioche à outrance et ne s'interrompt que pour aller dîner chez son traiteur habituel, à *vingt-cinq centimes*

par tête : un sou de bouillon, deux sous de bœuf et deux sous de pain.

Ce repas de Lucullus terminé, Grassot remonte quatre à quatre ses six étages.

Hélas ! quel affreux spectacle s'offre à ses regards !

Le singe a rompu sa ficelle, et donne la mise en scène complète du tableau connu de Decamps : c'est-à-dire que Grassot le trouve assis devant le chevalet, grave, presque solennel, tenant la brosse d'une main, la palette de l'autre, et achevant avec vigueur l'œuvre commencée par son maître.

L'animal malin, — nous parlons du singe, — s'est tatoué de vermillon, de cobalt, d'ocre jaune et de bleu de Prusse.



Il ressemble à l'une de ces bêtes fantastiques jetées par Callot au milieu de sa *Tentation de saint Antoine*.

Toutes les vessies sont crevées ; quinze francs de couleurs sont perdus, et les six tableaux disparaissent sous un infernal barbouillage.

La figure de Grassot passe successivement par toutes les nuances du spectre solaire.

Il prend la cravache et administre au singe une telle volée, que celui-ci le prend en haine à dater de ce jour, et qu'il faut s'en défaire à tout prix.

Le macaque de Flore est acheté quarante sous par un honnête industriel, qui le recède, le soir même, à un limonadier



du boulevard pour la somme de soixante-quinze francs.

Ce bénéfice énorme est connu de Grassot.

Il s'arrache les cheveux, en songeant qu'il aurait pu le réaliser lui-même.

Tant de malheurs financiers l'accablent.

— Bah! il faut nous étourdir! lui disent ses amis.

— Je veux bien, étourdissons-nous, répond-il; mais avec quoi?

Hochard, dans un jour d'opulence, avait acheté une serrure de sûreté de vingt-cinq francs; il la démonte et va la vendre à un ferrailleur. Mais comment fermera-t-on la porte?

— Je m'en charge, dit Grassot.

Des paveurs sont dans la rue; il descend, choisit un énorme grès, le monte dans la chambre, l'entoure d'une corde en croix, passe la corde sous la porte, fait sortir ses camarades, sort lui-même, tire à lui, et cache le bout de la corde sous le paillason.

Le pavé sert de cale à l'intérieur, et voilà trois hommes heureux.

On leur a donné sept francs de la serrure.

Ils organisent une soirée de liesse et procèdent d'abord à un dîner princier, de quarante-deux sous pour trois, dont voici le menu : potage, trois sous; — bœuf garni, cinq sous; — oie aux navets, dix

sous; — un litre de vin fin, quatorze sous; — deux desserts, fromage et confiture, quatre sous; — pain, six sous.

Total, comme dessus.

Ranimés par cette douce chaleur qui monte de l'épigastre au cerveau, après un festin de ce genre, ils vont faire la digestion au grand air, en stationnant une heure et demie à la queue de l'Ambigu.

M. Fresnoy, le Talma du lieu, jouait *le Songe*.

Nos sybarites prennent des places à douze sous : trente-six sous! Au sortir du théâtre, et pour couronner dignement la fête, ils vont souper au coin de la rue de Lancry, chez le prédécesseur

de Truchot (1), dépensent royalement vingt-quatre sous, reviennent joyeux comme des banquiers en goguette, et font sonner les trente-huit sous qui leur restent pour le déjeuner du lendemain. Hochard dépose les capitaux sur un tabouret; puis nos amis s'endorment bercés par des rêves de millionnaires.

Ils ronflent encore, quand la blanchisseuse arrive et frappe à la porte.

Le pavé cède; elle entre.

Comme elle vient réclamer de l'argent, il lui semble inutile de réveiller les dormeurs. Elle se paye sans façon de ses propres mains et laisse sa carte de vi-

(1) Ce n'était alors qu'un simple marchand de vins.

site, c'est-à-dire trois faux-cols et une paire de chaussettes.

Plus de déjeuner au réveil! *Sic transit gloria mundi.*

Heureusement le traiteur, homme très confiant, n'hésite pas à leur faire crédit de quinze sous.

On se remet courageusement à la besogne. A quatre heures on a terminé deux tableaux (un effet de neige et un clair de lune); c'était six francs de gagnés.

— A propos, dit le brocanteur, je connais une sage-femme, rue Saint-Louis, qui a besoin d'une enseigne : allez faire prix avec elle!

C'est à Grassot, le beau parleur de la bande, qu'échoit cette mission.

Il part et se présente chez la prêtresse de Lucine.

— Madame, lui dit-il, voici comme je comprends le sujet. L'accouchée est dans son lit, le visage pâle, mais le sourire aux lèvres. Un groupe d'amours, couronnés de roses, lui apportent l'enfant dans un berceau, et vous, madame, accoudée au chevet, vous présidez, comme un bon génie, à cette scène attendrissante.

— Mais ce sera délicieux ! répond la sage-femme, émerveillée de ce luxe d'imagination. Je tiens surtout à ce qu'on fasse mon portrait ressemblant.

— Soyez tranquille, dit Grassot ; un peintre qui, après vous avoir vue, n'attraperait pas votre ressemblance, madame, serait digne des galères.

Ce madrigal décida la cliente à payer son portrait cent vingt francs.

Elle vint poser en grande toilette, et le brocanteur enchanté dit à nos amis :

— Je ne vous compterai ni toile, ni couleurs, et je vous donne cinquante francs.

Brave homme ! Il y avait neuf francs de fournitures.

Le tableau fini, Fauconnier se charge d'aller le livrer au marchand et de rapporter les espèces. Mais la journée s'écoule, et Fauconnier ne revient pas.

Après six heures d'angoisse, les deux autres associés vont à sa recherche. Ils finissent par le trouver, à près de minuit, au café Turc, ivre comme un merle



qui sort des vignes, et costumé en hussard, quoiqu'on ne fût point en carnaval.

Ce garçon candide avait la *toquade* de l'état militaire.

Voulant se contenter une bonne fois, il s'était promené dans tout Paris, en faisant sonner ses bottes à éperons et siffler sa cravache.

Il ne lui restait plus que huit francs sur la somme énorme qu'il avait touchée le matin ; mais il était si drôle en hussard, que ses amis n'eurent pas la force de lui reprocher sa fredaine.

Seulement, on ne lui confia plus les fonds de la communauté.

— Bah ! la peinture est une impasse, se dit Grassot, après avoir mené quelque



temps encore cette vie de bohême. J'ai vingt-deux ans, rien ne m'empêche de changer de carrière : essayons autre chose!

Il se fait commis-voyageur en bijouterie d'abord, puis en librairie, puis en papiers peints, puis en gravures.

Trois années durant, il parcourt la France, obtient du succès et fait d'excellentes affaires, grâce à la sûreté de son coup d'œil, à l'originalité de ses allures, et surtout, — qu'on nous pardonne le mot, — à sa *blague* pyramidale.

Chez lui, les mœurs du rapin se combinent avec celles du voyageur de commerce.

La finesse de sa judiciaire se trouve

rarement en défaut. Il n'a pas besoin de voir les gens deux fois pour saisir leur nature d'esprit et les connaître souvent mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes.

— Je n'avais pas les charmes du papillon, dit Grassot lorsqu'il raconte ses aventures de jeunesse, mais j'en avais l'inconstance !

Effectivement, nous le voyons bientôt se fatiguer des voyages.

Il revient à la peinture et entre chez Lefebvre, peintre décorateur au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Celui-ci avait besoin d'aides, pour que le drame de *Jane Shore* fût joué avant la pièce du même titre qu'on annonçait à l'Odéon.

Lefebvre est mandé, sur les entre-faites, chez madame la duchesse de Raguse, afin de peindre les décors d'un petit théâtre qu'elle avait à sa maison de campagne, et une représentation allait avoir lieu le samedi suivant.

Il envoie trois de ses élèves à sa place. Grassot est du nombre.

On devait jouer chez la duchesse *le Coiffeur et le Perruquier*, puis *le Mariage de raison*. M. le duc de Guiche répétait les rôles de Pinchon dans *le Mariage* et d'Alcibiade dans *le Coiffeur*. Le programme était bien arrêté ; toutes les invitations étaient faites. Madame de Raguse conviait à cette fête la plus brillante aristocratie du noble faubourg.

Le jeudi, M. le duc fait une chute de

cheval, se luxé l'épaule et se casse une jambe.

Grand embarras de la châtelaine.

— Si madame la duchesse y consent, dit l'un des peintres décorateurs, le mal peut se réparer.

— Comment cela, monsieur ?

— Notre camarade Grassot tiendra fort bien les deux rôles. Il a toute l'étoffe d'un artiste dramatique, et fait admirablement la charge de Numa, du Gymnase.

Madame de Raguse accepte Grassot pour remplacer M. de Guiche.

Cinq ou six années auparavant, Jacques-Antoine, comme élève de Cicéri aux Menus-Plaisirs, jouissait de ses entrées

au théâtre de Madame. Vingt fois il avait vu représenter les pièces dont on a plus haut donné le titre.

Il étudia les rôles, et, le soir même, il les sut d'un bout à l'autre.

Or ceci se passait le vendredi.

A la représentation du samedi, Grassot obtient un succès fou.

Cinquante ou soixante nobles dames, baronnes ou marquises, viennent le complimenter dans la coulisse, et madame de Raguse l'invite à dîner pour le lendemain.

Grassot s'excuse : il ne veut pas d'un honneur que ne partageraient point ses camarades, et ses camarades sont en blouse.

La duchesse leur fait servir à part un déjeuner superbe, auquel elle assiste avec deux grands personnages. Puis, avant de laisser partir son acteur improvisé, la généreuse châtelaine lui fait cadeau d'une riche épingle en diamant, que Jacques-Antoine eut la *canailerie* de vendre à un orfèvre du boulevard, sous le spécieux prétexte qu'un bijou trop splendide jurait avec son costume habituel.

Chez madame de Raguse, il a fait la connaissance de Perrin, excellent acteur du Gymnase, appelé au château pour soigner la mise en scène.

A quelque temps de là, Perrin, qui s'en allait en représentation à Chartres, dit à Grassot :

— Viens avec moi, tu joueras en ama-

teur. Je paye ton voyage et tes frais d'hôtel.

— Tôpe ! fit l'autre.

Les voilà partis.

Quand, de nos jours, vous admirez Jacques-Antoine dans *les Pommes de terre malades* ou dans *les Deux papas très bien*, vous ne vous doutez guère qu'il joua les amoureux à Chartres, en 1826, avec un succès pyramidal.

Cependant, il ne songeait pas encore à faire du théâtre son métier.

La preuve, c'est que, de retour à Paris, il entre chez un agent de change, dont il devient le commis principal, tout en tripotant dans la coulisse de la Bourse pour son propre compte.



En même temps, il juge convenable de renoncer à la vie de garçon.

Jacques-Antoine allume solennellement le flambeau de l'hyménée.

Sans aucun doute il serait aujourd'hui millionnaire, comme Jules Mirès et Polydore Millaud, si Perrin n'était pas venu le tenter une seconde fois.

— J'ai la direction du théâtre de Reims. Fais-tu partie de ma troupe? lui demande un matin son ami, entre deux côtelettes.

— Ma foi, non! tu sais bien que je ne veux pas être acteur.

— Bah! je te laisserai libre comme l'air.

— Vrai? pas d'engagement alors. Si je



*m'embête* (style Grassot), je veux pouvoir m'en aller.

— C'est dit.

Tout s'arrange. Monsieur et madame Grassot sont attachés au théâtre de Reims sous le nom de monsieur et madame Auguste.

La troupe doit desservir les arrondissements voisins.

Jacques-Antoine débute à Épernay dans *un Moment d'imprudence*. Il n'a qu'un succès douteux. Mais à Châlons, il joue par hasard, dans *la Demoiselle à marier*, de M. Scribe, le rôle de l'amoureux comique, et son triomphe est complet. Revenu à Reims, il prend le rôle de Lhéry, de *la Semaine des amours*, et l'enthousiasme du public est extrême.

Voilà notre acteur en goût.

Les bravos lui donnent du cœur au ventre; il signe un engagement de trois années avec son ami Perrin.

Si vous êtes curieux, voici en quels termes le feuilleton de *l'Abeille rémoise*, du 12 février 1827, parle de l'homme qui est devenu le premier de nos grotesques.

« .... Certes, nous n'osons comparer M. Grassot que de fort loin à Armand... Armand qui semblait avoir ravi aux Parques cruelles la grâce de Fleury, au moment où leurs impitoyables ciseaux allaient la trancher. M. Grassot a une élégance moins savante, mais tout aussi native. Sa taille svelte a de la souplesse sous le frac du grand seigneur. Quand il tombe aux genoux de

madame Danville, c'est bien le sourire d'un séducteur qui erre sur ses lèvres; sa voix est pénétrante, sa diction est bonne, quoique un peu pressée. Son geste seul manque peut-être d'audace.... »

Hein? qu'en dites-vous?

Néanmoins, malgré son *élégance native*, sa *taille svelte* et sa *bonne diction*, Grassot ne tarde pas à renoncer aux rôles sérieux (1).

Il regagne Paris, au commencement de 1833, et va rendre sa visite au foyer du Gymnase.

(1) On peut voir encore aujourd'hui, à Reims, l'enseigne des *Deux Magots*. Elle offre le portrait de Grassot et de l'acteur Jeault, fort applaudis dans la pièce dont cette enseigne empruntait le titre.

— D'où viens-tu? lui demande Paul, ancien apprenti bijoutier comme lui.

— J'arrive de Reims.

— Ton emploi?

— Les comiques.

— Ça tombe admirablement. Bouffé, Sylvestre, Numa sont malades, ou en province. Demande tes débuts.

Poirson, le directeur, entre au foyer, sur ces entrefaites. On lui présente Grassot, qui lui tire sa révérence.

— Est-ce que vous savez l'emploi de Legrand? dit Poirson.

— Oui, tous les rôles.

— Alors, donnez-moi votre adresse. J'aurai besoin de vous.

Grassot logeait chez son père, au Fau-

bourg du Temple. Le lendemain, il reçoit un billet de répétition, pour débiter, le soir même, dans *la Semaine des Amours*, avec Gontier et Jenny Vertpré.

Le régisseur, ignorant le nom d'*Auguste*, imprime *Grassot* sur l'affiche. Les débuts sont heureux. Tous les artistes du Gymnase y concourent fraternellement. Numa rentre ; le nouveau venu joue à ses côtés dans *Jeune et Vieille*, et Poirson lui signe un engagement.

Or, comme l'a dit un biographe, le Gymnase vise à la perfection, à la perfection correcte, prévue et arrangée à l'avance, la perfection de l'art grec. Les arabesques de Grassot juraient sur ces lignes droites. La rectitude et la fantaisie ne peuvent pas s'accoupler.

Pour la troisième fois, en 1836, notre comédien renonce au théâtre.

Il veut reprendre la peinture et s'installe, pendant quelques mois, chez Malleisis, peintre de genre et de portraits ; mais on engage madame Grassot à Rouen comme première amoureuse, et son mari quitte l'atelier pour la suivre.

Dans la capitale normande, il retrouve un de ses vieux amis du temps de la bohème et des charges de rapins. C'est Hippolyte Bellangé, beau-frère du directeur Walter.

On montait alors *la Juive* au théâtre des Arts.

— Je n'ai pas assez de monde pour le cortège dit Walter à Grassot. Vous seriez bien aimable de faire nombre.

— Volontiers, répond notre homme.

Il s'habille en cardinal, et s'arrange une tête incroyable. Comme il est déjà fort connu des habitués de café, il les regarde en passant devant la rampe, s'arrête et leur donne sa bénédiction.

Ces messieurs trouvent la plaisanterie charmante.

On couvre de bravos notre cardinal burlesque. Émerveillé de sa physionomie bouffonne, Walter le tourmente pour jouer le père Bizot dans *le Gamin de Paris*. Jacques-Antoine se décide. Il obtient un succès à tout rompre, et le voilà plus acteur que jamais.

Pendant six mois, il fut l'idole du public de Rouen.



Mais Dormeuil, passant un beau jour par cette ville, entre au théâtre, voit jouer Grassot, le trouve merveilleux et l'engage aussitôt.

Dans la rédaction du traité, Coupart, le secrétaire, fait une erreur : il porte deux mille francs au lieu de quinze cents francs. Le comédien pouvait se prévaloir d'un acte signé ; mais il rétablit lui-même le chiffre convenu, et Dormeuil, en récompense de sa délicatesse, lui accorde une représentation à bénéfice.

Grassot débute au Palais-Royal dans une pièce de trois débutants : Lefranc, Labiche et Marc Michel, collaborateurs inséparables depuis cette époque.

*M. de Coylin* ou *l'Homme infiniment poli*, tel était le titre de la pièce.



Par jugement du tribunal, on avait défendu à nos vaudevillistes d'écrire *Coislin*, orthographe patronymique d'une famille noble assez nombreuse encore.

Bientôt, les frères Cogniard donnent *les Coulisses*, pour Jacques-Antoine.

Dans cette pièce, il joue le marquis de Bel-Œil, et tout Paris vient l'admirer.

Grassot est le héros du jour.

Depuis vingt ans, on peut dire qu'il trône dans son véritable domaine, celui de la charge désopilante et de l'éclat de rire sans fin.

Le lecteur ne nous demandera pas la liste complète de son formidable répertoire, qui chaque jour s'augmente encore. Ses principales et ses plus joyeuses créations

sont : *le Caporal et la Payse*, — *Paris voleur*, — *l'Etourneau*, — *la Marquise de Carabas*, — *Deux Papas très bien*, — *l'Almanach des 25,000 adresses*, — *la Fille bien gardée*, — *Une Fièvre brûlante*, — *la Garde-Malade*, — *Sur la terre et sur l'onde*, — *Une Chaîne anglaise*, — *Mon Isménie*, — *la Vénus à la fraise*, — *Un Bal d'Auvergnats*, — *la Femme aux œufs d'or*, — *les Pommes de terre malades*, — *le Chapeau de paille d'Italie*, — *Deux vieux Papillons*, etc., etc.

Trois fois Grassot, a eu les honneurs de la pièce nominative : *Grassot embêté par Ravel*, — *Grassot tueur de lions*, — et *Une tragédie chez M. Grassot*.

Jacques - Antoine (le croiriez-vous , grand Dieu!) est un des plus fervents

adorateurs de la muse tragique. Il ne manquait pas une représentation de la Ristori, quand par hasard le Palais-Royal le laissait libre, et il y pleurait comme un phoque.

La popularité de Grassot dépasse énormément la popularité d'Odry.

A l'heure où nous écrivons, rien ne manque plus à sa gloire : nous avons sous les yeux une polka intitulée : *Grassot-polka*, avec cette épigraphe :

• Gnouf ! gnouf ! gnouf ! •

Certes, nous manquerions à nos devoirs en ne reproduisant pas ici un portrait de notre grotesque, touché de main de maître, par M. Jouvin.

Le voici :

« Une chevelure en coup de vent ; la physionomie d'un singe en colère ; une voix qui tient de l'ours réveillé en sursaut et du soufflet d'orgue qui perd du vent ; des bras d'orang-outang désarticulés comme deux fléaux ; des genoux cagneux ; des jambes qui ont toujours l'air de frétiler sur une plaque de tôle chauffée à blanc ; une bouffonnerie qui fait mal à voir et un sérieux devant lequel on ne saurait conserver sa gravité : tout ce que l'absurde a de plus renversant, le trivial de plus bas, le mauvais goût de plus excentrique, le cynisme de plus effronté... Oui, mais toutes ces énormités de l'extravagance d'un homme, rachetées, absoutes, glorifiées par le splendide

éclat de rire de la foule. On est furieux, mais on rit ! On fait les gros yeux à ses voisins apoplectiques, mais on rit ! »

L'esquisse est un peu brutale ; néanmoins elle renferme des traits d'une exactitude saisissante.

Somme toute, et malgré les accusations d'excentricité, de mauvais goût, de cynisme, le jeu de Grassot déride les plus hypocondres. Ici-bas, le rire est une si bonne chose, qu'on lui pardonne de le provoquer avec la grimace, quelquefois avec l'absurde.

Grassot est l'incarnation d'une charge de Daumier.

Chez lui le grotesque n'exclut ni l'originalité, ni la finesse, ni la repartie vive

et piquante. Il a fait autant de bons mots que Harel et Talleyrand. C'est lui qui a dit de mademoiselle Félix :

— Il y a une chose, qu'elle n'aura jamais à se reprocher, c'est une bonne action !

Un jour, il rencontre Jules de Prémaray, littérateur assez petit de taille, et un peu voûté.

— Ah ! lui dit Grassot, quel joli bossu tu ferais, si tu avais de l'esprit !

Prémaray ne se fâcha point.

L'acteur et lui sont fort bons camarades, et, d'ailleurs, le mauvais plaisant aurait pu répondre avec Figaro : « Ce sont là de ces choses qu'on n'oserait pas dire »

à tout le monde, dans la crainte de rencontrer juste. »

Bayard donnait pour Fargueil une assez piteuse pièce, dans laquelle notre comédien avait un rôle d'une médiocrité déplorable.

Tout naturellement, il ne trouvait point d'effets comiques.

— C'est singulier, dit Bayard après la représentation, vous ne faites rien de ce rôle-là ?

— Parbleu ! répond Grassot. Figurez-vous que j'avais donné, ce soir, à ma cuisinière une queue de lapin pour me faire une fricassée de poulet. Elle m'a servi une ordure... Comprenez-vous cela ?



Bayard se mordit les lèvres, et ne dit plus rien.

Le héros de cette histoire semble prédestiné aux aventures burlesques, à la ville comme au théâtre.

Déjazet, le jour du Vendredi-Saint, invitait ordinairement ses camarades à passer la journée et la nuit à sa maison de campagne, située entre Corbeil et Melun ; car le théâtre du Palais-Royal faisait relâche, même quand on jouait sur les autres scènes.

A ceux qui l'ignorent, nous devons apprendre que Dormeuil est très bon catholique.

Cela peut sembler extraordinaire, mais cela est.



Frétillon invita Grassot comme les autres. Or, celui ci avait précisément à Melun un oncle et une tante, qu'il ne pouvait voir que ce jour-là.

— Impossible, dit-il à Déjazet. Ces braves gens tuent pour moi le veau gras... en maigre, et ce serait trop les désobliger.

— Quel dommage! Moreau-Sainti, Levassor, Mocker; Leménil et sa femme, Damoreau, tous les amis viennent, dit Frétillon.

— Eh bien, comme on se couche à neuf heures à la campagne, dit Grassot, je tâcherai de vous rejoindre. Donne-moi bien exactement ton adresse.

— La voici. Tu entres dans le village ;

tu suis la grande rue ; tu trouves une place, et la maison qui a une grille à fers de lance dorés, c'est la mienne.

— Bon ! fit Grassot.

Mais, à Melun, la soirée de l'oncle se prolonge. Onze heures sonnent ; Jacques-Antoine ne peut songer à tenir sa promesse.

— Eveillez-moi de grand matin, dit-il au domestique, et retenez-moi une place dans la voiture de Corbéil.

Au petit jour, on le dépose à six kilomètres de Melun, à l'entrée du village qu'habite Déjazet.

— Voici bien la grande rue, se dit-il ; voici la place, la grille à fers de lance dorés... J'y suis !

Il cherche la sonnette, point de sonnette.

— De l'autre côté, monsieur; tournez la rue, lui dit un indigène. Vous trouverez une petite porte, et vous n'aurez qu'à presser le bouton.

Grassot fait comme on lui dit.

La porte s'ouvre, et le voilà au milieu d'une cour silencieuse. Toute la maison sommeille. Il pénètre là comme le prince Charmant dans le palais endormi de sa princesse.

Comment faire ouvrir l'œil à tout ce monde?

Notre comédien, de cette voix mélodieuse qu'on lui connaît, se met à chanter :

O Richard, ô mon roi,  
L'univers t'abandonne !

Justement c'était l'époque où Moreau .  
Sainti et Mocker jouaient *Richard* à l'O-  
péra-Comique.

— Voilà qui est flatteur pour eux,  
j'espère ? se dit Grassot ; et il donne à  
tue-tête la suite du couplet :

Sur la terre il n'est plus que moi  
Qui s'intéresse à ta personne.

Une fenêtre s'ouvre. On lui jette deux  
sous.

Il trouve la charge délicieuse, ramasse  
la pièce de billon et continue la romance.  
Mais arrive une grosse vachère, qui s'é-  
crie :

— Vous tairez-vous là-bas, hé?... On

n'empêche pas ainsi les gens de dormir.

— Bonjour, paysanne, bonjour ! dit Grassot. Tu n'aimes donc pas la musique, toi ?

Il s'approche et veut lui prendre le menton.

Mais cette vertu sauvage le menace d'un balai d'écurie. Trois domestiques mâles accourent ; une lutte s'engage, et Grassot, roulé par ces rustres, se met à crier comme un perdu :

— Au secours ! au meurtre !... Déjazet ! les gens m'assassinent !

— Vous demandez mademoiselle Déjazet ? dit un personnage en robe de

chambre, attiré par le tumulte. C'est à l'autre bout du pays, sur l'autre place.

Tout s'explique alors, mais trop tard.

Jacques Antoine apprend qu'il est chez le maire de l'endroit. Il se confond en excuses, dans la crainte que ce magistrat ne le fourre au violon ; puis il se rend au véritable domicile de l'actrice.

— Une autre fois, lui dit-il, si ça ne te fait rien, tâche de ne plus me donner les indications par la route de Corbeil, quand j'arrive du côté de Melun. Regarde, mes habits sont en lambeaux ; je viens de recevoir une pile atroce, et une vachère m'a donné des coups de balai. C'est égal, ajouta-t-il, en éclatant de rire et en montrant ses deux sous, j'ai sauvé la caisse !

Très souvent, Jacques-Antoine s'amuse à suivre les convois (1).

Ce n'est pas gai; mais il assure qu'il rapporte de ces expéditions singulières d'excellentes études de mœurs. Par exemple, il a soin de ne se mêler qu'aux enterrements de première classe, à ceux qui ont assez de voitures de deuil pour reconduire chaque invité à son domicile respectif.

De mauvaises langues affirment qu'il spéculé sur les pompes funèbres pour s'économiser l'omnibus.

Pure calomnie!

Une fois dans la voiture de deuil, Gras-

(1) Il a demeuré longtemps près du cimetière Montmartre.



sot, qui se trouve avec des inconnus, se croit obligé de toucher quelques mots du défunt. Il a eu soin de regarder sur le drap mortuaire la couleur des franges, afin de connaître le sexe de la personne décédée.

Mais parfois il se trompe. Un jour, il lui échappe de dire .

— Pauvre fille ! charmante personne ! une mort bien douloureuse !... pauvre fille !

Ses voisins répondent :

— Ah ça ! de qui parlez-vous ? C'était un ancien boucher, sapeur dans la garde nationale.

— Je sais bien, fit Grassot, je sais bien !... Sapeur et boucher... oui ! je



parle de celle qui reste. Elle est seule à plaindre.

— Mais il n'avait pas d'enfants. C'était un juif qui prêtait à la petite semaine, une affreuse canaille !

— Tiens, je croyais qu'il avait une fille... par adoption ?

— Lui !... s'il avait adopté une fille, c'eût été pour lui voler ses jupes.

— Ah ! le brigand ! voyez-vous cela !... J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, messieurs ; me voici chez moi.

Inutile de dire que Grassot n'était qu'à moitié chemin ; mais la conversation devenait embarrassante ; il préféra continuer la route à pied.

Un dimanche, — il y a de cela trois ou

quatre ans, Emile Taigny, ayant un bénéfice au Jardin-d'Hiver, pria Grassot de venir chanter une chansonnette burlesque, *Suzanne Bazu, la Marchande du Temple*.

— Ne m'attends pas avant quatre heures, dit Jacques-Antoine, j'ai une répétition.

— Ça ne fait rien, prends une voiture; tu arriveras encore assez tôt.

Quatre heures et demie sonnent, et le Jardin-d'Hiver attend vainement Grassot. Deux ou trois ritournelles d'orchestre font patienter le public jusqu'à cinq heures; mais Taigny confondu ne voit rien venir.

Il se décide à faire une annonce.

— Monsieur Grassot doit être malade, ou empêché, dit-il, car j'avais sa promesse formelle.

— Allons, allons, me voilà ! dit Jacques-Antoine, perçant la foule et se précipitant essoufflé sur l'estrade.

Il salue les spectateurs et leur adresse le burlesque discours que voici :

« J'ai voulu, mesdames et messieurs, prendre une voiture pour arriver plus vite... point de voitures !... Il faisait trop beau temps. Voilà déjà une demi-heure perdue. L'omnibus de Neuilly vient à passer ; je lui fais signe... O bonheur ! il y avait une place, celle du président, vous savez ?... dans le fond. Je m'y blottis, et je passe mes six sous à un gros

bonhomme à côté de moi, qui les repasse à une femme maigre, qui les redonne à un vieux crétin, qui les remet au conducteur.

» Un instant après, voilà cet animal de conducteur qui me fait :

» — Psssit ! psssit ! il n'y a que cinq sous ?

» — J'en ai donné six.

» — Non, cinq !

» Et il faisait sauter l'argent dans le creux de sa main. Chacun de s'étonner de la discussion, pour un sou. Mais, vous comprenez, ce n'était pas pour le sou, c'était pour le principe. Le gros voisin me dit :

» — Si vous ne voulez pas le donner, je vais le donner pour vous.

» — Je m'y oppose, monsieur ; vous n'en avez pas le droit !

» Pendant ce temps-là, on avait dépassé la barrière de l'Étoile. Je veux descendre. Le conducteur me barre le chemin et me conduit de force jusqu'au pont de Neuilly.. Quatre sous en sus!

» En arrivant, il refait sa caisse : le misérable avait son compte!

» Je triomphais sur toute la ligne, mesdames et messieurs ; mais j'ai cru devoir me montrer généreux. J'ai payé un moss de bière au gros bonhomme et au conducteur... vingt sous ! Pour revenir, il m'a

fallu payer dix autres sous... total, trente-quatre sous, en sus de ma place ! Je vous ai fait un peu attendre, je ne dis pas le contraire ; mais je n'ai toujours pas donné ce diable de sou...

» J'ai sauvé le principe ! »

FIN



Le

Monsieur

Jour  
avec la

Ligier

D





LOUISE COLET

**EN COURS DE PUBLICATION**

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

**MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS**

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.  
18 fr. l'ouvrage complet par la poste

---

**OUVRAGE TERMINÉ**

**CONFESSIONS DE MARION DELORME**

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.  
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

PARIS. — Imp. de DUBUISSON et C<sup>o</sup>. rue Coq-Héron, 5.





*Carey, del. et sc.*

*Imp. de Mangon, 67. r. St. Jacques Paris*

## LOUISE COLET

Publié par G HAVARD.

LES CONTEMPORAINS

---

LOUISE COLET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

---

PARIS

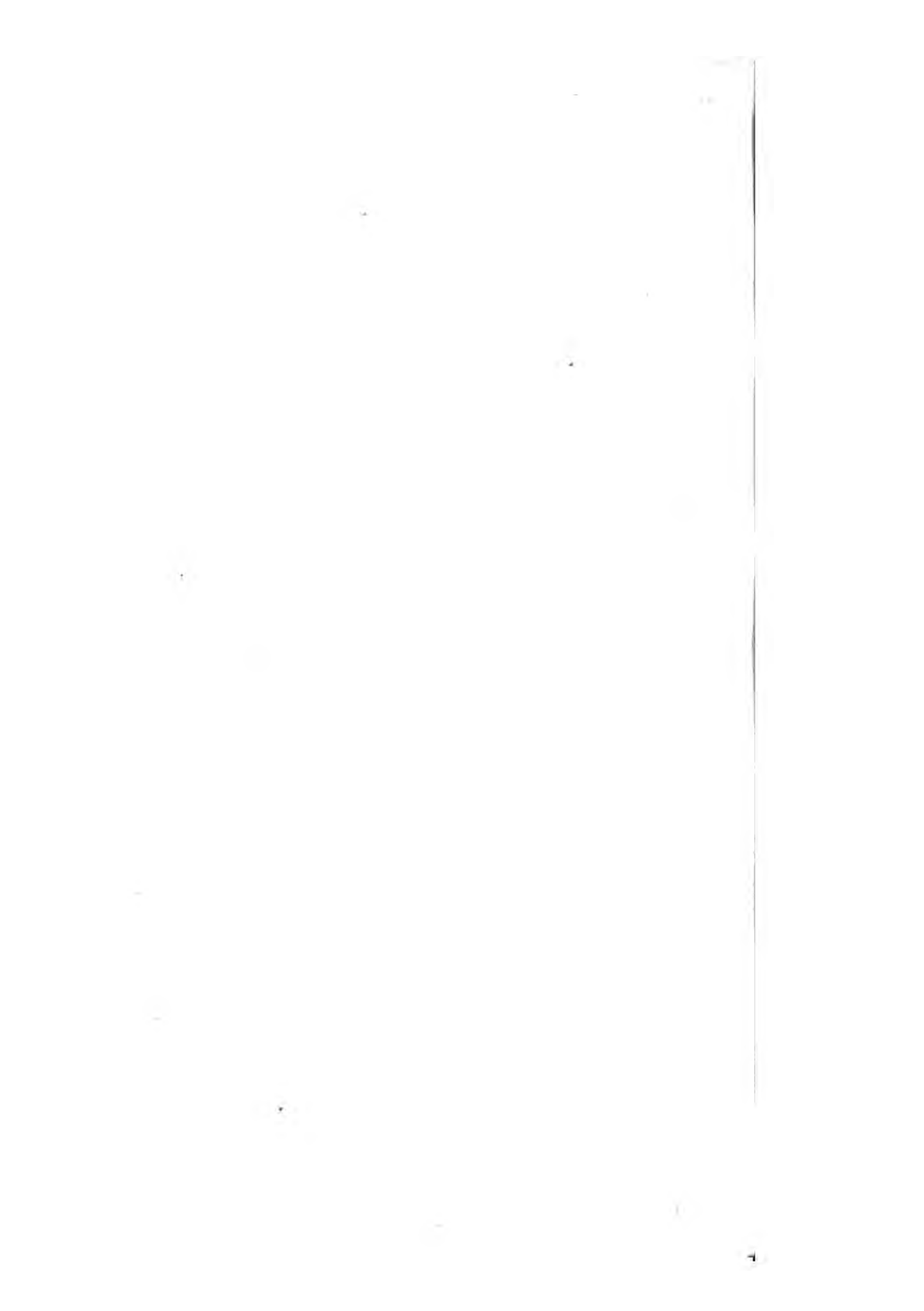
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

---

1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction  
et de reproduction à l'étranger



# LOUISE COLET

---

Nous allons raconter l'histoire d'une muse célèbre, qu'un écrivain de nos jours a cruellement blessée dans ce qu'une femme a de plus cher au monde, son honneur.

Elle n'a pu ni provoquer son ennemi en duel, afin de le châtier comme il méritait de l'être, ni demander vengeance aux tribunaux, sans donner à l'offense le



retentissement du scandale, sans éveiller les interminables commentaires des méchants et des sots.

Donc, cet homme de lettres a commis un acte sans excuse, pour l'unique plaisir de faire un calembour stupide.

Ailleurs, nous avons raconté comment notre héroïne essaya de venger son outrage.

Si la *piqûre de Cousin* n'est pas plus restée sur la conscience du coupable que l'arme de Louise Colet dans sa peau d'insulteur, cela prouve que certaines gens ne connaissent pas le remords et que toutes les mauvaises actions ne sont pas punies en ce monde.

Voilà ce que nous avons à dire,

avant d'entamer notre récit biographique.

Louise Colet, née Révoil, a pour patrie la vieille capitale de la Provence.

Aujourd'hui rabaissée à l'état de sous-préfecture, cette ville, sans la jeunesse turbulente et littéraire de sa Faculté de droit, serait une cité morte, et ne se rappellerait peut-être pas qu'elle a donné naissance à la première des femmes poètes du siècle.

Mademoiselle Louise Révoil appartient à une ancienne famille parlementaire.

Elle fut élevée par deux de ses tantes, au château de Servannes, près d'Aix.

C'était une jeune fille merveilleusement belle et remplie d'intelligence, une de ces créatures d'élite que Dieu semble

avoir faites avec amour, en leur prodiguant la grâce, l'esprit et la bonté.

Or, bonté ne veut pas dire douceur.

Mademoiselle Louise était fort vive, fort impétueuse, et ses chères parentes lui reprochaient ce défaut, tout en ajoutant avec une tendre indulgence :

— Qu'y faire ? Il n'y a pas de diamant sans tache.

Passionnée tout à la fois pour l'étude et pour le jeu, Louise apprenait ses leçons, écrivait ses devoirs avec ardeur ; puis, la récréation conquise, elle s'échappait comme l'oiseau de sa cage, et s'envolait dans le parc.

A peine si elle prenait le temps de déjeuner avec ses tantes.

Mais elle avait soin de bourrer ses poches de petits pains et de fruits ; car, dans ses promenades, elle passait toujours du côté de la grille, où l'attendaient de malheureux petits enfants du bourg et quelques vieillards infirmes.

Elle leur distribuait ses provisions, puis continuait sa course, joyeuse et battant des mains.

Les gens du village disaient :

— C'est une fée, la petite demoiselle !  
*La piscoun doumeisella est poulida comme une fade.*

Se livrant à des études bien supérieures à celles dont s'occupent d'ordinaire les personnes de son sexe, Louise apprit la langue latine.

Plus tard, cela servit à la familiariser avec les poètes anciens et à développer les élans de sa muse. Toutefois, disons-le, nous regretterions de voir adopter universellement par la plus belle moitié du genre humain cette éducation trop solide et trop pédantesque.

De bonne heure notre héroïne sentit s'éveiller en elle le génie poétique.

Mais ses premières excursions sur le Parnasse affligèrent ses tantes; le goût de la jeune personne pour la rime trouva chez les bonnes dames une sympathie médiocre.

— Caprice de fillette! murmuraient-elles en raillant leur nièce sur sa manie d'écrivasser. Va, mon enfant, aligne des

vers ! Tu reconnaitras bientôt que l'existence est en prose.

— Ah ! c'est possible, quand on ne la poétise pas ! répondait en souriant Louise.

Elle était née décidément fille d'Apollon.

Le rêve flottait sans cesse autour de sa gracieuse tête blonde ; l'idéal chantait dans son âme, et le rythme la berçait de ses cadences mélodieuses.

Instinctivement elle traduisait tout en rimes.

On assure qu'elle avait, à quinze ans, des manuscrits assez nombreux pour composer un gros volume.

Ses vers offraient sans doute ce cachet d'imperfection que donne l'ignorance de

la vie. Le talent ne se développe que sur le terrain des choses réelles.

Mais, patience ! la jeune fille d'hier est déjà presque une femme.

Sa beauté devient merveilleuse, et les hommes qui la voient passer, en robe d'organdi, sous les grands tilleuls de l'avenue, se retournent pour suivre des yeux cette apparition presque céleste.

Ils songent aux jeunes princesses des contes de fées ou aux mignonnes châtelaines des romans de chevalerie.

Louise a une véritable taille de Vénus antique.

Son visage est éblouissant de fraîcheur. Autour de son front pur, ses cheveux,



d'un blond cendré, forment un large diadème, et son œil, d'un bleu profond, rayonne d'esprit sous sa vive prunelle.

Tous les jeunes gens du voisinage deviennent amoureux de la jeune muse.

Un d'eux en eut même le cerveau complètement renversé.

Le pauvre garçon n'était pas un Adonis. Il joignait aux disgrâces de sa physionomie le tort d'une mise ridicule, tort sérieux, que vous pardonnez rarement, mesdames, à celui qui soupire pour vous.

En effet, le moyen de ne pas rire aux dépens de ce tourtereau, vêtu comme un premier communiant, et dont le pantalon trop court ne dissimule ni les souliers de séminariste, ni les jambes osseuses.



Donc la belle Louise est impitoyable.

Quant à l'amoureux, il ne peut vaincre sa timidité. La passion même le rend chaque jour plus gauche et plus absurde. Il se borne à contempler la jeune châtelaine avec ivresse, versant en secret des larmes abondantes, et n'osant même pas envoyer à Louise des fleurs qu'il cultive tout exprès pour elle.

Ces fleurs étaient les seules confidentes de son désespoir.

Sous les désavantages de sa personne, le malheureux cachait une âme profondément sensible.

Bref, il aima si fort, qu'il en mourut.

A son dernier jour, il écrivit à Louise une lettre empreinte d'une mélancolie

touchante, et la pria d'accepter quelques fleurs en souvenir de lui.

Du reste, pas un reproche, pas une plainte.

Cette passion, dont la railleuse jeune fille n'avait vu que le côté grotesque, et dont la dernière péripétie devenait tout à coup si lamentable et si lugubre, impressionna vivement son âme.

Elle pleura le défunt et conserva ses fleurs.

Nous devons à ce souvenir de jeunesse un de ses morceaux poétiques les plus attendrissants.

Paris appelait Louise Révoil; Paris, ce phare lumineux, qui resplendit au loin sur l'Océan des aspirations et des incer-

titudes. La véritable patrie du poète est la ville qui donne la gloire, et où il espère conquérir un jour l'auréole.

Notre héroïne avait dix-huit ans lorsqu'elle quitta la Provence.

Elle dit adieu sans regret à son beau ciel inaltérable, aux orangers et aux myrtes de son pays natal, et vint se fixer sous notre atmosphère froide et grise.

Installée chez une de ses parentes, elle sortit, dès le lendemain, pour se mettre en campagne.

La muse intrépide affronta résolument du bout de son cothurne le pavé fangeux de Lutèce. Elle se présenta chez les directeurs de revues, porta ses vers aux

journalistes, et bientôt son éclatante beauté, son charme vainqueur aplanirent devant elle tous les obstacles.

Mademoiselle Révoil ne rencontra sur sa route aucune de ces barrières que l'orgueil du sexe mâle élève presque toujours contre les prétentions des femmes au titre d'écrivain.

Ricourt venait de fonder *l'Artiste*.

Ce diable d'homme. — un galant homme, du reste, et l'un des esprits les plus distingués de notre époque, — semble avoir eu pour mission d'appuyer de son patronage tous les talents inconnus, et de distribuer aux autres les lauriers que jamais il ne chercha pour lui-même.

Il causait avec Louis Boulanger, le

jour où mademoiselle Révoil, un peu émue de sa démarche, entra dans les bureaux de *l'Artiste*.

Nos deux amis se levèrent, tout émerveillés de cette visite radieuse, et Ricourt avança un fauteuil.

Louise lui offrit un petit rouleau de papier, noué d'une faveur bleue.

— Ce sont quelques vers de ma composition, dit-elle. Aurez-vous, s'il vous plaît, l'obligeance de les parcourir?

— Volontiers, madame, à l'instant même, dit Ricourt.

Il prend le manuscrit, le déroule, et lit d'abord deux ou trois strophes tout bas; puis, s'enthousiasmant à mesure qu'il avance dans cette lecture, il

achève la pièce à haute voix, et s'écrie :

— Mais ces vers sont ravissants, madame! Vous avez le souffle lyrique de Victor Hugo, avec une forme plus pure et plus sévère.

Louise s'inclina toute confuse devant cet éloge qu'elle était loin d'attendre, et pour lequel nous ne chercherons pas noise à Ricourt. On comprend l'exagération en pareille circonstance.

La galanterie en a fait dire bien d'autres.

— Quoi! monsieur, balbutie t-elle, vous les trouvez dignes d'être insérés dans *l'Artiste*?

— Oui, madame, répond notre aimable rédacteur en chef, et *l'Artiste*, je vous le

déclare, demeure votre obligé, car il n'est malheureusement pas assez riche pour les payer ce qu'ils valent.

A ces mots, il sonne le garçon de bureau.

— Portez cette copie à l'imprimeur, dit-il, et prévenez-le que ce sera l'entête du journal!

Louise salue de sa plus belle révérence et sort.

— Ma foi, quand j'ai vu paraître cette femme délicieuse, j'ai cru me trouver en présence de l'une des trois Grâces de Germain Pilon! dit Louis Boulanger.

— Oh! mieux que cela, mon ami, mieux que cela, répond Ricourt : tu as



vu celle que le grand statuaire a nommé Poésie !

*L'Artiste*, à dater de ce moment, fut l'écrin privilégié où mademoiselle Révoil déposa les perles fines de sa muse.

Nous la voyons se lier avec tous les collaborateurs du journal, nombreuse pléiade d'écrivains et de peintres, parmi lesquels nous citerons Eugène Delacroix, Delécluze, le bibliophile Jacob, Champmartin et Chenavard.

On présenta bientôt notre héroïne à madame Récamier.

L'illustre septuagénaire prit en affection mademoiselle Révoil, et Louise devint son intime amie.

Tous les jours on mettait à l'Abbaye-



aux-Bois le couvert de la jeune Provençale. Elle fut le rayon de soleil qui réchauffa quelques années encore les hôtes à cheveux blancs de ce dernier asile du vieil esprit français.

Chateaubriand et le duc Matthieu de Montmorency eurent pour Louise toutes sortes de paternelles tendresses.

Elle entendit, un jour, dans une réunion de ce cercle intime, les quatuors d'un jeune artiste nommé Hippolyte Colet.

La personne et le talent de ce musicien touchèrent son cœur.

Madame Récamier devina le secret de la jeune fille, obtint facilement l'a-

veu de cette affection naissante, et dit à l'auteur des *Martyrs* :

— Voyons, il faut marier ces enfants-là!

Chateaubriand regardait les désirs de sa vieille amie comme des ordres, et d'ailleurs il s'agissait de Louise.

Le jour même, il daigna faire la connaissance de M. Colet.

Ce jeune virtuose était fort amoureux lui-même, et les charmes de mademoiselle Révoil lui trottaient nuit et jour dans le cerveau; mais il était à cent lieues de soupçonner son bonheur.

Quand le père de *Réné* lui apprit qu'il pouvait faire sa demande en mariage, et

que cette demande aurait probablement bon accueil, il s'écria :

— Je suis le plus heureux des hommes!

Phrase banale, stéréotypée sur les lèvres de tous les prétendus, et qu'il serait préférable d'entendre sortir de la bouche de l'époux, expérience faite de quelques années d'hymen.

Les tantes du château de Servannes troublèrent la joie des amants.

Elles crièrent au mariage de Bohême, et Louise reçut une lettre furieuse qui lui enjoignait de ne point passer outre, sous peine d'être déshéritée.

La jeune fille ne crut pas au sérieux de la menace. Elle épousa son virtuose.

Mais les tantes ont tenu strictement parole.

Hippolyte Colet, de son côté, sacrifiait bien quelque chose. Un banquier millionnaire et mélomane était disposé à lui donner sa fille avec quelques cent mille francs de dot. L'artiste pouvait reposer sa tête sur un oreiller moelleux de billets de banque et rêver tout à l'aise à sa gloire future.

Mais il préféra l'existence laborieuse avec la femme aimée.

Les talents supérieurs de Louise et sa beauté mythologique triomphèrent des appas d'un sac d'écus.

Voilà, certes, qui ne se renouvellerait point dans notre siècle de boursicoterie infâme et de sacrifice perpétuel au veau

-

d'or. Aujourd'hui, le papier Joseph passe avant l'amour.

Dès l'année 1836, madame Louise Colet publia son premier recueil, sous le titre de *Fleurs du Midi*.

Ce début poétique passa presque inaperçu.

Pourtant, *les Fleurs du Midi* contiennent plus d'un bouquet aux vives nuances, aux pénétrantes senteurs ; mais le public, ce Shahabaham blasé, ne trouva pas le titre d'assez haut goût.

Hélas ! que de fleurs, écloses sous toutes les latitudes, n'avait-il pas vues, depuis dix ans, briller deux ou trois jours sur les éventaires de la littérature, et mourir !

Toutefois, madame Louise Colet récolta une riche moisson de louanges dans les quelques cercles du grand monde où l'on se piquait de juger la bonne poésie.

De hautes amitiés s'intéressèrent à notre héroïne. On la présenta solennellement au noble faubourg. Mais elle ne se montra point exclusive, et reçut avec un égal plaisir les hommages du monde officiel. Ses vers comme ses charmes y trouvaient de nombreux admirateurs.

Un ministre, M. Teste, fut le plus empressé de ses cavaliers servants.

Janin, dans sa critique, n'administrait pas à Louise le plus léger coup d'ongle ; tous les bonshommes de l'Académie prônaient son mérite sur toutes les gam-

mes. Bref, elle devint célèbre sous le manteau de la cheminée.

Hippolyte l'accompagnait dans le monde.

Il tenait fort convenablement cet emploi délicat de mari d'une muse, écoutait les félicitations en homme d'esprit et sans trop d'orgueil, c'est-à-dire sans faire niaisement la roue pour les mérites de sa femme.

En 1839, madame Colet publie un second volume intitulé *Penserosa*.

Vers la même époque, elle donne la *Jeunesse de Gæthe*, comédie en un acte et vers; puis on la voit lancer à la critique ce fameux dithyrambe où sa fierté blessée éclate en imprécations, et où elle fla-



gelle ces castrats du style dont l'impuissance reconnue se tourne en rage contre les œuvres d'autrui.

Ce dithyrambe est intitulé : *A ma mère.*

Elle concourt ensuite pour le prix décerné par l'Académie française (1).

Cinq jours avant le terme fatal, elle n'a pas encore écrit un hémistiche. Mais tout à coup, elle sent passer sur son front le souffle inspirateur, saisit la plume et compose son poème tout d'un trait.

Le *Musée de Versailles* est le titre de ce poème.

Il fut terminé juste assez tôt pour être

(1) Le 30 mai 1839.



lu confidentiellement à Népomucène Lemer cier, avant d'être remis, sous enveloppe et sous cachet, entre les mains du gros et excellent Pingard, secrétaire de l'Institut.

Népomucène était un vieillard très sympathique aux femmes de lettres, quand, par hasard, elles se trouvaient être jolies.

Pour madame Colet, ce respectable académicien se fût jeté dans les flammes.

D'ailleurs, le poème avait tout simplement le mérite d'un chef-d'œuvre (1), et

(1) Il contient de fort beaux vers. On ne peut reprocher à la forme ni solennité pédantesque, ni emphase, et la critique la plus rigoureuse y trouve à peine çà et là quelques négligences de détail, dues à la rapidité de l'improvisation.

Népomucène gagna très facilement sa cause devant l'immortel aréopage.

Avocat heureux, il obtint même plus qu'il ne demandait.

Non-seulement la pièce de vers fut couronnée, mais on doubla le prix, cette fois, par mesure exceptionnelle.

Peut-être devons-nous reprocher à l'auteur d'avoir glissé dans son œuvre les strophes suivantes, auxquelles nous trouvons une teinte de personnalité trop naïve :

Devant La Vallière et Fontange,  
La jeune femme, d'un regard,  
Disait : Merci, leurs formes d'ange  
Nous furent transmises par l'art.

Oh! ces mots n'ont rien de funèbre!  
Je voudrais une tombe ici.

Puisque la beauté rend célèbre,  
Je puis le devenir aussi.

Pas en suivant la même route, madame, nous l'espérons bien ? D'ailleurs, les rois sont devenus sages, et les maîtresses en titre seraient beaucoup moins poétisées de nos jours que sous le règne de Louis XIV.

Autre temps, autres mœurs.

L'année 1841 vit paraître *la Jeunesse de Mirabeau*, livre en prose, où madame Colet ne montre pas une grande force de conception et de style. Nous regrettons de le dire, mais la prose de notre bas-bleu ne révèle aucune des triomphantes qualités de son vers. Elle s'y élève rarement au-dessus du médiocre, ce qui prouve de

nouveau qu'on peut parler la langue des dieux de la façon la plus admirable, tout en écrivant assez mal celle des simples mortels.

Notre héroïne est une républicaine de vieille souche.

Son enthousiasme est sans bornes pour les femmes célèbres qui ont joué un rôle dans le drame de 93.

Elle apprend que certain bourgeois de la rue Saint-Louis possède un magnifique portrait de Charlotte Corday, peint par David.

Aussitôt elle demande l'adresse du propriétaire de ce tableau, court lui rendre visite, et obtient de contempler l'image de la stoïque républicaine.

Charlotte est représentée en camisole rouge, au moment où elle va monter à l'échafaud.

Une violente émotion saisit madame Colet.

Ses yeux se mouillent de larmes, et le jour même, sous l'impression causée par cette magnifique peinture, elle compose un de ses plus remarquables poèmes. *Charlotte Corday*, tableau dramatique en vers, obtient à son auteur d'universels éloges.

Quelques mois après, elle écrit *Madame Roland*, autre essai du même genre.

Nous sommes en 1842. La gloire poétique de Louise est à son apogée. Un de

ses amis, très riche et très enthousiaste, fait imprimer chez Lacrampe, avec un luxe vraiment extraordinaire, une édition des poésies du charmant poète.

On ne tire l'ouvrage qu'à vingt-cinq exemplaires, ayant tous leur numéro d'ordre, puis on l'expédie aux têtes couronnées de l'Europe, ainsi qu'à sept ou huit personnages du plus haut rang.

Les souverains témoignent leur satisfaction par de splendides cadeaux.

— En croirai-je mes yeux? s'écrie Chenavard, apercevant chez madame Colet ces magnificences, et admirant surtout le présent envoyé par Louis-Philippe : une médaille d'or!... Il *s'est fendu* de la médaille d'or!

— Hein, dit Hippolyte, on ne l'appellera plus Harpagon?

— Prrrout!... Quand, par hasard, il donne à droite, il se rattrape à gauche; et, de cette affaire, je connais plus d'un peintre qui n'aura point de commande à Versailles.

O la prévention! dit Figaro.

Son Altesse Royale le duc d'Orléans joignit à la médaille paternelle une médaille de platine de la valeur de mille écus.

Décidément la cour citoyenne était en voie de largesse.

On a cru longtemps que cette magnifique édition de luxe (1) sortait des pres-

(1) Madame Colet a conservé précieuse-



ses de l'Imprimerie royale. Beaucoup de gens affirmaient que le budget et Victor Cousin n'y étaient point étrangers. Cette assertion avait le mensonge et la calomnie pour base.

Peu de femmes ont été plus fêtées que Louise et plus entourées de flatteries et d'hommages.

Quand elle entrait, le soir, dans les salons étincelants, avec sa démarche de reine, ses splendides épaules blanches aux contours si purs, sa noble tête, qui rappelle les types les plus admirables de la beauté, sa luxuriante chevelure blonde, ses grands yeux d'azur et sa taille ma-

ment son exemplaire; elle le montre à ses amis avec orgueil. Il est enrichi de gravures avant la lettre d'un prix inestimable.



jestueuse, on se sentait pris de réminiscences classiques, et l'on s'écriait avec Virgile :

*Vera incessu patuit dea !*

Louise entendait les hommes se livrer sur son passage à ces exclamations qui font toujours battre le cœur de la femme la plus chaste.

Son triomphe ne s'arrêtait pas là.

Bientôt elle déroulait, sans trop se laisser faire d'instances, un petit cahier parfumé d'ambre, et lisait des strophes d'une voix sonore, avec un talent de déclamation vraiment remarquable.

Jugez de l'enthousiasme qu'elle faisait naître !

On applaudissait les vers fortement sculptés qui sortaient de sa jolie bouche, et qui semblaient être une manifestation de la beauté intérieure de cette ravissante créature.

Le lendemain, Louise recevait infailliblement un déluge de vers amoureux.

Elle se montrait fort assidue aux soirées du comte de Castellane (1), — de la duchesse Marliani, femme de l'ambassadeur d'Espagne, — et de la célèbre artiste madame Vigée - Lebrun, très âgée alors, mais dont le cercle était toujours

(1) Hippolyte Colet a composé la partition d'un petit opéra-comique joué chez M. de Castellane. Nous croyons que ce fut sa seule tentative lyrique. Il est, de plus, auteur d'un ouvrage intitulé : *Panharmonie musicale*, et fort estimé des musiciens.

le rendez-vous d'un grand nombre de peintres et de gens de lettres.

Madame Louise Colet concourut une seconde fois, en 1843, pour le prix de poésie et remporta un nouveau triomphe.

L'Académie avait donné pour sujet *le Monument de Molière*.

Notre muse était malade et ne songeait point au concours, lorsque Béranger vint lui rendre visite. La conversation tomba sur l'auteur du *Misanthrope*, et le vieux chansonnier sema le dialogue d'appréciations si justes, de traits si fins et si spirituels, qu'aussitôt après son départ la malade, électrisée, quitta son lit pour écrire le poème.

Elle le dédia, par reconnaissance, à

celui qui avait éveillé en elle le génie de l'inspiration.

*Le Monument de Molière* est plus remarquable encore que *le Musée de Versailles*. Écrit d'un bout à l'autre sur un rythme animé, rapide, étincelant de verve, il peint admirablement le caractère de l'immortel poète et les phases diverses de son existence. Les vers sont vigoureux, touchants, expressifs, et l'on n'y rencontre pas cet abus des lieux communs que l'on reproche au genre académique, et que les Quarante acceptent trop souvent pour des beautés de premier ordre.

Nos anciens amoureux de l'Abbaye-aux Bois vivaient ensemble depuis dix ans.

Le ménage était parfois agité par des tempêtes.

*On s'épouse dans un sac*, dit un vieux proverbe champenois, qui, pour être trivial, n'en est pas moins fort juste.

Hippolyte et Louise ne tardèrent pas à comprendre que tout n'est pas rose dans l'hyménée.

Comme le plus grand nombre des maris du globe, Monsieur finit par se montrer taciturne, maussade, et parfois sournoisement despote ; Madame, au contraire, poussait le besoin d'expansion jusqu'à ses dernières limites, et sa vivacité frisait l'emportement. Comblée d'hommages et d'adorations dans le monde, elle souffrait de ne rencontrer chez Hippolyte

que des habitudes brusques et chagrines.

En raison même de son titre d'époux, celui-ci se croyait dispensé de plaire à sa femme.

Il négligeait absolument ces mille prévenances délicates, indispensables au sexe tendre, et qui seules peuvent empêcher l'amour de se briser contre les roches arides du mariage.

Professeur au Conservatoire, savant harmoniste, mais incapable de composer un morceau qu'on pût chanter, M. Colet ne produisait absolument rien et s'indignait de n'avoir point encore la croix d'honneur.

Il excitait sa femme à la solliciter pour lui.

Mais Louise, ayant à demander beaucoup pour elle-même, se montrait sobre de pas et de démarches à l'égard de cette petite gloriole de son mari.

Du reste, les époux des femmes poètes finissent presque toujours par tomber dans le même ridicule, témoin cet autre qui disait naïvement dans un cercle composé d'une vingtaine d'écrivains :

— Conçoit-on qu'on n'ait pas encore donné la croix au mari d'Hermance?

Jugez des gorges-chaudes auxquelles se livra la troupe charitable !

Mais revenons à notre histoire.

Il y avait donc, entre Hippolyte et Louise, une sorte de rivalité sourde, qui



engendrait à chaque instant des troubles plus sérieux dans le ménage.

Ajoutez à ces ferments de discorde que la grande beauté de Madame ne décidait pas Monsieur à renoncer aux conquêtes du dehors, et vous comprendrez que la bonne harmonie pouvait difficilement se rétablir.

Notre musicien courtisait d'une façon très ouverte une dame aussi célèbre par le rang qu'elle occupait dans le monde que par sa liaison antérieure avec un grand poète étranger.

Pressée d'instances, en butte à d'éternels soupirs, cette dame parut enfin sensible aux hommages d'Hippolyte.

Après quelques semblants de défense,



pour sauver l'honneur du pavillon, elle consent à le recevoir chez elle, un jour où d'ordinaire on la trouvait seule.

M. Colet arrive au rendez-vous.

Sa belle conquête est là, dans un frais boudoir, en déshabillé voluptueux.

Nonchalamment étendue sur une ottomane, elle agace, du bout de sa mignonne pantoufle, un King's-Charles pe-lotonné à ses pieds.

Tout cela est aussi provoquant qu'un tableau pornographique de Boucher ou de Fragonard. Il s'exhale de cette ravissante personne un fluide irrésistible de passion. Notre Lovelace veut parler, mais le son reste muet dans sa gorge : *vox faucibus hæsit*. Il ne peut que tomber

éperdu aux genoux de la maîtresse du boudoir.

Celle-ci alors de tousser légèrement.

Soudain la porte s'ouvre. O stupeur ! Louise apparaît sur le seuil, comme une ombre vengeresse.

Hippolyte, anéanti, foudroyé, ne sort de son accablement que pour entendre les éclats de rire de ces dames.

Elles étaient amies intimes.

Tous les détails de cette mystification conjugale avaient, le matin même, été convenus entre elles.

— Bien joué ! dit M. Colet s'efforçant de rire à son tour, afin de dissimuler sa confusion.

Mais il ne parvint qu'à contracter par une abominable grimace les muscles de son facies.

— Ah ! bonté divine, mon pauvre Hippolyte, que tu es laid ! s'écria Louise. Regarde-toi dans la glace, mon bon ami, ce sera ton châtement !

Une semblable aventure n'était pas faite pour rapprocher deux époux à demi brouillés déjà. Rarement un homme pardonne à sa femme de l'avoir vu dans une position ridicule.

M. Colet touchait au Conservatoire douze cents francs d'honoraires.

C'était peu ; mais il avait imaginé de prélever sur chacun de ses élèves un impôt de vingt francs par mois, en les con-

traignant à assister chez lui, deux fois la semaine, à un cours particulier. Comme les élèves se trouvaient assez nombreux, les douze cents francs en valaient six mille.

A tout prendre, les leçons étaient bonnes et données avec conscience.

Le professeur pouvait sans indécatesse réclamer pour sa peine un supplément de salaire. Mais il eut le tort assez grave de persécuter deux élèves, qui refusaient le paiement de cette *contribution indirecte*; il essaya même de les faire expulser du Conservatoire.

Tous ces petits scandales arrivaient aux oreilles de Louise et l'affligeaient profondément.

De nouveaux orages éclatèrent au sein de ce foyer domestique, où ne résidaient plus la confiance, l'estime, l'affection, la tendresse.

Un soir, dans le salon de notre muse, l'entretien tomba sur le magnétisme.

Comme partout, le cercle se partageait en fanatiques et en incrédules.

— Eh bien, je veux vous convertir! dit à ces derniers un chaud disciple du baron Dupotet. Veuillez appeler au salon la bonne qui a reçu mon manteau dans l'antichambre. J'ai remarqué sa complexion; ce doit être un sujet très lucide.

On amène la domestique, robuste fille du département de l'Oise, et dès la première passe elle s'endort.

Aussitôt on lui adresse mille questions saugrenues sur le czar Nicolas , sur Henri V et sur les habitants de la lune.

— Permettez, dit Hippolyte, je vais l'interroger tout seul.

Il s'approche de la somnambule, se met avec elle en communication de fluide, et l'interrogatoire commence.

**DEMANDE.**

Pourquoi restez-vous trois heures dehors, quand vous allez au marché?

**RÉPONSE.**

Parce que je vais voir mon amoureux.

**DEMANDE.**

Qui est votre amoureux?

**RÉPONSE.**

**C'est un pompier.**

Sûrement on allait avoir une suite de révélations galantes et autres, si madame Colet n'y eût coupé court, en s'écriant :

— Monsieur, ce que vous faites là est indigne ! Il n'est pas permis d'arracher de la sorte les secrets d'une femme !

Là-dessus, elle quitte le salon, ferme la porte avec violence et laisse tout son monde.

Jamais elle n'a su vaincre l'impétuosité de sa bouillante et loyale nature.

Des scènes analogues se renouvelaient presque tous les jours.

Béranger, qui aime beaucoup madame



Colet et qui l'a surnommée la *Muse patriotique*, intervenait dans ces querelles et les apaisait... pour une semaine.

Enfin, la séparation de nos époux eut lieu.

Hippolyte était un homme atrabilaire, à la physionomie dure, au teint olivâtre. Il souffrait depuis longtemps d'une maladie de poitrine. Quoique jeune encore, il avait déjà la taille voûtée. Sa démarche et tous ses mouvements étaient pénibles et comme douloureux.

Lorsque le mal atteignit sa dernière période, Louise, qui avait oublié tout pour aller prodiguer des soins à son infortuné mari, obtint qu'il rentrât chez



elle, et le soigna jour et nuit avec le plus angélique dévouement.

Pas un reproche au sujet des anciens torts, pas l'ombre d'une récrimination.

Cependant, le malade eut le caprice, le jour même de son agonie, de vouloir retourner dans le logement qu'il habitait depuis la séparation.

— Tout est fini, ne le contrariez pas, dit le médecin.

Deux heures après avoir été transporté chez lui, M. Colet mourut dans les bras de sa femme, qui le pleura sincèrement et paya ses dettes.

Voici les vers qu'elle a consacrés à son souvenir :

En me voyant passer sous mon vêtement noir,  
 Ils disent, me jugeant comme ils jugent les femmes :  
 Ce deuil n'est qu'apparent, ce deuil cache l'espoir...  
 L'espoir ! Vous qui parlez, regardez dans mon âme.

. . . . .  
 . . . . .

Je marchais souriante, à ton bras inclinée,  
 Le long des peupliers qu'éclairait le couchant.  
 Sur la lande, un vieux pâtre entonnait un vieux chant  
 A l'horizon flottait la Méditerranée.

Tous les chastes trésors en secret amassés  
 Dans une âme de vierge, entre toutes choisie,  
 Forent pour toi : candeur, fierté, foi, poésie,  
 Parfums mystérieux qu'en ton sein j'ai versés.

Oh ! comme le destin aurait pu nous sourire,  
 L'un sur l'autre appuyés, si tu l'avais voulu !  
 Tu le sais maintenant que la mort t'a fait lire  
 Dans mon cœur où, vivant, tu n'as jamais bien lu.

Je ne t'accuse pas ; je me souviens, je pleure ;  
 L'âme de mes enfants est éclosée par toi ;  
 Et de ton sein glacé jusqu'à ce que je meure  
 Les derniers battements retentiront pour moi (1).

(1) Mai 1851.

Nature éminemment active, madame Colet, au milieu de ses travaux poétiques les plus sérieux, s'occupe des soins du ménage et ne trouve pas indigne de manier l'aiguille.

Dans son salon, pendant que l'esprit pétille sur ses lèvres et que, presque seule, elle fait les frais d'une conversation brillante, sa main, cette belle main qui a écrit tant de vers délicieux, s'emploie bourgeoisement à ces menus ouvrages de broderie et de crochet qu'affectionnent les femmes.

Louise a, dans son intérieur, l'ordre et la régularité d'une ménagère hollandaise.

Un jour, elle lisait à un ami qui était

venu lui rendre visite les premières scènes de *la Jeunesse de Gæthe*. Tout à coup une préoccupation de ménage lui traverse l'esprit.

Elle appelle sa bonne.

— Suzanne, dit-elle, rendez-moi vos comptes. Qu'avez-vous acheté ?

Aussitôt elle va prendre sur un guéridon, à côté du buste de Chateaubriand, son livre de dépenses, et y inscrit les acquisitions du jour.

Puis elle reprend sa lecture.

Mais bientôt elle est distraite par une préoccupation nouvelle qui a rapport, non plus au ménage, mais à la coquetterie.

— Suzanne, la couturière a-t-elle apporté ma robe?... Et la blanchisseuse, lui avez-vous recommandé de mieux empeser mes jupons ?

Cette fois, l'ami, qui est homme de sens, comprend que la matière ne sera pas épuisée de si tôt.

Il prend congé de Louise, et celle-ci ne songe point à le retenir.

Madame Colet, du reste, a cette faculté singulière de pouvoir travailler, tout en causant de choses absolument en dehors du sujet qu'elle traite. Elle ne va pas chercher, comme Boileau, la rime fugitive au fond d'un bois solitaire ; elle la trouve au bout de sa plume, tout en additionnant le mémoire de l'épicier.

Elle joint à l'ordre et à l'économie, vertus bien rares chez une muse, un désintéressement sans bornes, une générosité parfaite et beaucoup de grandeur d'âme. Compatissante et sensible, elle a dans son histoire un nombre infini de bonnes actions et de traits de bienfaisance.

Un jeune peintre fréquentait depuis quelque temps son cercle.

Il y venait en habit noir assez propre, et comme il ne laissait jamais échapper une plainte, on était loin de le croire dans une position malheureuse.

Très assidu aux réunions d'abord, il cesse brusquement d'y paraître.

Six semaines s'écoulaient sans qu'on le

voie. Madame Colet s'inquiète et demande de ses nouvelles à l'ami qui le lui a présenté.

— Hélas! répond celui-ci, le pauvre garçon est malade.

— Ah! mon Dieu! le soigne-t-on bien, au moins?

— Il n'est pas riche, madame; c'est tout vous dire.

Une heure après ce dialogue, on frappait discrètement à la porte de la mansarde qui servait d'atelier au jeune peintre. Le besoin plus que la maladie le clouait sur son grabat.

— Entrez! dit-il, croyant recevoir l'importune visite de quelque créancier.



Or, c'était Louise en personne, chargée de gâteaux légers, d'un poulet-froid et d'une bouteille de vin de Bordeaux.

— Vos amis pensent à vous, dit elle avec un séraphique sourire, et voici ce qu'ils vous envoient; mais il n'y faut pas toucher, si vous avez la fièvre,

En un clin d'œil, tout en parlant au malade, l'excellente femme ramasse les toiles disséminées dans l'atelier, puis les emporte, avant que l'artiste, muet de surprise, ait pu desserrer les lèvres.

Dans le salon de madame Colet, le soir même, une loterie s'organise.

Tous les lots se composent des tableaux qu'elle a rapportés de la mansarde. Les billets s'enlèvent, et la noble protectrice



envoie bientôt une somme considérable au jeune malade.

On cite de Louise mille traits de ce genre.

Elle est la bienveillance et la sympathie incarnées. Si la gêne vous afflige, si quelque embarras entrave vos efforts, elle sait prévenir avec une délicatesse admirable des aveux toujours pénibles, vous ouvre spontanément sa bourse et ne se montre avare ni de démarches ni de sollicitations.

A combien d'artistes n'a-t-elle pas fait obtenir des travaux !

Cent fois elle s'est occupée de vendre elle-même les toiles du peintre ; cent fois elle a fait acheter par le gouvernement

les statues menacées de rester à perpétuité dans l'atelier du sculpteur. Et, — chose plus merveilleuse encore, — elle trouve des libraires aux écrivains *inedits* !

En retour de cette obligeance si cordiale, madame Louise Colet dispose sans façon de vos petits services.

Jamais elle ne met de lettres à la poste.

Ses visiteurs sont priés, avec un agaçant et irrésistible sourire, de vouloir bien porter, *en se promenant*, son courrier de chaque jour.

La bienveillance innée de madame Colet n'empêche pas son humeur d'être fort mobile et fort inégale ; le moindre ennui, la plus légère contradiction l'irritent.

Alors, sauve qui peut ! La bourrasque éclate.

Dans cette nature complexe, on trouve tout à la fois la distinction de la grande dame et le sans-gêne de l'artiste.

Elle professe, nous l'avons dit plus haut, des opinions démocratiques sérieuses, et voue une sorte de culte aux grandes figures de la première république. Outre Charlotte Corday et madame Roland, ses héroïnes de prédilection, elle porte dans son cœur le beau Barbaroux et toute la Gironde.

Un jour qu'elle développait chaleureusement ses doctrines radicales, une jeune dame de ses amies arrive juste au milieu

d'un panégyrique enthousiaste de la liberté.

— Ah ! ma toute belle, soyez la bienvenue, s'écrie notre ardente girondine ; vous allez me donner votre avis sur ce chapeau de ma faiseuse... Et cette robe, comment la trouvez-vous ?

Quel philosophe que cet animal de Gros-Réné, lorsqu'il vient nous dire :

La femme est toujours femme et jamais ne sera  
Que femme, tant qu'entier le monde durera !

Chez madame Colet, sa table de travail, ses meubles, ses fauteuils, ses guéridons, ses cheminées, tout présente un encombrement inouï de flacons d'essence et de menus objets de toilette.

Quand elle vous reçoit, elle caresse, d'un bout à l'autre de l'entretien, les boucles soyeuses de ses longs cheveux blonds ; elle verse sur son mouchoir quelques gouttes de patchouli, afin de vous montrer le galbe artistique de son bras blanc noyé dans la guipure ; elle avance son pied mignon, qu'emprisonne une pantoufle de satin, et produit tour à tour à vos regards ses grâces les plus séduisantes.

Elle ne songe qu'à plaire, et, d'honneur, il est difficile de la voir, encore aujourd'hui, sans perdre la raison !

Sa mise est d'un goût exquis et d'une parfaite élégance. Presque toujours elle

est habillée de bleu , couleur favorite des blondes.

Néanmoins, malgré ses puissants instincts de coquetterie , son caractère présente des faces toutes viriles. Dans ses œuvres comme dans ses discours, elle se montre plus passionnée que tendre. Il arrive même que l'ardeur de la composition et du travail lui font oublier le culte de ses attraits. Quand elle écrivit *la Jeunesse de Goethe*, elle demeura huit jours en robe du matin.

Cette constance d'application n'a pas réussi à lui faire écrire une bonne pièce. Jusqu'à ce jour, son talent ne semble pas se prêter aux exigences de la scène (1).

(1) Elle a composé deux autres pièces de

Parlons un peu des hôtes du salon de madame Colet.

Jadis, parmi les plus assidus, on comptait Béranger, Janin, le bibliophile Jacob et Eugène Delacroix.

Aujourd'hui, les fidèles sont : l'académicien Patin ; — Eugène Pelletan ; — Rouvière, un acteur comme il n'y en a pas, car il fait l'éloge du talent des autres comédiens ; — les sculpteurs Maindron et Préault (1) ; — l'historien Henri

théâtre : *les Lettres d'amour*, comédie en un acte, et *Une Famille en 93*, drame en cinq actes, publié dans le journal *la Presse*. Ni cette comédie, ni ce drame, n'eurent les honneurs de la rampe.

(1) Pradier était aussi l'un des hôtes de madame Colet. Plusieurs fois il a fait son buste. A la mort du grand artiste, Louise lui a consacré d'admirables strophes, auxquelles nous renvoyons le lecteur.



Martin; — Alfred de Vigny, le seul peut-être qui ne dogmatise jamais et qui écoute tout le monde; — Babinet, — Gueymard, Champfleury, — Adolphe Dumas et Antony Deschamps.

Celui-ci est honoré des confidences intimes de la reine du lieu. Madame Colet daigne lui lire ses vers les plus fraîchement éclos.

Adolphe Dumas, nature délicate et tendre, est aussi fort bien posé dans ses bonnes grâces. Franc d'ambition, comme la violette de Saint-Sorlin, ce bon Adolphe se cache sous l'herbe,

Modeste en sa candeur, modeste en son séjour.

Il passe sa vie avec ses livres et ses



colombes. Un jour, il disait à Louise :

— En ce monde, il y a trois sortes de gens méconnus : les femmes, les poètes et les prêtres.

— Ah! s'écrie-t-elle, les femmes et les poètes, oui; mais non pas les prêtres!

Qu'y faire? Notre muse est implacablement prètrophobe. Elle aime beaucoup parler religion et théologie, mais pour combattre, bien entendu, le dogme et la doctrine. On peut dire que le catholicisme n'a pas d'ennemie plus acharnée, — madame Colet nous permettra de ne pas dire plus redoutable.

A son cercle, un soir, elle se fâcha tout rouge avec un contradicteur beau-

coup plus fort qu'elle sur la matière, et dont il lui était impossible de rétorquer les arguments. •

La discussion dégénéra en aigreur et en personnalités.

Trois semaines plus tard, le catholique se vengea de notre voltairienne, en analysant un de ses ouvrages et en glissant au milieu de l'article une abominable phrase que Louise ne lui a jamais pardonnée.

« C'est un poète sensuel, écrivait-il, et une femme sensible. »

— Et dire que j'ai reçu à ma table un pareil monstre ! s'écria madame Colet avec indignation.

Auguste Préault, le sculpteur, apaise quelquefois par de fines railleries les orages qui s'élèvent dans le cercle de notre muse impétueuse.

Préault, vous ne l'ignorez pas, est l'homme qui fait le plus de bons mots et le plus de mauvaises statues.

Il est, en outre, le paradoxe incarné.

Chacun peut l'entendre affirmer avec un sang-froid superbe, que jamais il n'est parvenu à s'exalter l'imagination et à produire un *chef-d'œuvre*, sans avoir bu préalablement, coup sur coup, trois ou quatre carafes d'eau claire. Il ajoute que la froideur de la plupart des artistes en sculpture tient à ce qu'ils négligent trop ce moyen de s'échauffer la tête.

Puisque nous avons touché la corde délicate des vivacités de madame Colet, citons un fait qui prouvera combien elle est peu maîtresse de la spontanéité de sa colère.

Elle rencontre un jour, dans la rue Montmartre, un sien parent, littérateur, avec qui elle était brouillée depuis six mois. Ce monsieur, fort impoli, du reste, la reconnaît à merveille et passe sans la saluer.

Voilà notre muse hors d'elle-même.

Quittant aussitôt le bras d'une personne qui l'accompagne, elle va droit à l'insolent et lui administre le moins féminin des soufflets.

Ah ! l'anecdote est historique !

Une fois sa colère éteinte, et comme toutes les personnes chez qui l'emportement n'exclut pas la bonté, Louise regrette avec amertume les petites violences auxquelles l'entraîne sa nature.

Ceux qui lui gardent rancune pour une apostrophe un peu vive ou pour une sortie à brûle-pourpoint, sont vraiment trop rigoureux. Son cœur devrait toujours lui obtenir le pardon de ses travers.

Nous ne soutenons pas que ce pardon doive s'étendre jusqu'au soufflet de la rue Montmartre.

Encore, la main est si jolie!...

Beaucoup d'individus, chrétiens ou non, suivraient volontiers, dans une cir-

constance analogue, le précepte de l'Evangile, et tendraient l'autre joue.

Louise Colet, bien que fervente républicaine, est pensionnée des gouvernements monarchiques. On sait l'intérêt que lui porta longtemps Victor Cousin. Ce grand philosophe lui fit donner, pendant son ministère, une pension modeste, augmentée par la suite, et qui s'élève aujourd'hui au chiffre de 2,000 francs.

Il est très juste qu'une femme de ce mérite ait sa part dans les gratifications accordées aux lettres.

D'ailleurs, madame Colet n'a point de fortune, et les vers, aujourd'hui, rapportent si peu ! Il est même déplorable que la nécessité l'oblige à écrire dans un

journal de modes, travail insipide et tout à fait indigne d'elle.

Un témoin véridique nous assure qu'il la vit un jour pleurer à chaudes larmes en corrigeant ses épreuves.

En 1851, madame Colet concourut une troisième fois pour le prix de poésie.

Mais nos académiciens écartèrent du concours son œuvre, qui avait pour titre *la Colonie de Mettray*. Ils la déclarèrent empreinte de socialisme.

L'année suivante, après avoir changé quelques passages mal sonnants, elle présenta de nouveau son poème à l'a-réopage. Cette fois, elle obtint le prix.

Un quatrième triomphe académique



lui échet en 1854, pour *l'Acropole d'Athènes*, dédiée à Alfred de Vigny (1).

Madame Colet a consacré à cette œuvre plus de soin encore qu'aux précédentes. La poésie en est grande et simple tout à la fois; elle caractérise merveilleusement, selon nous, le génie de l'auteur, qui appartient au romantisme par le fond, et au genre classique par la forme. *L'Acropole d'Athènes* respire un véritable parfum d'antiquité. Si l'on peut s'exprimer de la sorte, ce poème chatoie d'images délicates et de peintures gracieuses. Presque tous les vers

(1) Quelques années auparavant, elle reçut de magnifiques ovations en province, et plusieurs Académies voulurent posséder son buste.



semblent tombés de la plume d'André Chénier.

Plusieurs critiques ont menti de la façon la plus impudente en assurant que notre muse doit à M. Cousin ses succès officiels.

Louise elle-même s'est expliquée à cet égard.

« Nous avons concouru quatre fois, dit-elle, pour le prix de poésie, et quatre fois nous l'avons remporté. Comme cela n'était jamais arrivé à aucune femme, le public s'est étonné, et quelques-uns ont crié à la faveur. Nous avons repoussé du sourire, et aujourd'hui nous repoussons de la parole cette opinion. Chaque fois que nous avons eu le prix, la protection

a toujours été accordée à l'œuvre, jamais à la personne. »

Uniquement préoccupée du beau, du vrai, du sublime, Louise a en horreur la littérature marchande, ses trafics immondes et ses roueries.

Après son quatrième couronnement, elle s'écria :

Je ne te cherche plus, gloire contemporaine,  
Blême prostituée aux baisers de hasard,  
Qui tends les bras à tous, et, sein nu dans l'arène,  
Prodigues ton étreinte aux bateleurs de l'art.

Les ouvrages en prose, publiés par madame Louise Colet à diverses époques, ont pour titre : *Historiettes morales*, — *Essai sur les écrits de madame de Lam-*

*bert*, — *Thomas Campanella* (1), — *Madame du Châtelet*, — *Madame Hoffmann Tanska*, — *Jacques Delille*, — *la Provinciale à Paris*, — *les Enfants célèbres*, — et *Une Histoire de soldat*, publiée récemment par le *Moniteur*.

Elle a traduit de l'anglais le *Jules César* et *la Tempête*, de Shakespeare.

Les journaux ou recueils honorés tour à tour de sa collaboration, depuis quinze ans, sont *la Gazette des Femmes*, — *le Constitutionnel*, — *la Presse*, — *les Français peints par eux-mêmes*, — *l'Illustration*, et *le Journal des Demoiselles*.

(1) Le fameux astrologue du cardinal de Richelieu, dont elle a traduit les *Lettres* et les *Poésies*.

Citons enfin au nombre de ses poésies remarquables : *Ce qui est dans le cœur des femmes, — les Cœurs brisés, — la Femme*, en cours de publication, — et *Ce qu'on rêve en aimant*.

Nous remarquons dans ce dernier poème les strophes charmantes qui vont suivre :

La lune mollement illuminait les nues,  
Par la fenêtre ouverte entraît un jour tremblant ;  
Une femme était là : sur ses épaules nues  
En longs plis sinueux flottait un burnous blanc.

Ses cheveux déroulés parmi la draperie,  
De leur ombre mouvante en creusaient le contour ;  
Son visage, où passait sa pure rêverie,  
Souriait à la nuit, souriait à l'amour.

Dans le reflet nacré dont s'éclairait la chambre,  
Ne vibrait que le bruit de son souffle, et parfois  
Le petit craquement de deux bracelets d'ambre  
Qui, sous ses bras croisés, venaient frôler ses doigts.

Sa beauté de l'éther avait la transparence.  
Et rayonnait en blanc sur le mur obscurci.  
Tout à coup une voix, traversant le silence,  
Suppliante lui dit : « Oh ! reste, reste ainsi ! »

Oh ! que je te contemple ! Oh ! demeure immobile !  
Pour m'attirer à toi, n'entr'ouvre pas tes bras !  
Dans ta divinité sérieuse et tranquille,  
Laisse-moi t'adorer ; reste, ne parle pas !

Ce morceau, qui a pour titre *Adoration*, est d'une touche véritablement magistrale. Les *Fantômes*, les *Cloîtres espagnols* et vingt autres pièces du même volume sont de cette beauté.

Dans le poème intitulé : *Ce qui est dans le cœur des femmes*, et sous cette épigraphe : *A ma fille*, nous trouvons le sonnet admirable que voici :

Tu t'élèves et je m'efface,  
Tu brilles et je m'obscurcis,  
Tu fleuris, ma jeunesse passe,  
L'amour nous regarde indécis.

Prends pour toi le charme et la grâce,  
Laisse-moi langueurs et soucis ;  
Sois heureuse, enfant, prends ma place :  
Mes regrets seront adoucis.

Prends tout ce qui fait qu'on nous aime :  
Ton destin, c'est mon destin même.  
Vivre en toi, c'est vivre toujours.

Succède à ta mère ravie ;  
Pour les ajouter à ta vie,  
O mon sang, prends mes derniers jours !

Nous ne croyons pas nous tromper en  
disant que ceci est un chef-d'œuvre.

Ces beaux vers nous apprennent que  
madame Colet a une fille charmante, qui  
entre dans sa dix-septième année.

Le sculpteur Maindron, très assidu au cercle de Louise, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ayant exposé sa magnifique statue de Velléda (1), madame Colet chanta solennellement l'œuvre de cet artiste. Les strophes qu'elle consacre à la belle druidesse ont le doux éclat et le parfum suave des bruyères de la Germanie.

Quelques jours avant la mort de madame Récamier, Louise reçut de cette noble et illustre amie le don précieux de sa correspondance complète, avec le droit de la publier après sa mort.

(1) Mademoiselle de Narbonne-Pelet daigna prêter ses traits pour cette statue, qui, dit-on, lui ressemble beaucoup. Un modèle posa pour le corps.



M. de Girardin demanda ces lettres et en commença la publication dans *la Presse*.

Les secrets de cœur, et pour ainsi dire les *Confessions* d'une femme aussi célèbre, offraient à la curiosité publique un attrait prodigieux. Par malheur, M. Charles Lenormand, qui avait épousé la nièce de madame Récamier, intenta un procès au journal et à Louise. Les tribunaux interdirent la publication.

Pendant assez longtemps, Alfred de Musset fut l'ami de notre Muse. Il se montrait pour elle très affectueux et très empressé.

On disait à madame Colet :

— Profitez de votre influence, et tâ-



chez de l'arracher à ses funestes habitudes.

Elle tenta la conversion.

Aussi souvent qu'elle put l'obtenir, elle obligea le poète à venir la prendre, chaque soir, pour l'accompagner à la promenade. Elle le gardait ensuite à la maison le plus longtemps possible.

Un jour qu'ils revenaient ensemble du Jardin-des-Plantes, Alfred lui parlait à peine. Il se montrait sombre et taciturne.

L'auteur de *Rolla*, sans répondre, la quitte brusquement.

Surprise, elle le suit des yeux et le voit

entrer chez un marchand de vins, où il se fait servir un verre d'absinthe sur le comptoir.

— Ah ! c'en est fait, vous êtes incorrigible ! s'écria-t-elle quand il vint la rejoindre.

Madame Colet, au moment où nous terminons cette esquisse, revient de Londres, où elle est restée près de six mois. A son retour, elle a passé par Guernesey, pour y rendre visite à Victor Hugo.

« — Comment voulez-vous être traité ? » demandait jadis Alexandre à Porus.

« — En roi ! » répondit le prince indien.

Si nous avions adressé la même demande à madame Colet, elle nous aurait répondu sans doute :

« — En homme de lettres! »

Nous croyons avoir entièrement rempli son désir.

FIN





VIENT DE PARAÎTRE

---

25 CENTIMES LA LIVRAISON AVEC GRAVURES

---

## MÉMOIRES

DE

# NINON DE LENCLOS

PAR

**EUGÈNE DE MIRECOURT**

*Auteur des Confessions de Marion Delorme*

2 volumes grand in-8° jésus, illustrés par J.-A. BEAUCÉ

---

Le succès obtenu par les *Confessions de Marion Delorme* nous décide à publier sans interruption un second ouvrage, qui en est, pour ainsi dire, le complément.

A l'étude si dramatique et si intéressante du siècle de Louis XIII, M. Eugène de Mirecourt va faire succéder l'étude du grand siècle, que mademoiselle de Lenclos a parcouru dans toute sa durée et dans toute sa gloire.

Nous allons retrouver ici, sous un autre point de vue et dans des circonstances différentes, beaucoup de personnages du premier livre, mêlés à de nou-

veaux drames et à des péripéties plus saisissantes peut-être. L'histoire de Marion Delorme finit à la Fronde; celle de Ninon de Lenclos traverse une période de soixante années au delà, marche côte à côte avec le siècle de Louis XIV, en coudoie toutes les illustrations, tous les héroïsmes, et s'arrête au berceau de Voltaire.

Nous ne négligerons rien pour donner à cet ouvrage, comme au précédent, tout le luxe typographique possible, et les dessins des gravures continueront d'être confiés au spirituel et fin crayon de M. J.-A. Beaucé.

La publication aura lieu également, soit par livraisons, soit par séries, au choix des souscripteurs.

---

### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS, par Eugène de Mi-recourt, formeront 2 volumes grand in-8°.

20 gravures sur acier et sur bois, tirées à part, dessinées par J.-A. BEAUCÉ, et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent., et en 10 séries brochées à 1 fr. 50 c. chaque.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte. Les gravures seront données en sus. — Une ou deux livraisons par semaine.

**L'ouvrage complet, 15 fr.**

---

ON SOUSCRIT A PARIS

**CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

15, RUE GUÉNÉGAUD,

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

**6 FRANCS AU LIEU DE 40 FRANCS**

---

**30° ANNÉE**

---

**PRIX DU NUMÉRO : 10 CENTIMES DANS TOUS LES DÉPÔTS.**

# **LE VOLEUR**

**ILLUSTRÉ**

**CABINET DE LECTURE UNIVERSEI**

Publiant, toutes les semaines, 16 pages de texte grand in-4°,  
contenant, EN CARACTÈRES PARFAITEMENT LISIBLES, 150,000 lettres,  
et illustrées de 4 ou 5 bois et d'un rébus

**VIENT D'ABAISSE SON PRIX DE 40 FR. A 6 FR. PAR AN.**



## **PARTIE LITTÉRAIRE**

**LE VOLEUR** ne fait concurrence à aucune publication illustrée. Ce n'est point un recueil de nouvelles, c'est un véritable journal, *moins la politique*, réunissant à l'intérêt d'une revue l'à-propos d'une feuille quotidienne. Romans, Nouvelles, Voyages, Mémoires, Études historiques, Portraits biographiques, Esquisses de mœurs,



Courrier de Paris, Gazette pour rire, Comptes rendus de théâtres et de livres nouveaux, Revues musicale, judiciaire et artistique, Mélanges, Faits divers, tel est le cadre immense dont il dispose et qui répond à tous les goûts, à toutes les préférences, sans jamais choquer les justes susceptibilités de la morale et de la religion.

Grâce à ses traités et à ses relations, LE VOLEUR est toujours en mesure d'offrir à ses lecteurs les noms les plus brillants de la littérature et la fleur des œuvres de l'esprit, à quelque langue qu'elles appartiennent, ainsi que les extraits les plus intéressants des ouvrages inédits ou nouveaux ; en un mot, rien de remarquable ne paraît, soit dans la presse, soit dans la librairie, qui n'ait immédiatement son écho dans les colonnes de ce recueil.

Miroir intelligent et fidèle de la presse française et étrangère, il possède, à côté de l'élément dramatique et intéressant, qui ne parle qu'à l'imagination, l'élément actuel, qui s'intéresse à l'esprit en même temps qu'à la curiosité. Réservant toujours à l'à-propos une portion de son texte et de ses gravures, il réunit, au plus bas prix possible, l'agrément du journal à l'attraction du roman.

## **PARTIE ILLUSTRÉE.**

Les illustrations sont confiées aux plus habiles artistes ; les noms de Doré, Edouard de Beaumont, Nadar, Télory, etc., sont, à cet égard, la meilleure des garanties.

Chaque livraison contient quatre ou cinq grands bois de la largeur de trois colonnes et couvrant l'étendue de la moitié d'une page, et, en outre, un rébus illustré.

Aux vignettes qui lui appartiennent, et qui se composent de scènes de romans, de vues, de portraits, de cérémonies contemporaines, de gravures de modes, de caricatures et d'actualités de tout genre, LE VOLEUR joint encore les plus belles illustrations empruntées soit aux journaux, soit aux publications en vogue.

**EN SOMME, DIMINUTION DE PLUS DE 80 POUR 100, ET INTRODUCTION DE L'ILLUSTRATION DANS LE TEXTE, TEL EST LE RÉSUMÉ DE LA RÉVOLUTION QUE VIENT D'ACCOMPLIR LE JOURNAL LE VOLEUR, ET QUI NE PEUT MANQUER D'ÉLEVER CE RECUEIL AU PREMIER RANG DE LA PRESSE LITTÉRAIRE A BON MARCHÉ.**

## ON S'ABONNE :

A Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, 35 ; en province, chez les libraires et en envoyant un mandat de poste sur une maison de Paris, à l'ordre du directeur du **VOLEUR**.

Prix de l'abonnement : Paris, un an, 6 fr. ; six mois, 3 fr. 50 c. ; un numéro, 10 centimes, pris au bureau ou chez les libraires.

Province : un an, 8 fr. ; six mois, 4 fr. 50 c. ; un numéro, 15 centimes, en timbres postes. Les abonnements ne partent que du 1<sup>er</sup> de chaque mois. — Toute lettre non affranchie est rigoureusement refusée.

**LA SÉRIE ILLUSTRÉE A COMMENCÉ AVEC LE MOIS DE NOVEMBRE 1856.**



**LEDRU-ROLLIN**

**EN COURS DE PUBLICATION**

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

**MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS**

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.  
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

**OUVRAGE TERMINÉ**

**CONFESSIONS DE MARION DELORME**

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.  
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

---

PARIS. — Imp. de DUBUISSON et C<sup>e</sup>, rue Coq-Héron, 5.





Carey, del. et sc.

Imp. de Mameon r. S<sup>t</sup> Jacq. Paris

## LEDRU ROLLIN

Gravé par CHAVARD

LES CONTEMPORAINS

---

**LEDRU-ROLLIN**

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

---

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—  
1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction  
et de reproduction à l'étranger





## LEDRU-ROLLIN

---

Hélas! avez-vous conservé le souvenir ?

L'époque est si près de nous encore.

Ont-ils donné la preuve d'une assez triste impuissance? Croyez-vous que l'histoire doive leur accorder un chapitre, une ligne, un mot, qui soient pour eux un éloge, une marque de sympathie, une preuve d'estime ?

Plats ambitieux, pris au dépourvu et portés inopinément au sommet du pouvoir, ils n'ont montré ni énergie, ni ressort, ni talent, ni mérite d'aucun genre.

Nous avons vu de près celui que nous allons mettre en scène, et nous sommes bien certain de ne pas nous tromper dans notre jugement sur sa personne et sur son caractère.

Orateur superbe, M. Ledru-Rollin n'est qu'un esprit médiocre.

Semblable au grotesque et plaisant héros de Cervantès, à qui les livres de chevalerie avaient tourné la tête, l'ex-membre du Provisoire s'est perverti la raison par de mauvaises lectures révolutionnaires.

Il fut le coryphée de ces jacobins pos-

thumes qui, depuis la chute du Comité de salut public, se transmettaient de l'un à l'autre, à travers les âges nouveaux, les doctrines de Robespierre et de Saint-Just.

Ces aimables individus n'avaient rien appris, rien oublié.

Le despotisme monarchique leur imposait bien quelque discrétion.

Mais, derrière la muraille de la vie intime, ils s'en donnaient à cœur joie, tutoyaient tout le monde, écrivaient des lettres anonymes au *traître fils d'Égalité*, prévenaient ses ministres que le couperet ne tarderait pas à fonctionner sur leur nuque criminelle, et dataient toutes ces gentillesse de l'ère républicaine.

Un de nos amis, collectionneur de pièces curieuses, nous met sous les yeux une étrange missive mortuaire, bien capable de démontrer l'étrange perversion d'esprit de ces descendants des terroristes.

Voici la lettre de faire part :

« Citoyen,

» Vous êtes invité au service funèbre du citoyen Pépin (1), décapité par les Thermidoriens, l'an 44 de la République. Ce service aura lieu, samedi prochain, au temple de l'Eglise française du citoyen Châtel. »

Ambitieux inintelligent, perdu dans ce milieu délétère, Ledru-Rollin se crut de

(1) Complice de Fieschi (1835).

bonne foi une incarnation nouvelle de Danton.

Il se promet naïvement de raviver la grande époque, en jetant à la tête de la France des ossements et des cendres, comme s'il était possible de ressusciter tous ces hideux fantômes qui dorment, mutilés et sanglants, dans l'hypogée de l'histoire.

Porté au pinacle par une bourrasque subite, ce résurrectionniste politique s' imagine que l'heure est venue d'exhumer ces vieilleries et de les imposer derechef à la nation française.

Il procède à sa tentative audacieuse, en s'appuyant sur les colères, les convoitises, les passions des masses aveugles,

et en invoquant les **Furies** de la destruction et de la ruine.

Par bonheur, il n'a pas même les talents d'un chef populaire.

Ce n'est qu'un pygmée auprès des sombres géants de 93. Robespierre et ses complices dirigeaient le peuple d'une main ferme vers le terrible but qu'ils avaient marqué : Ledru-Rollin ne sait absolument que se mettre à la queue d'un parti en armes.

Il se croit de taille à gouverner son pays, et il se laisse gouverner lui-même par le premier venu, fût-ce un Longepied; par la première venue, fût-ce une madame Sand.

Il prend des secrétaires d'État pour

leur dicter des instructions, et c'est lui qui écrit sous leur dictée.

Il n'est point socialiste, et, quand le pays se prononce contre ses tendances et le renverse du pouvoir, il se fait socialiste pour être encore quelque chose.

La destinée de cet homme devait forcément aboutir au ridicule.

Un jour, le flot populaire traverse la rue, et le grand meneur cède aux premiers braillards qui l'acclament.

On l'entraîne ; on le jette dans le guêpier d'une Convention pour rire, et ce dictateur avorté se console avec ce mot qui le peint de pied en cap :

« — Eh ! je suis leur chef, il fallait bien les suivre ! »



Le seizième bulletin reçut, ce jour-là, son châtement.

Disons-le, jamais châtement ne fut mieux mérité; jamais coupable n'obtint, en le subissant, des marques de compassion plus nulles.

Il n'est pas permis de conduire à l'abîme une grande et noble nation pour réaliser le rêve de quelques cervelles fanatisées, dont la conscience publique repousse avec horreur les épouvantables traditions et les théories sauvages.

Et, quand cette nation, bouleversée profondément par vous, et par vous menacée de la ruine, vous rejette de son sein, les plus miséricordieux, les plus sympathiques aux douleurs du pros-

crit ne peuvent s'empêcher de dire :

« C'est justice! »

Alexandre - Philippe - Auguste Ledru est né à Paris, le 2 février 1808.

Il est le fils de Paul-Jérôme-Alexandre Ledru ; sa mère était la fille d'un menuisier appelé Gay.

Son grand-père paternel, personne ne l'ignore, était le célèbre Comus, le Robert-Houdin de son temps.

De simple prestigitateur qu'il était, Comus s'éleva tout à coup à l'état de savant. Il renonça, un beau jour, à la physique amusante pour aider Franklin dans ces expériences sur l'électricité, qui conduisirent l'illustre Américain à la découverte du paratonnerre.

Sous Louis XV, notre prestidigitateur enseigna la physique aux enfants de France ; il laissa une fortune considérable à sa famille.

Comus possédait à Fontenay-aux-Roses une fort belle maison de plaisance (1), qu'avait jadis habitée Scarron, le poète cul-de-jatte.

A la naissance de son petit-fils, l'ancien escamoteur vivait encore.

C'était un vieillard jovial, qui n'avait pas oublié ses tours de passe-passe, et son plus grand plaisir était de mystifier les gens.

**Le jour du baptême d'Alexandre-Phi-**

(1) M. Ledru-Rollin en est encore propriétaire aujourd'hui.

lippe-Auguste, il se chargea de payer tous les honoraires d'église.

Il s'en acquitta vraiment en prince.

Enfants de chœur, bedeau, sonneur, loueuse de chaises reçurent chacun un napoléon, un vrai napoléon de vingt francs, dès le début de la cérémonie.

Vous comprenez leur joie, à l'aspect de cette gratification splendide.

Ils serrent la précieuse pièce, qui dans leur poche, qui dans leur bourse. On revient à la sacristie, et Comus aborde l'un après l'autre les heureux qu'il a faits.

— Je me suis trompé, leur dit-il. Tout à l'heure je voulais vous donner un double napoléon. Le voici; mais rendez-moi les premiers vingt francs.

Nos rats d'église, de plus en plus agréablement surpris, se fouillent, cherchent, se refouillent et cherchent de nouveau.

— Mais, — ô contre-temps fâcheux ! abominable coup du sort ! — la première pièce a disparu. Ils ne trouvent à sa place qu'un *petit sou à la reine*, monnaie qui, à cette époque, n'avait pas cessé d'avoir cours.

Les victimes de cet admirable escamotage restent confondues, stupéfaites, anéanties.

Comus les voit se regarder bouche béante ; le bedeau se tient à quatre pour ne pas laisser échapper quelque énorme juron ; le sonneur a des larmes

dans les yeux, et la loueuse de chaises pousse le désespoir jusqu'à s'arracher les cheveux à pleines poignées.

Après avoir joui quelque temps de ce burlesque spectacle, Comus leur dit avec un geste de duc et pair :

— Vous ne le retrouvez pas?... soit. Ne cherchez plus, braves gens ! Voici le double jaunet. Prenez garde qu'on ne vous l'escamote encore.

Les pauvres diables étaient peu rassurés.

Mais l'ancien prestidigitateur ne continua point la plaisanterie.

Le jeune Ledru fit ses études dans une des grandes pensions du collège Charlemagne. Il s'y distingua par une obésité

précoce, qui lui valut de ses camarades un sobriquet latin, dont il serait impoli de donner la traduction.

Ils l'avaient surnommé *Bos opimus*.

Cette aménité scolaire ne laissait pas pressentir le tribun à la parole fouguese, à l'extérieur solennel; mais on reconnaissait déjà le tempérament sanguin et pléthorique de l'homme de loisir et de plaisir.

Ses classes terminées, Alexandre-Philippe-Auguste commença son droit à la Faculté de Paris.

On le reçut licencié, puis docteur, et en 1830, on inscrivit son nom sur le tableau de l'ordre.

Un avocat, portant le nom de Ledru,



s'était déjà fait connaître à Paris. Vou-  
lant éviter la confusion et se distinguer  
de Charles Ledru, notre Barthole en  
herbe joignit à son nom patronymique  
le nom de Rollin, qui était celui de sa bi-  
saïeule maternelle.

A cette époque Ledru-Rollin n'arborait  
pas le moins du monde la bannière répu-  
blicaine.

Il professait ouvertement les doctrines  
les plus absolutistes.

Un avoué, du nom de Launoy, l'avait  
reçu dans son étude en qualité de maître  
clerc. Quand les ordonnances de juillet  
parurent, le patron, qui appartenait au  
parti libéral, s'éleva passionnément con-  
tre elles ; mais Alexandre-Philippe-Au-



guste, royaliste-ultra, comme on disait alors, les soutint avec énergie.

— Laissez donc ! disait-il, en reproduisant un mot déjà connu, quatre hommes et un caporal, et l'on va mettre à la raison tous vos révolutionnaires !

— Vous êtes un niais, lui dit maître Launoy. Je vous mets au défi d'arriver à rien, si vous ne faites pas de l'opposition.

Ces paroles donnèrent beaucoup à réfléchir au petit-fils de Comus.

Deux ans plus tard, ses opinions avaient passé du blanc pur au rouge vif.

La terrible insurrection des 5 et 6 juin venait d'éclater dans les rues de la capitale, et la royauté citoyenne prenait sa

revanche de la peur que lui avaient faite les combattants de Saint-Merry.

On venait de proclamer l'état de siège. La presse était muselée.

Notre jeune avocat, dans l'esprit duquel avaient porté semence les paroles de maître Launoy, se dit qu'il ne retrouverait pas de sitôt l'occasion de se faire connaître et d'attirer sur lui les regards du public par un scandale.

Il se mit à protester contre la juridiction des conseils de guerre.

Un mémoire signé de lui parut.

Nous ignorons si maître Launoy lui prêta ses idées et son style; mais le factum était de nature à causer effectivement de l'esclandre. Il fut soumis à l'exa-

men de la Cour de cassation, et celle-ci, où dominait alors l'élément carliste, fut heureuse de pouvoir mettre quelques bâtons dans les roues du char gouvernemental.

Un arrêt solennel fit tomber l'état de siège.

Après les événements d'avril 1834, — nouvelle et épouvantable lutte des sociétés secrètes contre le pouvoir, où la branche cadette ne triompha que les pieds dans le sang, — Ledru-Rollin publia un second mémoire plein de virulence, au sujet des massacres de la rue Transno-nain.

Ses révélations eurent un retentissement inouï.

*Le National* et les autres organes du radicalisme portèrent aux nues le courage de notre avocat démocrate.

Quand vint le procès des accusés d'avril, Ledru-Rollin se chargea de la défense de Caussidière. En octobre 1835, il prêta l'appui de sa parole à *la Nouvelle Minerve*, accusée de diffamation envers M. le duc de Broglie, cet illustre fils de la doctrine. Deux ans plus tard, il obtint de la Cour des pairs l'acquittement de Laveaux, prévenu de complicité dans l'attentat de Meunier contre la vie de Louis-Philippe.

En 1838, *le Journal du Peuple* comparait devant la cour d'assises, pour avoir publié une adresse démocratique

des travailleurs anglais aux travailleurs français.

Ledru décida le jury à prononcer un verdict de non-culpabilité.

Moins de quinze jours après, il remporta un triomphe plus glorieux encore, en sauvant *le Charivari* de l'amende et de la prison.

Ce journal, dans un article qui avait pour titre : *Un petit million, s'il vous plaît*, se moquait du roi des barricades, et signalait au pays cette monomanie de cupidité chronique et cette habitude étrange de mendicité royale, qui portait Louis-Philippe à demander sans cesse à la Chambre des députés quelque dotation pour ses fils.

Tout en consacrant aux frères et amis son talent oratoire, notre avocat s'occupait de sérieux travaux de jurisprudence.

Il ne s'endormait pas sous ses lauriers démocratiques.

*Le Journal du Palais*, compilation savante, que les juristes les plus distingués consultent journellement, eut Ledru-Rollin pour fondateur ; il attacha aussi son nom au journal judiciaire *le Droit*, dont il fut quelque temps le rédacteur en chef.

Sa trentième année n'était pas encore révolue, quand il obtint des avocats ses confrères une marque de distinction qui témoignait de l'estime de ceux-ci pour son mérite.

On l'élut membre du conseil de l'Ordre.

Mais il n'avait que la renommée d'avocat politique, et ne plaidait pas la moindre cause civile.

Vers cette époque, il acheta cent mille écus une charge d'avocat aux conseils du roi et à la Cour de cassation.

Dès ce moment il eut une clientèle civile, et prit pour secrétaire un jeune homme très versé dans la jurisprudence, M. Jamet.

Ledru-Rollin s'appliquait de plus chaque jour à perfectionner son talent oratoire. Il réussit à lui donner plus de nerf, plus de concision, plus de logique. En même temps il analysait dans ses



obscurs détails cette science administrative, dont l'étude est indispensable à l'homme politique.

En 1839, il se présente devant le collège de Saint-Valery et sollicite la députation. Le grand Michel-Odilon-Morin-Barrot le présente aux électeurs et l'appuie de son patronage.

Voici une phrase de la lettre qu'il leur écrivit :

« Je vous recommande M. Ledru-Rollin, dont j'ai pu apprécier le talent et le patriotisme; je vous le recommande, bien que ses opinions politiques soient *beaucoup plus avancées* que les miennes. »

C'était déjà le temps de ces coalitions immorales, qui devaient amener de si



magnifiques résultats pour le trône de Juillet. L'ambition des meneurs cherchait à s'appuyer sur tous les éléments hostiles pour renverser le ministère et ramasser quelques portefeuilles au milieu de la débâcle.

Malgré la missive de l'illustre Barrot, Ledru-Rollin échoua dans sa première tentative pour emporter d'assaut le siège législatif.

Il ne jugea pas convenable de se représenter devant le même collège aux élections suivantes, devinant le piège que M. Thiers tendait au parti radical.

Pour mieux vaincre l'agitation, le petit ministre la fomentait avec ce charla-

tanisme habile qu'on s'est plu de tout temps à lui reconnaître.

Voyant que Ledru-Rollin s'abstenait, la séquelle Barrot jugea la circonstance favorable pour faire élire un des siens.

Elle présenta Léon Faucher.

Le rédacteur en chef du *National*, Armand Marrast, se prêta complaisamment à cette combinaison.

Passe-moi le jalap, je te passerai la rhubarbe.

Si vous en doutez, en voici la preuve.

« Je vous écris la présente (1) pour vous dire que Léon Faucher veut tenter

(1) Cette lettre curieuse d'Armand Marrast a été publiée par Napoléon Gallois.

l'aventure à Saint-Valery. C'est un collège que vous avez inventé. Faucher voudrait savoir qui il faut voir, à qui il faut écrire pour obtenir la majorité. Si vous ne pouvez nous donner dix minutes, soyez assez obligeant pour m'écrire une petite note sur ce que Léon Faucher doit faire, un memento de quelques lignes qui lui servira... j'allais dire de guide-âne, mais le respect pour la presse me retient. Aidez-nous donc, mon cher représentant futur, et nous vous tresserons des couronnes. Il n'y a pas un moment à perdre devant les comités. Faucher répète : « Il n'y a pas un moment à perdre ! » et moi je vous demande de perdre un moment avec nous le plus tôt possible, afin d'épargner le temps. Une

audience ou un mot, je vous prie, et suis bien tout à vous.

« ARMAND MARRAST. »

Il est inutile d'apprendre aux lecteurs que la suscription de cette lettre porte le nom de Ledru-Rollin.

Garnier-Pagès, le coryphée de l'opposition républicaine à la Chambre, mourut en 1841.

Notre héros convoita sa succession parlementaire.

Le deuxième collège de la Sarthe était, en quelque sorte, une île républicaine au milieu de la France monarchique. De ce collège, et à dater de la Restauration (c'est-à-dire sans compter Carnot et Siéyès), étaient sortis, comme représen-

tants du radicalisme pur, Benjamin Constant, Lafayette, Picot-Desormeaux, Cormenin et Garnier-Pagès.

Tous ces grands hommes avaient reçu le mandat des électeurs du Mans.

Aujourd'hui, la haute réputation démocratique dont jouissait cette ville s'est fondue dans le suffrage universel.

Heureusement pour nous, elle ne conserve plus que la renommée des chapeaux.

Le rédacteur en chef du *National* oublia qu'il avait promis à Ledru-Rollin de lui tresser des couronnes, et ne lui offrit point son concours, jugeant plus sage de faire de l'hérédité législative en ligne

collatérale. Il mit en avant la candidature de Garnier-Pagès jeune.

Mais tout le monde ne fut point de cet avis. D'autres journaux républicains présentèrent d'autres candidats.

A cette époque, la rédaction du *Journal du Peuple* se réunissait tous les soirs au café de Mulhouse, rue Montmartre.

La démocratie et l'estaminet ont toujours fait bon ménage.

Plusieurs électeurs républicains de la Sarthe accoururent tout exprès pour s'entendre avec les frères et amis de la capitale. Ils vinrent au café Mulhouse, et l'on organisa bien vite, à leur demande, une réunion préparatoire, à laquelle as-

sistèrent Baune, Caussidière et Félix Avril.

Un des membres de cette réunion proposa d'abord pour candidat M. Pance, ex-agréé au tribunal de commerce, lequel se trouvait justement là, fumant sa pipe et buvant une canette.

M. Pance qui, depuis, fut préfet réactionnaire du Mans, s'engagea de la façon la plus expresse, au cas où il obtiendrait la majorité des suffrages, à interpeller continuellement les ministres sur ces fameuses lettres que le journal *la France* venait de publier comme étant de Louis-Philippe, et où se trouvait cette phrase imprudente :

« Je ne renonce pas à l'espoir de maîtriser Paris et ses aimables faubourgs. »



Il ajoutait que , si les ministres essayaient de renouveler la scène de Manuel et voulaient l'arracher de la tribune, il aurait sur lui deux pistolets pour faire sauter le crâne aux gendarmes qui oseraient l'empoigner.

Ces promesses étaient fort alléchantes.

Mais Caussidière, ancien accusé du procès d'avril, se souvenait de son défenseur. Il prononça devant les Sarthois le nom de Ledru-Rollin. Ceux-ci allèrent aussitôt rendre visite au petit-fils de Comus, qui accepta la candidature.

Il fut chaudement appuyé par M. Trouvé-Chauvel, alors maire du Mans et, depuis, préfet de police.

Donc, malgré les efforts du *National*, malgré plusieurs voyages successifs de



**MM. Duclerc, Pagnerre, Thomas et Dornès**, qui, en désespoir de cause, avaient été proposer Michel (de Bourges) aux électeurs de la Sarthe, Ledru-Rollin fut élu, le 25 juillet 1841, à une majorité de cent vingt-trois voix sur cent vingt-sept votants.

La profession de foi qu'il publia pour la circonstance causa grande esclandre.

« Que serait le suffrage universel, disait l'illustre candidat, s'il n'aboutissait qu'à une transformation du régime représentatif? un vain mot, un changement de gouvernement et d'état-major! Le pays exige davantage. De redoutables questions ont été posées et veulent être résolues ; de grandes souffrances se sont révélées, et demandent satisfaction. Pour

## LEDRU-ROLLIN

nous, le peuple c'est tout. Il ne suffit pas de lui accorder des droits de suffrage. Ce qu'il faut, c'est faire disparaître de notre société les misères qui la rongent, les inégalités qui la déshonorent. Et les tendances qui distinguent le parti démocratique des autres partis, c'est qu'il veut passer par la question politique pour arriver aux transformations sociales. »

La Cour d'Angers incrimina ces paroles de l'orateur.

M. Ledru-Rollin, qui avait prononcé le discours, et le journaliste qui l'avait publié furent prévenus l'un et l'autre de provocation à la désobéissance aux lois, d'attaques contre le principe et la forme du pouvoir établi par la Charte de 1830, d'attaques contre les droits et l'autorité

des Chambres, et enfin d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement du roi.

Craignant que le jury de la Sarthe n'acquittât M. Ledru-Rollin, le procureur général requit de la Cour de cassation le renvoi du prévenu devant la Cour d'assises d'Angers, pour cause de suspicion légitime.

Les juges suprêmes autorisèrent ce renvoi, malgré l'entraînante plaidoirie de M<sup>e</sup> Ledru, qui voulut défendre sa cause, et, le 23 novembre 1841, le député de la Sarthe comparut devant la Cour d'assises d'Angers.

MM. Odilon Barrot, François Arago, Berryer et Marie l'assistèrent dans ce

procès, où les droits de la souveraineté électorale leur semblaient menacés.

Une foule immense assistait aux débats.

Il y avait huit chefs d'accusation. Le jury d'Angers rendit un verdict de non-culpabilité sur quatre de ces points, et de culpabilité sur les quatre autres. On condamna Ledru-Rollin, non pour avoir prononcé son discours devant les électeurs, puisque le discours n'était pas déclaré coupable dans la bouche d'un membre du corps législatif ; mais pour en avoir autorisé la publication dans *le Courrier de la Sarthe*.

La peine de trois mois d'emprisonnement et de cinq mille francs d'amende fut prononcée contre M. Ledru.

Un vice de forme arriva fort à propos et fit annuler par la Cour de cassation l'arrêt de la cour d'Angers. Cette décision nouvelle eut pour résultat définitif d'exempter le tribun de la prison et de l'amende.

A l'ouverture des Chambres, on eut bien un instant le projet d'écarter le nouveau représentant comme indigne ; mais la peur du scandale retint le pouvoir, et Ledru fut admis sans trop d'opposition.

Les enfants perdus de la horde démocratique, c'est-à-dire les forcenés qui faisaient feu avant l'ordre, ou les misérables qui recouraient au meurtre pour se défaire du roi, trouvaient Ledru-Rollin constamment prêt à les défendre.

Ce fut lui qui se chargea de plaider de-

vant la Cour des pairs pour le fameux Dupoty, prévenu de complicité morale dans l'attentat de Quénisset.

Le 10 mars 1842, Ledru-Rollin débute pour la première fois à la tribune en flagellant M. Guizot.

— Voici, lui dit-il, ce que vous avez écrit, avant d'être ministre, sur le parti contre-révolutionnaire, dont vous êtes aujourd'hui le chef :

« Ce parti profite de tous les avantages que lui donnent les excès populaires. Il loue et rallie les penchants honnêtes, les besoins réguliers ; il exploite les idées d'ordre, de morale et de religion ; mais elles ne sont pour lui que des forces de circonstance, de nécessité, de situation.



Rendu bientôt à sa vraie nature, il les dédaigne, les méconnaît et les outrage sans cesser de les invoquer, et offre ainsi ce mélange de dépravation et d'hypocrisie, le plus fatal des exemples, comme le plus honteux des jugs. »

Ne trouvez-vous pas admirable ce portrait de Guizot tracé par lui-même ?

Tous ces grands niais solennels de la doctrine avaient quelque peu pataugé dans l'ornière démocratique, et l'on y ramassait facilement des verges pour les fouetter.

Réélu par le même collège, à la session suivante, Ledru-Rollin prit la parole à la séance où se discutèrent les pouvoirs et combattit l'élection de M. Emile de Girardin.

Il prétendit que le mandat du rédacteur en chef de la *Presse* devait être déclaré nul, parce qu'il l'avait obtenu sous un nom qui n'était pas le sien.

Vous savez qu'Emile est excessivement rancunier de sa nature : il eut soin, après Février, de couvrir le membre du gouvernement provisoire de son fiel et de ses articles.

En 1843, l'honneur de porter les premiers coups à la loi de régence échoit tout naturellement à Ledru-Rollin.

Appelant à son secours la dialectique radicale la plus serrée et la plus nerveuse, il démontre que cette loi, purement constitutive, doit être faite par un pouvoir constituant, et soumise ensuite à la sanction du peuple.



Cette audacieuse harangue soulève les tempêtes du centre ; mais l'orateur domine le tumulte par son accent fougueux :

« Au nom du peuple, crie-t-il, je proteste contre votre loi, qui n'est qu'une insolente usurpation ! »

Sa renommée parlementaire est au comble.

Riche, doué de remarquables avantages extérieurs, âgé de trente-cinq ans à peine, il songe à se marier, et demande la main de mademoiselle Delille, fille du célèbre négociant de la rue de Choiseul.

On lui répond par la phrase d'usage :

— Monsieur, votre demande nous honore infiniment ; mais...

— Ah ! il y a un mais ? dit le représentant radical.

— Oui. Vous êtes républicain, et nous vendons des soieries de luxe. Vos opinions ne cadrent pas avec nos intérêts. Cette alliance effaroucherait notre clientèle.

— Vous ne savez pas ce que vous refusez, répartit M. Ledru. Je suis ambitieux, et, sous la République, je serai premier consul.

Être premier consul ! c'était alors la marotte d'un millier de démocrates, sans compter l'illustre citoyen Bocage.

Nous ne continuerons pas à suivre le député du Mans dans l'arène politique. Il était à peu près le seul membre de la

gauche qui tint haut et ferme le drapeau de la démocratie.

Odilon Barrot lui reprochait amèrement de marcher tout seul dans cette route.

— Il veut jouer au général, disait-il, et n'a pas même un soldat derrière lui !

Matériellement, le mot pouvait être juste.

Aveugle et dépourvu de flair, le chef de la gauche dynastique ne voyait pas et ne sentait pas la formidable phalange qui combattait avec son collègue et qui écrivait comme devise sur son étendard : « Haine des classes riches, satisfaction des instincts cupides. »

L'heure venue, l'homme que cet ex-

cellent M. Barrot accusait de marcher seul, n'eut qu'à frapper le sol du pied pour en faire sortir des légions de prolétaires et de combattants en guenilles, prêts à se ruer contre la société sans défense.

Toujours sur la brèche, Ledru-Rollin portait chaque jour au ministère et à la dynastie elle-même de nouveaux coups, dont le 24 février révéla tardivement la puissance.

En attendant, il ne se mariait pas.

Soudain, — ô prodige ! car, sur cette noble terre de France, les femmes ont assez généralement la République en haine, — une belle et riche héritière fut séduite par les idées démocratiques du successeur de Garnier-Pagès. L'élo-

quence avec laquelle il les exprimait en face des hommes du pouvoir excita dans le cœur de la jeune personne des élans sympathiques.

Elle devint amoureuse du député sans rien connaître de lui que son nom et ses discours.

Des amis communs organisèrent une entrevue.

La première rencontre entre la demoiselle et l'illustre tribun eut lieu au Musée pendant l'Exposition des peintres vivants.

Un coup d'œil rapide fut échangé de part et d'autre ; aucune parole ne fut prononcée, et, moins de six semaines après, la romanesque jeune fille s'appelait madame Ledru.

On a dit qu'elle était Anglaise, c'est une erreur.

Elle est fille d'un Français et d'une Anglaise.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, elle fut élevée à Londres, dans la religion protestante, que son mari, peu catholique d'humeur et de principes, n'a pas jugé à propos de lui faire abjurer.

La future n'avait déclaré d'abord que vingt mille livres de rentes; mais, — ô surprise agréable! — il s'en trouva trente-cinq à la signature du contrat.

Messieurs les démocrates ne sont point insensibles aux caresses de dame Fortune. Ils ouvrent volontiers les deux mains pour recevoir les dons de Plutus.

On célébra le mariage, le 6 mai 1843,

à la chapelle de la Chambre des députés.

Les témoins de M. Ledru furent Lamartine et François Arago.

Sur les entrefaites, le citoyen Flocon fonda le journal *la Réforme*, organe des culotteurs de pipes.

Depuis l'échec de la candidature de Garnier-Pagès jeune, au Mans, *le National* ne pardonnait pas à maître Ledru. Il cédait à une antipathie qu'on peut appeler d'intuition. Les rédacteurs devinaient qu'à la naissance de la République ce tribun gourmand croquerait les meilleures dragées du baptême.

Armand Marrast et notre député devinrent chaque jour de plus en plus ennemis.



S'ils eussent été bretteurs l'un et l'autre, ils auraient eu mille fois l'occasion de tirer l'épée; mais ils se bornaient prudemment à une dépréciation mutuelle et à des calomnies réciproques.

La Providence a toujours voulu que ces héros du mensonge social et du bouleversement systématique se dévorassent entre eux.

Pendant qu'ils se mordent, pendant qu'ils se couvrent de bave, la société se sauve, et la proie leur échappe.

On comprend que Ledru-Rollin, ennemi de la feuille de la rue Lepelletier, consacra toute son influence et tous ses efforts à assurer le succès d'une boutique rivale.



Il ne marchanda pas *la Réforme* et se fit son banquier.

Tout naturellement le nouveau journal n'imita pas l'exemple des autres rédactions, assez perfides ou assez dépourvues de goût pour laisser sous le boisseau les harangues de notre orateur. *La Réforme* les rapportait *in extenso*, les commentait, les paraphrasait tout au long et les mettait bien au-dessus de celles de Démosthènes et de Robespierre.

Mais chaque coup d'encensoir était une traite tirée sur le chef du parti.

Ledru-Rollin, d'autre part, avait des mœurs fort dispendieuses. Bel homme, beau parleur et lovelace en diable, il ai-

mait les fins dîners, les chevaux, le théâtre et surtout les coulisses.

Grâce à sa vanité folle, il se trouva constamment à la merci des flatteurs subalternes; il ne savait rien refuser à ceux qui savaient le prendre par ses côtés faibles.

Ce grand et gros homme, à la figure rose et grasse, au profil bourbonien, prenait des poses à la Canning. Sa redingote était soigneusement boutonnée jusqu'en haut, et sa main droite s'y trouvait engagée, dans l'attitude favorite des grands orateurs. Il portait la tête en arrière, et ne variait jamais son costume, afin de mieux ressembler à l'incorrup-tible Maximilien.

**Pour le dépouiller de son dernier cen-**

time, il suffisait de l'appeler Mirabeau ou Danton.

La besoigneuse *Réforme* exploitait sa faiblesse et s'appliquait consciencieusement à le ruiner. Sa fortune patrimoniale et une partie de celle de madame Ledru disparurent bientôt dans ce gouffre.

Il vendit, avec une perte de quatre-vingt-mille francs, sa charge d'avocat à la Cour de cassation.

Quand il prononça son dernier plaidoyer devant les juges suprêmes, il leur adressa les adieux d'usage, en avocat bien appris qui veut s'attirer quelques éloges.

Mais le président ne daigna pas lui ré-

pondre, et tira de son pupitre un arrêt parfaitement étranger à la question, dont il se prit aussitôt à faire lecture.

Jugez de la colère de l'orgueilleux tribun, qui aspirait à gouverner la France !

Tout cela se passait quelques mois avant la révolution de Février.

Nous avons omis de dire que, le 31 juillet 1846, le deuxième collège de la Sarthe avait continué à maître Ledru son mandat législatif, malgré la coalition des conservateurs et des légitimistes, qui lui opposaient un des plus riches propriétaires du département, M. le marquis de Nicolay.

Vainqueur au scrutin, notre héros remercia ses mandants par une chaleureuse

allocution, dans laquelle il les exhortait à arborer le drapeau de la réforme.

Il est bon de constater que c'est à maître Ledru qu'on doit l'initiative du mouvement réformiste, que suivirent, comme de francs bestiaux de Panurge, messire Odilon et consorts.

Les malheureux ne devinaient point, au delà du fossé, le casse-cou républicain.

Dans les derniers mois de 1847, la position du parti démocratique se dessine d'une façon très vigoureuse au célèbre banquet de Lille.

Obéissant tout à la fois à des idées révolutionnaires et dynastiques, Michel-Odilon-Morin-Barrot veut y porter d'une

manière indirecte la santé de la monarchie ; mais le tribun radical empêche ce toast, et le chef de la gauche quitte la table, en faisant un éclat qui tourne contre lui.

Les événements se précipitent.

A la veille du triomphe, nos républicains se dévorent avec un surcroît d'acharnement.

Flocon et Ribeyrolles, rédacteurs de *la Réforme*, accusent *le National* de trahison, parce qu'il a soutenu les fortifications de Paris. D'autre part, Armand Marrast reproche à Ledru-Rollin ses dettes et ricane sur ses airs de capitain.

La prose de ces bons démocrates était superbe à lire.

Cependant maître Ledru , si audacieux en paroles , se montrait fort circonspect dans l'action.

Si Caussidière , son ancien client , qui joignait alors au courtage des vins la propagande de la fameuse *Réforme*, ou quelques autres conspirateurs venaient le supplier de se mettre à leur tête pour renverser le pouvoir, ils recevaient de lui froid accueil.

Pour comble de malheur, la caisse du journal était à sec.

Ayant essayé de relever sa fortune dans une spéculation de terrains, maître Ledru n'avait fait qu'accélérer sa ruine. Il n'était plus en position d'entretenir *la Réforme* , qui lui coûtait déjà, pour le



moins, trois cent mille francs pour l'impression de ses discours : il y avait là tant de républicains à nourrir !

Par quel procédé sortir d'embarras ?

Caussidière bat de nouveau le rappel de la monnaie par toute la France. Il se présente chez les démocrates naïfs et leur tient à peu près ce langage :

« Adressé à vous par les plus HONORABLES républicains de la capitale, je viens vous annoncer que le salut de la démocratie est menacé dans l'existence du journal *la Réforme*. Tous les bons citoyens lui ont fait leur offrande ; il ne reste plus que votre souscription à recueillir. Vous avez vingt-cinq mille francs de rentes, et vous ne voudrez pas,



faute d'une misérable somme, empêcher le bonheur du peuple, la grandeur du pays et le triomphe de la vertu. Nous avons un gouvernement tout préparé, et nous mettrons à sa tête Ledru-Rollin, le plus vertueux des patriotes. »

Un compère était là pour dire *amen*.

C'est l'usage dans toutes les comédies de ce genre, et le Lyonnais Caussidière (on sait qu'un Lyonnais vaut deux Gênois et un Gênois deux juifs), entr'ouvrait sa chemise pour montrer les cicatrices des blessures reçues à la Croix-Rousse.

Les frères et amis, à ce spectacle, versaient des larmes d'attendrissement, et le propagandiste leur présentait soit un coupon d'action, soit une quittance qu'ils

acceptaient, contre espèces, avec une émotion profonde.

Ainsi vivotait *la Réforme*, avec douze ou quinze cents abonnés tout au plus, quand survint la révolution de Février.

Maître Ledru n'avait eu garde de faire le coup de fusil comme un simple faubourien.

Plus sage et suivant l'exemple de Sosie, il alla prendre dans un des premiers restaurants de la rue Richelieu *du courage pour nos gens qui se battaient*.

Tout à coup on lui annonce que les députés se rassemblent, et qu'ils vont renouveler, en faveur du comte de Paris, l'escamotage de 1830.

**Il boit un dernier verre de champagne**

et court à *la Réforme*, où il rencontre Caussidière.

— Savez-vous, lui dit-il, qu'on veut reconstituer la royauté? J'apprends à l'instant même qu'ils se disposent là-bas à proclamer une loi de régence.

— Ah! croyez-vous? répond flegmatiquement le colosse : eh bien! je vais leur envoyer vingt mille hommes! Allez de ce pas à la Chambre; ma bande y sera aussitôt que vous.

Ledru-Rollin ne perd pas une minute et rejoint ses collègues qui délibèrent entre l'épouvante et l'incertitude.

« Au nom du peuple partout en armes, s'écrie-t-il, en montrant l'émeute qui envahissait déjà les parties supérieures de

l'hémicycle; au nom du peuple maître de Paris, quoi qu'on fasse, je proteste contre le gouvernement que vous voulez établir! En 1842, lors de la discussion de la loi sur la régence, seul dans cette enceinte j'ai déclaré qu'une pareille loi ne pouvait être faite sans un appel au pays. Depuis deux jours, **NOUS NOUS BATTONS** pour ce droit! Si vous résistez; si vous prétendez qu'un gouvernement par acclamation, un gouvernement éphémère que le premier souffle peut détruire, existe, **NOUS NOUS BATTRONS** encore au nom de la constitution de 1791 qui plane sur l'histoire. Pas de régence possible d'une façon usurpatrice. Je proteste au nom du peuple contre cette usurpation! »

Cela dit, le tribun prend avec lui cinquante hommes armés de sabres et de carabines, se dirige sur le ministère de l'intérieur, et s'en empare à toute aventure.

La besogne faite, un hideux chiffonnier, qui traînait un grand sabre de cavalerie, se prit à dire :

— Ah ! çà ! nous avons faim, et surtout nous avons soif !

Maître Ledru mande aussitôt M. Ducaurroy, l'intendant du matériel.

— Il faut servir un repas à tous ces braves, lui dit-il. Où est le cuisinier de l'ex-ministre ?

— Je l'ignore, répond M. Ducaurroy.

— Cherchez-le !

Mais le cuisinier ne se trouve pas. Il a disparu dans la bagarre. Sans doute il prend à cœur la chute du trône, et ne veut pas allumer ses fourneaux pour des républicains.

Heureusement on rencontre le cuisinier de M. Passy.

Ce second Vatel, indifférent en matière gouvernementale, ressemblait au berger de Macédoine, qui ne savait pas si Alexandre avait remplacé Philippe.

— Nous feras-tu bonne chère? lui demande M. Ledru.

— Oui, si vous me donnez bien de l'argent, répond cet autre Maître Jacques.

Le nouveau ministre se fouille. Il avait oublié sa bourse.

— Comment faisait Duchâtel? dit-il à l'intendant.

— Monsieur Duchâtel payait son dîner.

— Diable! Qu'on m'amène le caissier des fonds secrets, alors.

— Il est en fuite.

— Et le directeur de la comptabilité?

— En fuite aussi.

— Corbleu! je ne puis cependant pas laisser mourir de faim tous mes hommes! dit maître Ledru, fort impatienté de ces obstacles.

Il avise dans le jardin une volière pleine de faisans dorés et une serre où se trouvent beaucoup d'ananas, d'un aspect très flatteur au coup d'œil.



— Voici le dîner ! s'écrie-t-il. Chef, servez des faisans à la purée d'ananas, et visitez les caves de Duchâtel ! Bien certainement elles ne sont pas vides.

Ainsi s'organisa le premier banquet des gardes-du-corps de maître Ledru.

On sait comment il devint le membre le plus influent du Provisoire.

Sous la pression populaire à laquelle il soumit ses collègues, ceux ci durent achever de briser le trône, et le fameux billet de Garnier-Pagès à Léon de Malleville prouve suffisamment que la violence s'érigeait en système.

Voici le billet :

*« Mon bon, les fous que vous savez veulent proclamer la République. »*



Aujourd'hui, tous les témoignages sont acquis à l'histoire : il est avéré que Ledru-Rollin ne pouvait être et ne fut qu'un dictateur ignoble et ridicule.

Il travaillait uniquement pour ses intérêts en février, et ne songeait point aux intérêts de la France.

Le jugement de séparation de biens réclamé par sa femme fut rendu presque aussitôt après la révolution.

Quinze jours auparavant, dans une assemblée préparatoire à l'émeute, quelqu'un fit observer qu'il était trop tôt peut-être et qu'il restait beaucoup de mesures à prendre.

Alors cette exclamation naïve s'é-

chappa de la bouche de l'un des conspirateurs :

« Mais Ledru-Rollin est pressé! »

O Cicéron, ô Tacite, ô Corneille, que vous avez admirablement dépeint tous ces héros de l'agitation populaire!

Comme nous l'avons dit plus haut, maître Ledru avait la tête farcie d'épisodes de 93.

Il s'imaginait pouvoir impunément faire rétrograder la France et la reporter au dix-huitième siècle. On l'entendit, le 25 février, manifester, à vingt reprises différentes, son étonnement de ce que la foule n'allait pas briser les presses royalistes, comme elle le fit au 10 août 1792.

Par suite de son burlesque système

d'archaïsme politique, il institua cette fête du Champ-de-Mars, où l'on promena des jeunes filles vêtues de blanc, sur des chariots traînés par des bœufs aux cornes dorées.

*Risum teneatis, amici !*

La France gardera longtemps le souvenir des commissaires et des sous-commissaires à quarante francs par jour, que maître Ledru avait chargés de la républicaniser.

Ces nobles personnages, recrutés dans les bas-fonds de la démagogie parisienne, comptaient parmi eux des voleurs de grands chemins et des forçats libérés.

Dans le nombre, il y eut même un pe-

tit assassin, sous ce pseudonyme d'opéra-comique : Riancourt (1).

Et les célèbres bulletins rédigés par un bas-bleu hystérique et par un avocat maladroit, pensez-vous que nous puissions les oublier de sitôt ?

Les doctrines subversives que prêchaient hautement ces publications insensées effrayèrent à bon droit les instincts conservateurs et firent prendre en dégoût ce gouvernement de singes qui s'appliquait à imiter en tout les hommes de la première révolution.

(1) Martin, dit Riancourt, sous-commissaire au Havre, ancien forçat accusé de meurtre sur la personne d'un de ses camarades du bagne, qui l'avait dépisté après Février.

Maître Ledru, comme tous ses confrères du Provisoire, traitait la France en pays conquis.

Il poussa l'impudeur et l'absence de vergogne jusqu'à élever ses domestiques au rang de fonctionnaires.

M. Leroux, mari de la femme de chambre de madame Ledru, fut nommé sous-chef du matériel à l'intérieur.

Or, aux termes des ordonnances administratives publiées sous le gouvernement corrompu qui venait de tomber, ce poste ne s'obtenait qu'au bout de dix années de service et sur la présentation du diplôme de bachelier ès lettres.

La littérature du nouveau fonctionnaire

se trahit, dès le début, par des écarts d'orthographe homériques.

Ayant à dresser un état de fournitures de bureau, notre sous-chef du matériel écrivit en tête :

« CATRES ANCRIÉS. »

Tous les garçons de bureau lui riaient à la barbe.

Il n'en continua pas moins à écrire les phrases comme il les prononçait, — et à manger à l'office avec madame son épouse.

Comme Louis XV, maître Ledru aimait à s'entourer de familiers, de plats valets, de dévouements serviles, d'obscurs sa-

tellites , au milieu desquels rayonnait tout à l'aise l'étoile de son orgueil.

Tous ceux de ses courtisans qui savaient lire et écrire furent décorés du titre de secrétaire.

Ceux qui possédaient le calcul furent mis à la caisse des fonds secrets.

Enfin, ceux qui étaient complètement sans éducation, furent métamorphosés en estafettes, avec deux cents francs par mois d'honoraires. Ces derniers composèrent même le noyau de cette promotion de gardes mobiles à cheval, que M. Recurt se trouva si embarrassé d'expliquer à la tribune.

Un marchand de vins de Bercy se pré-



sente, un jour, en garde national, au ministère de l'intérieur.

Il a mission de réclamer, au nom de M. Duchâtel, le vin resté dans les caves après le 24 février.

Ce vin était la propriété particulière de l'ex-ministre.

Notre homme tombe au beau milieu des aides de camp de M. Ledru, et les trouve occupés à sabler le champagne, après un déjeuner succulent.

La réclamation fait naître parmi les convives un hourrah terrible.

Voyant que la menace n'intimide point le messenger, ils changent de tactique et



le turlupinent de la façon la plus agréable.

De tous côtés pleuvent des exclamations dictées par cet esprit de bon aloi qui caractérise le démocrate pur.

« — Ah! ah! le vin de Duchâtel!

» — Tu te fourres le doigt dans l'œil, mon vieux!

» — Les caves de ton ex-ministre sont devenues les caves du peuple!

» — Possession vaut titre!

» — Son vin, par exemple!

» — Annonce-lui que nous l'avons mis en bouteilles!

» — Vous vous trompez, c'est en cruches qu'il faudra dire! » riposta le garde

national de Bercy, s'esquivant après avoir décoché cette flèche de Parthe.

Homme irrésolu par excellence, Ledru-Rollin se laissait tirailler de droite et de gauche par les opinions les plus contraires, cédant à l'une, cédant à l'autre, et regardant l'ennemi de la veille comme l'ami du lendemain.

Il est avéré qu'il prêta l'oreille aux ouvertures de Blanqui pour étouffer la partie saine du gouvernement provisoire.

Mais, faisant presque aussitôt volte-face, il obéit à l'influence de M. Carlier, et donna l'ordre de battre le rappel, dans la journée du 16 avril.

Aussi Blanqui ne lui pardonne pas, et, toutes les fois que l'occasion s'en pré-

sente, il s'exprime en termes peu flatteurs sur la conduite de l'illustre tribun.

L'année dernière, il écrivait à l'un de ses amis :

« C'est pourtant ce crétin-là qui a tué la République! »

Entre nous, la malheureuse aurait eu grand'peine à vivre avec de semblables pères nourriciers, qu'ils se nomment Paul ou Jacques, Blanqui ou Ledru-Rollin.

Du reste, la réaction ne sut aucun gré au superbe ami de la citoyenne Sand de ses velléités tardives de repentance.

On lit dans *le Constitutionnel* du 26 avril 1848 :

## « NOUVELLES DE LA COUR.

» Il y a eu hier déjeuner au Petit-Trianon. M. Ledru-Rollin faisait les honneurs. Il y a eu aussi chasse à Chantilly. On a couru le cerf et fait des battues dans le parc d'Apremont. »

Le lendemain, le citoyen ministre de l'intérieur démentit la nouvelle, affirmant que, « depuis le 24 février, il travaillait vingt heures par jour, » tout juste autant que Napoléon ! Il ajoutait : « Ce n'est pas faute d'avoir assez veillé, si je n'ai pas fait au peuple tout le bien que je voulais lui faire. »

Ne serait-ce pas, monsieur, parce que vous n'avez point assez dormi ?

Bref, le noble auteur des Bulletins terminait son panégyrique avec une modestie charmante, par cette citation empruntée à Jean-Paul :

« Ce sont les meilleurs fruits que les moucheron et les guêpes poursuivent avec fureur de leurs morsures. »

En attendant, les révélations du journalisme allaient leur train.

L'un imprimait que Son Excellence maître Ledru s'était attribué les six plus belles paires de chevaux de Louis-Philippe.

Un autre racontait que le fougueux citoyen avait été rencontré, la veille, dans l'allée de Madrid, au bois de Boulogne,

monté sur un magnifique alézan moreau, et suivi de la citoyenne Judith de la Comédie-Française, dans son petit coupé.

Ailleurs, on rapportait que le puissant ministre, invité par l'état-major de la garde nationale à un banquet patriotique, s'était excusé en disant qu'il ne dînait jamais qu'en compagnie des officiers de sa maison.

— Palsambleu! s'écriait-on en chœur, la belle chose que la république démocratique!

Cependant, Ledru-Rollin venait d'être envoyé à l'Assemblée constituante par les départements de la Seine, de Saône-et-Loire et par l'Algérie.

Mais il craignait de ne point être nommé de la Commission exécutive.

Or, comme il était censé avoir sauvé Lamartine, au 16 avril, on résolut d'exploiter la reconnaissance du poète, et madame Sand travailla l'auteur des *Girondins* pendant trois jours et trois nuits pour qu'il décidât les constituants à lui adjoindre Ledru-Rollin comme collègue.

L'illustre paratonnerre (on n'a pas oublié qu'il se vantait d'avoir conspiré avec les rouges, comme le paratonnerre avec la foudre) daigna parler en faveur de maître Ledru.

Il obtint d'emblée la précieuse nomination.

Renversé du pouvoir à la suite des journées de juin, le héros de ce livre, qui avait professé jusque-là des doctrines



antisocialistes, se jeta, tête baissée dans le mouvement communiste extrême, c'est-à-dire dans l'exagération du socialisme la plus folle et la plus subversive.

Hélas ! vous souvient-il des comptes du Provisoire ?

Le chapitre de maître Ledru fut bien lourd.

Sur les registres qu'il présentait à la Chambre, il fallut additionner, non par mille francs, mais par millions.

Il était le général en chef des oiseaux de proie, dont la volée entière avait été lancée sur la France, à raison de quarante francs par jour.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans ces jolis comptes, c'était le carac-



tère mystérieux sous lequel nos démocrates abritaient leurs dépenses. •

A les entendre, on devait tout savoir, en république ; chaque détail du budget devait être justifié ; les contribuables allaient enfin connaître l'emploi de chaque centime.

Vaines promesses !

— Qu'avez-vous fait de ces cinquante mille francs ? demandait-on à nos illustres.

— Dépenses secrètes.

— Ah !... Et que sont devenus ces deux cent mille ?

— Toujours dépenses secrètes.

— Oh! oh!... Mais ces cent soixante-dix-sept mille ?

— Dépenses de plus en plus secrètes.

Si l'on insistait pour avoir le mot de l'énigme, ces messieurs répondaient :

— Police.

— Mais pourquoi cette police ?

— Pour surveiller nos confrères. (Textuel.)

Ainsi M. Marrast espionnait maître Ledru, qui espionnait Caussidière, qui espionnait Sobrier, qui espionnait Barbès, qui espionnait Blanqui, etc., etc.

Délicieuse entente cordiale !

Aimable confiance républicaine !

Parti probe, généreux, désintéressé !

La France est bien ingrate de s'opposer au retour de tant d'honnêtes gens!

Maître Ledru n'obtint que *trois cent soixante-dix mille cent dix-neuf* suffrages pour la présidence de la république. Il s'en consola de son mieux, en allant banqueter au Chalet, à la salle Martel, à Châteauroux et à Moulins, où des bourgeois furieux voulurent l'assommer.

Certes, la conduite de la garde nationale de cette ville est blâmable, nous ne lui chercherons point d'excuse.

L'horreur des doctrines rouges ne saurait légitimer l'assassinat de ceux qui les professent. Mais il est de notre devoir de chroniqueur de rappeler ici la fameuse

complainte rimée à cette occasion, par un  
petit journal de l'époque :

Du banquet de Moulins, infortuné convive,  
Pourquoi sortir si morfondu ?  
T'aurait-on accueilli d'une façon trop vive,  
Et sans le respect qui t'est dû ?

Dis-moi, grand citoyen, pourquoi cette panique,  
Pourquoi ces accents furieux ?  
Pourquoi plisser ainsi ton front démocratique  
Et mettre la foudre en tes yeux ?

Aurait-on méconnu de ta mâle éloquence  
La logique pleine d'appas ?  
Ta sympathique voix fut-elle sans puissance  
Sur l'esprit charmé des goujats ?

Réponds, fougueux tribun de l'ex-provisoire,  
Dont ta main dirigeait le soc ;  
Ne sais-tu plus crier chaudement, après boire :  
« Vive la RÉ-DÉMOC-ET-SOC!!! »

Ne te verra-t-on plus traçant de longues listes  
Pour tes gueuletons fraternels,  
Avec le petit bleu, cher aux socialistes,  
Porter des toasts immortels ?

D' ne nous rassurer! — A la porte d'un bouge,  
l'aillasse de tous les tréteaux,  
Nous te verrons encore, orné du bonnet rouge,  
• Parader devant les badauds.

D'ailleurs (qui ne le sait?) la pauvre République  
Pour rire fait de vains efforts,  
Et tu ne voudrais pas, toi, son premier comique,  
La quitter ainsi sans remords.

Reprends donc ton beau zèle et ton bouillant courage  
Afin que chacun puisse voir  
Nos cités, tour à tour égayant ton voyage,  
Comme Moulins te recevoir !

La triste échauffourée du 13 juin  
1849 contraignit maître Ledru à prendre  
le chemin de l'exil.

On eut dans cette conjoncture une  
nouvelle preuve de son insigne faiblesse.

Quelques amis, doués d'un brin de  
raison, lui insinuèrent qu'une semblable

tentative, au beau milieu du choléra, et se déguisant surtout sous le voile d'une manifestation pacifique, était vaine et stupide.

**Maître Ledru annonça qu'il n'y participerait point.**

Dans la nuit, des hommes inconnus, se disant délégués du peuple, vinrent le trouver à son domicile de la rue de Tournon et lui reprochèrent vivement de rester inactif.

Ce fut ce qui décida le malheureux tribun à se rendre, le lendemain, au Conservatoire des Arts-et-Métiers, en compagnie d'une cinquantaine de représentants de la Montagne.

Il eut l'adresse de ne pas se laisser prendre avec ceux-ci, au moment où la troupe s'empara de ce moderne Capitole, où les oies se trouvaient en grand nombre.

Hélas ! elles avaient dégénéré de la puissance de salut que l'histoire accorde à leurs aïeules.

Elles ne sauvèrent personne et ne se sauvèrent point elles-mêmes... à l'exception toutefois de maître Ledru, qui s'échappa vivement par un vasistas, en dépit de sa corpulence énorme.

Réfugié à Londres, et craignant l'oubli, notre ex-dictateur essaya de conquérir la gloire de la plume, en publiant un livre qui a pour titre : *De la décadence de l'Angleterre.*



C'est tout bonnement la paraphrase d'une enquête industrielle faite par ordre du gouvernement anglais lui-même, et rendue publique depuis longtemps.

L'œuvre était plus que médiocre ; elle ne trouva point d'acheteurs.

On en donna quelques exemplaires en prime aux abonnés de la *Réforme* ; le reste se vendit au poids.

L'illustre collègue en socialisme de madame George Sand habite tantôt Londres, tantôt les environs.

De temps en temps il applique sa signature au bas de quelque proclamation révolutionnaire, pour qu'on se souvienne de son glorieux passé.



**C'est un certificat de vie démocratique.**

A quoi bon, monsieur? La France a réitéré sur vous et sur les vôtres un irrévocable *De profundis*.

FIN *c*

Cher Monsieur

Je vous prie de m'envoyer de  
votre bienvenue et m'embrasser

de la part de  
M. de La Roche

Tiré de la Collection de M<sup>e</sup> Dentu.

Imp. Lith. de V. Janson, r. Dauphine, 18.



**VIENT DE PARAÎTRE**

---

**HISTOIRE-MUSÉE**  
**DE LA**  
**RÉPUBLIQUE FRANÇAISE**

**DEPUIS**  
**L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES JUSQU'À L'EMPIRE**

**PAR**  
**AUGUSTIN CHALLAMEL**

**ACCOMPAGNÉE**  
**DES ESTAMPES, COSTUMES, MÉDAILLES,**  
**CARICATURES, PORTRAITS HISTORIÉS ET AUTOGRAPHES**  
**LES PLUS REMARQUABLES DU TEMPS**

---

**TROISIÈME ÉDITION**

---

**Le succès qui a accueilli les deux premières éditions de ce livre pourrait, à la rigueur, nous dispenser d'entrer dans de nouvelles explications sur l'intérêt des matières qu'il traite et**

sur l'importance des nombreux documents qu'il contient; mais il nous a semblé qu'il ne serait pas hors de propos aujourd'hui de dire quelques mots sur la pensée de l'auteur, sur le plan qu'il a suivi et sur les motifs qui doivent faire, à notre avis, désirer en ce moment une réimpression de cet ouvrage.

*L'Histoire-Musée de la République française* n'est pas, à proprement parler, une histoire de la République, c'est-à-dire un récit plus ou moins détaillé des événements publics groupés et appréciés suivant la passion politique, le système ou l'école philosophique de l'auteur; elle n'est pas non plus, comme on pourrait le penser, un simple recueil de documents, plutôt fait pour les écrivains que pour les lecteurs; elle tient à la fois de ces deux genres de livres; plus impartiale et moins solennelle que les narrations des historiens, en ce qu'elle se borne, la plupart du temps, à exposer les circonstances dans lesquelles se sont produits les lettres, les dessins, les emblèmes, les caricatures, dont elle retrace et conserve l'image exacte comme autant de

monuments des luttes des partis, elle est moins sèche aussi et plus instructive qu'une simple collection de pièces, parce que, en guidant le lecteur par un récit rapide des faits qui relient entre elles ces productions si diverses de l'esprit français pris sur le fait dans le moment où la surexcitation des passions de parti lui donne l'essor le plus énergique, elle met l'observateur intelligent à même d'en déduire des enseignements utiles.

On pourrait dire que l'*Histoire-Musée de la République française* est la chronique du mouvement quotidien de l'esprit français pendant la Révolution.

Quant à l'opportunité du moment choisi pour cette réimpression, nul ne contestera qu'elle ne saurait se produire plus à propos que dans ces temps de calme si favorables à la méditation, ces temps où les esprits sérieux aiment à chercher dans l'étude impartiale du passé la raison d'être du présent et la leçon de l'avenir.

## CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

*L'Histoire-Musée de la République française*, par AUGUSTIN CHALLAMEL, formera deux volumes grand in-8 jésus.

350 gravures sur acier et sur bois, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 72 livraisons à 25 cent., et en 12 séries brochées à 1 fr. 50 cent.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte, avec gravures, plus *deux gravures* sur acier ou sur bois, tirées à part, ou une gravure et un autographe.

**Prix de la livraison, 25 centimes**

LES PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE

**ON SOUSCRIT A PARIS**

**CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

RUE GUÉNÉGAUD, 15

**Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.**

15

16

17



